

[illegible]

500 F

[cachet de [illegible]]

[illegible]

(1ère biographie de [illegible])

[illegible]

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.



Sous presse :

UN ROMAN HISTORIQUE DE M. SCIPION MARIN,

SUR LES AFFAIRES DU MIDI EN 1815.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE
DE LA VIE ET DES OUVRAGES
DE M.
DE CHATEAUBRIAND,

CONSIDÉRÉ

COMME POÈTE, VOYAGEUR ET HOMME D'ÉTAT,

AVEC L'ANALYSE DE SES OUVRAGES;

PAR SCIPION MARIN.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ VIMONT, LIBRAIRE,

GALERIE VÉRO-DODAT.

1832.

Je publie la vie politique et littéraire de M. de Chateaubriand, et pas du tout sa vie privée.

Il eût été mieux, je le sais, de n'écrire que celle-là, la vie privée, la vie murée, comme l'on dit dans la langue politique.

Mais, que voulez-vous, on ne songe pas à tout. *Mon siége est fait.*

Lorsque, émerveillé de l'immense influence du génie de M. de Chateaubriand sur son siècle, sur son pays, sur l'Europe, de ce savant lyrisme

avec lequel les passions chez lui jaillissent, surprennent et attachent; lorsque, surtout, ravi de cette jeunesse, de cette fraîcheur suave qu'il a redonnée à la langue française si pauvre dans la poésie, hélas! et si usée, j'eus l'idée, en historiographiant sa vie, de suivre pas à pas le développement de cette intelligence supérieure, et le progrès du renouvellement de l'esprit littéraire par la publication de ses ouvrages, j'y fus décidé par les trois ou quatre raisons suivantes.

La première : Quand M. Decazes, M. de Villèle et *tutti quanti* ont fait sur nous, bons et honnêtes gouvernés, l'essai d'un système politique, a-t-on attendu leur disparition de la scène pour siffler ou applaudir ? non. Les jugemens, les prévisions, les prédictions, la louange, le blâme, les gémissemens, les félicitations de la presse accueillaient chaque matin ces excellences au saut du lit. Hé bien! il y a de bonnes gens comme moi, qui, fous d'art et de composition (c'est un anachronisme par le temps qui court,

mais que voulez-vous!), attachent plus d'importance à une renaissance littéraire qu'à un plan de finances ou à un système de bascule; qui disent qu'au bout de huit ou dix ans il ne reste plus aucun effet sensible de ces diverses combinaisons ministérielles, au lieu qu'une nouvelle vie donnée aux lettres modifie, change, réveille l'humanité, active, enthousiasme, élève les idées, et retravaille, en un mot, le moral d'une nation. Pour ces bonnes gens et pour moi, je vous assure que l'avènement de M. de Chateaubriand au trône de l'intelligence est plus important que celui de M. le baron Louis ou de M. le vicomte de Martignac à la présidence du conseil. C'est pour ces bonnes gens que j'ai écrit ce livre.

Vous me répondrez avec un sens exquis : — Permis à vous de jaser par la presse quotidienne tant que vous voudrez de M. de Chateaubriand. Ho! mais diable, biographier un homme vivant! faire un livre sur lui! — Je réplique à cela que je ne reconnais pas cette différence de juridic-

tion. Je veux qu'on puisse mettre en livre ceux qu'il est permis de mettre en feuilletons, et cela par la bonne raison que je n'ai pas cent mille francs pour fonder un journal.

Je passe à ma seconde raison déterminante.

Seconde raison : Voltaire, Goethe, ces grandes capacités, comme on dit aujourd'hui, ont vu écrire sept ou huit histoires de leurs faits et gestes durant leur vie. Je n'ai pas cru M. de Chateaubriand moins influent qu'eux sur leur époque. Encore le dix-huitième siècle avait-il à son usage quelques axiomes très commodes, comme : « On doit des égards aux vivans et la vérité aux morts ; » ou bien encore : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Mais ces maximes, si généralement accueillies du temps de Voltaire et de Fontenelle, ne le sont plus aujourd'hui : nous avons interverti la première, réservé les égards pour les morts. Quant à la seconde, je conseillerais à Fontenelle de venir faire un tour dans le dix-neuvième siècle; il verrait une énorme main

pleine de vérités qui s'ouvre périodiquement chaque matin sur le public des cafés, des estaminets et des cabinets de lecture.

Ma troisième raison déterminante, la voici : C'est qu'une fois sous le joug de cette idée fixe, celle d'écrire la vie de M. de Chateaubriand, il m'aurait fallu attendre sa mort pour la réaliser. Car, quoique âgé de trente-deux ans, je suis peut-être plus vieux que mon héros; et puis, ce que l'on est obligé d'attendre, on se trouve porté à le désirer nécessairement : je n'ai pas la force de faire ce souhait, au contraire, j'ai dit dans je ne sais quel chapitre : « Croyez que s'il était possible d'ajouter à votre vie, ce peuple que vous » avez l'air de craindre, se cotiserait de jours » pour vous; moi je souscrirais pour un lustre. »

Mais est-ce donc un hymne que vous offrez là? vont dire les ennemis de M. de Chateaubriand. Hé! mon dieu! non, de bien il s'en faut!

Bien encouragé par mes trois motifs ci-dessus déduits, j'ai, le front haut et le verbe élevé, narré sa vie littéraire et politique. Hé bien! je

m'en repens, vous dis-je; j'aurais dû n'écrire que la vie murée.

Car, depuis, les affaires ont bien changé!

A présent, à peine un grand homme passe-t-il de vie à trépas, on l'arrange en drames, on l'arrange en romans; pour l'ébaudissement des boulevards, un Sophocle s'enferme, se met en couches, et donne le jour à de bien jolis petits poupons, qu'il baptise Mirabeau, Napoléon, Catherine II; et le peuple est persuadé d'avoir vu, non la bizarre progéniture dudit Sophocle, mais Napoléon et Mirabeau.

Et puis les romanciers! Il faut aussi qu'un grand homme en mourant se résigne à se laisser pétrir au gré d'aimables imaginations. Depuis qu'un libraire a trouvé dans le nid d'un rossignol un joli petit Barnave, Charrette a été retravaillé, Danton est sur le métier. M. de Chateaubriand y passera, c'est sûr; un romancier fera un Chateaubriand à sa guise. Bien plus, M. le vicomte sera vaudevillisé; il chantera le couplet avec pointe et antithèse, comme c'est juste; Robes-

pierre et Bonaparte l'ont bien chanté! Il sera, avec anachronismes, boulversemens de dates et de faits, mis en pièces et en romans; au lieu que si, *bone Deus!* j'avais écrit sa vie privée, murée, j'aurais constaté l'ordre et le caractère de sa biographie domestique, et peut-être j'aurais eu un jour la satisfaction de voir le parterre se lever d'indignation, et, mon livre à la main, sommer l'auteur, dans les coulisses, de venir sur la fumée des quinquets prendre l'engagement formel de rétablir les faits.

Voyez donc nos tribulations! depuis trois mois mon livre attend pour faire son entrée dans le monde; mais il lui faut toutes les quinzaines céder le pas ou à une émeute, ou au choléra, ou à la cholérine, ou à une révolution, ou à un état de siége. Je n'y tiens plus; vous le voyez, je lance mes deux volumes à la tête de mon siècle, quand le patriotisme et le patrouillotisme se croisent, se fusillent dans les rues.

Aujourd'hui, qui se met en peine d'art et de composition? Il faut de nécessité s'harmonier à

son époque. Ecrivez, quand l'attention publique est pour les faiseurs de livres; aujourd'hui elle est aux hommes politiques. Vous l'avouerai-je? j'ai envie d'aller insurger mon département!



HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE M.

DE CHATEAUBRIAND.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de M. de Chateaubriand. — Son éducation. — Ses dispositions poétiques. — La campagne les développe.

Cineronte corona
De lauros immortales
Las nueva d'Helicona,
Sus diafanos cristales
Te dieron; y benevolas, su lira, de marfil.

« Les neuf sœurs te ceignirent de leurs lauriers immortels, et te désaltérèrent de leurs ondes limpides, en te donnant leur lyre d'ivoire. »

MORATIN.

—

A Combourg, village de Bretagne (aujourd'hui du département d'Ille-et-Vilaine), naquit, en 1769, François-Auguste de Chateaubriand.

Si les fumées chimériques de la noblesse portaient encore le même enivrement que jadis ; si un grand écrivain avait besoin des corollaires de l'illustration nobiliaire, M. de Chateaubriand pourrait montrer la souche de sa généalogie dans la royauté de Navarre, avant que la maison de Foix l'eût transmise à celle d'Albret, et par conséquent à celle de Bourbon. Les d'Hozier pourraient nous dire si dans la famille des Foix « le ventre anoblissait. » Dans le cas de la négative, l'ascendance masculine du vicomte se mêlant aux Montmorency, il y aurait encore assez d'éclat historique dans son origine.

Jean de Laval de Montmorency, seigneur breton, alla chercher femme dans un castel des Pyrénées ; il y épousa une Françoise de Foix. Il est quelque peu parlé des Chateaubriand dans les sirventes et tensons de Guillaume de Balaüm, d'Arnaud Daniel, ou de je ne sais quels autres troubadours. C'est principalement sous François Ier que ce nom se trouve mêlé aux affaires de la cour, à l'occasion de l'amour du preux monarque pour cette Françoise de Chateaubriand à qui mademoiselle d'Heyli, depuis duchesse d'Étampes, avec toute sa beauté mythologique et cette pureté de formes grec-

ques qui la distinguaient, ne l'enleva qu'à grand' peine.

Marot, qui avait trouvé un Mécènes dans le sire de Chateaubriand, fit et inséra dans son recueil l'épitaphe de cette dame. Brantôme a circonstancié le récit de la rivalité des deux maîtresses, et de la rupture du roi avec la première favorite. « J'ai, dit-il dans ses Mémoires des dames galantes, ouï conter, et le tiens de bon lieu, que lorsque le roi François I[er] eut laissé madame de Chateaubriand, sa maîtresse fort favorite, pour prendre madame d'Étampes..., ainsi qu'un clou chasse l'autre, madame d'Etampes pria le roi de retirer de ladite dame de Chateaubriand tous les plus beaux joyaux qu'il lui avait donnés, non pour le prix et la valeur, car pour lors les pierreries n'avaient la vogue qu'elles ont eue depuis, mais pour l'amour des belles devises qui étaient mises, engravées et empreintes, lesquelles la reine de Navarre, sa sœur, avait faites et composées, car elle était très bonne maîtresse. »

Brantôme ajoute que quand le gentilhomme envoyé à madame de Chateaubriand lui demanda ces joyaux de la part du roi, « elle fit la malade sur le coup, et le remit dans trois jours à venir. » Dans ce temps-là elle fit fondre tous ces orne-

mens, et les donna en lingots au gentilhomme quand il revint.

« Portez cela au roi, et dites-lui que puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je le lui rends et je le lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et colloquées dans ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu souffrir que personne en disposât, en jouît, et en eût le plaisir que moi-même. »

On assure que le sire de Chateaubriand prit les choses au tragique en apprenant les infidélités de sa femme. Varillas en raconte une vengeance qui n'alla à rien moins qu'à la mort de la belle pécheresse; et Le Laboureur, dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau, assure que le sire de Chateaubriand céda sa châtellenie au connétable de Montmorency, en partie pour le gouvernement de la Bretagne, et en partie pour se tirer de la poursuite qu'on faisait contre lui pour la mort de sa femme, dont il était accusé.

D'autres nient cette tragédie : ils disent que le mari se réconcilia avec sa femme. Bayle prit des informations sur les lieux; il écrivit à un de ses amis, qui lui répondit :

« M. d'Hozier m'a dit sur cela, que M. de Cau-

martin, l'un de nos six intendans des finances, a dans sa bibliothèque le factum que le connétable Anne de Montmorency fit faire contre les héritiers de M. de Chateaubriand pour soutenir la donation qui lui avait été faite de cette terre, et que ce factum commence par ces mots : *Les malheurs qui ont accompagné la vie de M. de Chateaubriand sont si connus de toute la France, qu'il est inutile de les rapporter.* »

Cette madame de Chateaubriand était sœur de Lautrec, auquel elle sut faire donner le bâton de maréchal de France.

Nous ne voyons plus guère figurer ce nom dans nos fastes nationaux, jusqu'à l'avènement de M. de Chateaubriand à cette gloire littéraire qui lui valut, dès le consulat, d'importantes missions diplomatiques. Il paraît que ses aïeux, durant les règnes de Henri IV et de Louis XIV, vivaient en gentilshommes de campagne dans leur manoir de Combourg.

Là naquit notre illustre écrivain.

« Elevé comme le compagnon des vents et des flots, dit M. de Chateaubriand, ces flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à la nature de mon esprit et à l'indépendance de mon

caractère. Peut-être dois-je à cette éducation sauvage quelque vertu que j'aurais ignorée : la vérité est qu'aucun système d'éducation n'est en soi préférable à un autre. Dieu fait bien ce qu'il fait; c'est sa providence qui nous dirige, lorsqu'elle nous appelle à jouer un rôle sur la scène du monde. »

God made the country, and man the town.

« Dieu créa la campagne, et l'homme les cités. »

Oui, Cowper; et c'est cette campagne, cette nature dans sa magnificence, qui est la meilleure école du poète. Elle se révèle avec toutes ses richesses à l'enfant qui doit un jour en réverbérer les prestigieux mirages dans ses écrits; pas de jour qui n'enlève quelque voile à cette mystérieuse beauté, à cette nature qui ne se prodigue pas à tous les yeux, car le citadin passe et ne la comprend pas; pas de nuit qui n'initie le jeune barde à d'immenses sublimités inaperçues de l'homme ballotté de préoccupations en préoccupations dans le tumulte des villes. Ces sublimités de la mer, tantôt molle et balançant ses vagues, tantôt pleine de tempêtes; ces superficies d'une terre désolée dans la rigoureuse sai-

son, et n'offrant sous son drap de neige que de monotones mamelons; les perspectives si contrastantes de son réveil aux feux du printemps qui l'émaille, la pare, la diapre de ses broderies de végétation; les harmonies du torrent, la poésie des moissons, les parfums des montagnes, et les bêlemens de la bergerie, et la clochette des troupeaux dans les solitudes, et les levers, les couchers de soleil, toutes ces impressions pittoresques, le lauréat des cours et des académies ne saurait les éprouver. Malheureusement sous Louis XIV on croyait à la possibilité de faire des vers sans ces études foraines. Il se fit un mélange des pastorales fadeurs des Scudery, des d'Urfé, avec la sévérité des auteurs classiques alors beaucoup feuilletés, auteurs vrais, mais peintres d'une nature encadrée des horizons d'or de Grèce et d'Italie, et que l'on ne pouvait deviner de la Place-Royale. De là tant de choses convenues dans cette poésie d'ancien régime, tant de vérités arrêtées et décrétées chez Ninon, sans songer qu'une postérité un peu voyageuse verrait les lieux et se moquerait de ces tableaux!

« C'est dans les bruyères de Combourg que je suis devenu le peu que je suis, dit M. de Cha-

teaubriand; c'est là que j'ai vu se réunir et se disperser ma famille. De dix enfans que nous avons été, nous ne restons plus que trois. Ma mère est morte de douleur; les cendres de mon père ont été jetées aux vents.

» Si mes ouvrages me survivaient, si je devais laisser un nom, peut-être un jour le voyageur s'arrêterait un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourrait y reconnaître le château, mais il chercherait en vain *le grand mail* ou le grand bois; il a été abattu. Le berceau de mes songes a disparu comme ces songes. Demeuré seul debout sur son rocher, l'antique donjon semble regretter les chênes qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu comme lui tomber autour de moi la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri: grâce au ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse. »

Là, dans cette forêt de chênes, dont le souvenir attendrit l'écrivain essayé aujourd'hui par tant de vicissitudes, le jeune Chateaubriand préludait, par les arrangemens de la phraséologie alexandrine, à cette prose si libre, si variée dans son allure. Comme beaucoup de jeunes

gens à qui la méditation plaît d'instinct, qui se délectent avec eux-mêmes, qui jouent avec leur pensée, il s'adonna avec ardeur à la versification.

Solitaire, élaborant ses hémistiches en présence de ces mers, images de l'infini par leur étendue, et de l'éternité par le mouvement pendulaire de leurs vagues; broyant ses couleurs au fur et à mesure de ces coups-d'œil de génie sur les étalages de la création, sur les images vastes, superbes, des montagnes, des bois, des tempêtes et des beaux jours, le grand écrivain se forma, préludant au plus beau des styles; car « il y a des hommes, dit M. Charles Nodier (dans je ne sais quelle introduction de *la Bibliothèque choisie*), il y a des gens qui croient que les grands talens se forment par le commerce de leurs semblables, et que le génie inné se développe avec toutes ses richesses au milieu des communications d'une conversation polie, sans autre stimulant que le besoin d'être et l'émulation de la gloire. Ceux-là envoient un rimeur à Paris pour y apprendre le métier des vers; et quand ces vers cadencés sous la dictée d'une coterie, ou prônés par un parti, ou exaltés moyennant salaire par le journal qui vend la renommée, naissent au jour de cette célébrité

d'industrie, ils s'empressent de proclamer le glorieux avènement du poète. Ils ne comptent pour rien, dans les conditions essentielles d'une vocation poétique, les agitations d'une vie troublée par les passions et les malheurs, les méditations profondes d'une vie solitaire. »

CHAPITRE II.

M. de Chateaubriand novateur en poésie. — Son portrait. — Les *Tableaux de la Nature*. — Pourquoi il a plus tard renoncé aux vers. — Il réclame cependant sa part de gloire comme versificateur.

His soul was like star and dwest a part.

« Son âme était semblable à un astre et habitait seule. »

(WORDSWORTH, *Sonnet à Milton.*)

—

Il a existé une drôle de poésie, poésie essentiellement d'imitation, seconde édition des Mélibées et des Daphnis, la poésie pastorale! En Portugal, en Italie, elle a long-temps fleuri; mais, de Ribeyro, de Christoval Falçam, de Saa Miranda, de Marini, il ne reste plus rien : même on ignorerait ces travestissemens de plusieurs générations de versificateurs en bergers, ces

mascarades satinées, rosées, sentimentales, sans le *Pastor Fido*, l'*Aminta* du Tasse, et quelques éclogues de Camoëns. C'est que ce genre était sans type; ces élégans Tircis n'ont existé jamais ni dans les Algarves, ni dans la Toscane, ni même dans le Languedoc, où Florian se mit en tête dernièrement de les faire roucouler.

Ce n'est pas que la campagne ne soit le vrai domaine de la poésie : voyez Crabbe, Wordsworth, tous les lackistes d'Angleterre; ceux-là se sont réfugiés dans le sein, non pas d'une nature en cartonnage, en toile peinte, mais dans une nature d'eaux, de fleuves, de montagnes, de frimas, de rosée, de verglas, d'arbres, de précipices. *The village, the borough* de Crabbe, *the vagrant woman*, et *the evening sketches* de Wordsworth, beaucoup de morceaux de Coleridge, de Wilson, vivront; ils vivront parce qu'il n'y a chez eux rien de cette imposture crue long-temps poétique et surtout pastorale, parce que dans le *Bourg*, dans la *Mendiante*, vivent, parlent, agissent, pensent des bergers, des laboureurs, vrais bergers, vrais laboureurs, sur les épaules desquels la versification n'a pas jeté ces manteaux brillans de paillettes, chamarrés d'euphémisme, de gongorisme et de cette affé-

terie que le cavalier Marini inocula à tous les Scicentisti.

Que de hautes destinées n'eussent pas appelé M. de Chateaubriand dans les cours de Napoléon, de Louis XVIII, de Pie VII, de Léon XII, où nous le verrons occupé de toute autre chose que d'éclogues, certes, il eût ouvert une nouvelle carrière. Il avait deviné à Combourg le lackisme.

C'est à cette éducation champêtre qu'il faut attribuer la timidité, l'embarras de M. de Chateaubriand dans le beau monde. C'est comme ce Virgile, d'une gaucherie, d'un emprunt à faire rire Julie et Mécènes à son entrée chez Auguste, gaucherie apportée des pâturages de Mantoue, mais avec cette profondeur, cette sensibilité qui valurent au monde latin l'épisode d'Aristée, le quatrième chant de l'Énéide, cet autre épisode de Nisus et d'Euriale, la Mort de Pallas, etc.

M. de Chateaubriand eût été plus à son aise au bord des lacs de Westmoreland et de Cumberland, dans l'ermitage de Wordsworth (1)

(1) Nous avions bien deviné le lackisme de son génie, quand nous écrivions cela de M. de Chateaubriand. Il a essayé de se retirer dans les enchantemens pittoresques de la Suisse.

qu'à ce ministère, l'objet constant de ses sollicitudes, et que, dans ses momens de dépit, il a flétri du nom d'*hôtellerie*. Voici comment une dame d'esprit a parlé de M. de Chateaubriand étudié aux Tuileries :

« Sa conversation n'est pas brillante ; il n'improvise que dans le cabinet; devant plus d'un témoin il faut qu'il lise; mais dans son tête-à-tête, avec un secrétaire, la plume exercée de celui-ci ne peut suivre l'abondance rapide des paroles qu'il dicte. Il y a un fonds de mélancolie, ou plutôt de sublime tristesse, dans son talent. Le malheur lui a inspiré ses plus belles pages, et la solitude ne lui laisse plus voir les hommes que dans une perspective poétique ; c'est là qu'il trouve ces phrases retentissantes comme le cor de Roland à Roncevaux, et capables de réveiller toute la chevalerie de l'histoire dans ses sépultures. Quand il cause, il est homme timide, inquiet, presque honteux ; car il sent qu'il n'a pas pour lui la beauté des formes ; sa parole écrite et son cœur sont tout ce qu'il y a en lui de vraiment chevaleresque ; sa tournure est presque bourgeoise ; il a des épaules un peu inégales ; mais je n'y avais pas fait attention, le voyant toujours à travers les

beautés de son style, jusqu'à ce que je lusse ce singulier éloge des bossus qu'il a introduit dans la *Vie du duc de Berry*, où il nous dit que les épaules du prince étaient un peu élevées, ainsi que dans *toutes les grandes races militaires*. Mais, la plume à la main, M. de Chateaubriand a dix coudées de haut, comme les Titans d'Homère, et il est beau comme les Paladins. A Dieu ne plaise que je veuille, par cette comparaison, offenser ni Duguesclin, ni le maréchal de Luxembourg, ces deux guerriers favoris.

» L'opposition est surtout favorable au génie de M. de Chateaubriand : elle le met en relief; aussi la faveur *l'ennuie*, et il s'est réjoui franchement dans le secret de son cœur de chacune de ses disgrâces. C'est, en général, dans un rôle hostile qu'il a fait du bruit à toutes les époques de sa vie : *philosophe* sous l'ancien régime; *émigré armé* sous la république; *écrivain religieux* sous le directoire; donnant et motivant sa démission d'agent diplomatique sous le consulat, quand le duc d'Enghien fut assassiné; osant seul flétrir l'empire dans le MERCURE DE FRANCE, par un article sur Tibère; convertissant en critique politique l'éloge obligé de son discours d'académie; champion du royalisme contre les réac-

tions de M. Decazes; ennemi de la censure, même en étant ministre, M. de Chateaubriand a eu l'honneur d'être odieux à toutes les médiocrités. »

La belle dame ne cite pas toujours juste; n'importe: tous ceux qui ont vu et fréquenté le personnage le reconnaissent. Et cependant c'est aux champs que se forma ce caractère chevaleresque, aux champs que son opposition aux abus, aux vieilleries usitées, se manifesta d'abord dans la seule poésie qui lui convînt, celle de la nature.

« Tous mes premiers vers sans exception, dit-il, sont inspirés par l'amour des champs; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. »

Des campagnes *sans moutons ni bergers!* vont dire certains classiques. C'est que M. de Chateaubriand avait vu par ses yeux; et quand on a vu les vrais némorins, il n'est guère permis qu'aux Dorat et aux Florian de nous les représenter heureux, habillés de soie et tressant des bouquets pour leurs bergères.

Déjà se révèle en M. de Chateaubriand un caractère insoucieux des routines. Voyez, son humeur indépendante conspire contre l'hémistiche! il ose l'enjambement! et les orthodoxes du

temps ne voilaient pas la statue de Boileau après de tels sacriléges !

« Je n'ai rien, dit-il, ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie ; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. »

Nous ne connaissons, il est vrai, que ce qu'il y a eu de meilleur dans ces poésies ; nous ne pouvons juger du tout. Quelques traits heureux, à qui la beauté de la forme, la mélodie d'arrangement ont valu le pardon en présence de l'auto-da-fé, voilà ce que nous avons ; quelques pages arrachées à trois volumes.

En 1784, à quinze ans par conséquent, M. de Chateaubriand soupirait ces vers dans ses forêts:

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchans inconnus ;
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines ;
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux,
Qui parfume les airs, et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au dieu de la nature ;

Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure ;
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts ;
Et le pin, qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages.
L'innocente nature et ses tableaux touchans
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

Voilà du nombre, de la fraîcheur même dans des images usées ailleurs. Il y a un peu du Lamartine dans le troisième tableau :

LE SOIR, AU BORD DE LA MER.

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire ;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue aux vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés,
Du vent du soir se meurt la voix plaintive,
Et mollement l'un sur l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour,
Et la nature aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel
Resplendissant de ses beautés antiques.

Le sanctuaire où le dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit.
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

Je le répète, il y a là-dedans de la rêverie Lamartinienne, belle de négligence et d'élévation au hasard, poésie que les mots fixent bien sur le papier pour l'usage du commun des hommes, mais qui, pour les autres, vit incréée, charme, séduit, captive, émerveille dans les magnificences d'un orage croisé d'éclairs, parmi les précipices et les pics sourcilleux couronnés du vol circulaire de l'aigle, dans les sublimes glaciers du pôle, dans une mer immense, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, dans les je ne sais quels enchantemens d'une femme qu'on idolâtre à la première vue, dans tout enfin ce qu'il y a de parfait, de gracieux, d'attrayant, d'imposant, de magnifique, dans *la Marseillaise*, dans le *Déluge* de Girodet, dans la *Psyché* de Picot, dans la voix pleine de larmes d'une tragédienne, dans les causeries d'une femme charmante, dans ce qui arrachait ce vers à Pétrarque :

Ch' il mio cor del suo dir non si disciolse.

Il paraît que, de quinze à vingt ans, notre poète passa dans de douces contemplations, dans des rêveries solitaires, ces années, la fleur de la vie, où, suivant l'expression de Rousseau, l'homme renaît une seconde fois.

Mais à mesure qu'avec la forte adolescence les idées se pressèrent en lui, et que l'imagination fermenta; que, images, sentimens, idées, se précipitèrent, lui vinrent en foule, il vit dans le mécanisme des vers, grand secours pour ceux en disette de pensées et qui peuvent suppléer la richesse des idées par celle des rimes, des entraves à l'énonciation de ce qu'il sentait.

« J'ai long-temps fait des vers, dit-il, avant de descendre à la prose. Ce n'était qu'avec regret que M. de Fontanes m'avait vu renoncer aux Muses : moi-même je ne les ai quittées que pour exprimer plus rapidement des vérités que je croyais utiles. »

Talma, vers la fin de sa carrière, ambitionnait la palme de la comédie; Regnard eut le caprice de vouloir s'illustrer dans la tragédie. Sa muse, peu tragique, créa *Sapor;* Molière, vers la fin de ses jours, fit l'enfantillage de jouer la tragédie, et reçut des pommes cuites d'un parterre moins civilisé que celui d'aujourd'hui; il n'est

pas étonnant que Sylla, qu'Auguste aient voulu être, vers leur déclin, l'un libéral, l'autre clément; on dirait qu'il faut sans cesse un nouveau stimulant aux hommes, qu'une fois en possession d'une gloire, arrivés à son apogée, il leur faut encore où se prendre. Ne soyons pas étonnés de voir M. de Chateaubriand, reconnu et avoué le premier prosateur, revendiquer avec instance la réputation de poète en vers.

Aussi se prend-il à dire, avec un ton quelque peu mécontent :

« Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

« Si l'un des deux talens domine chez vous, vous êtes vite classé.

« Si les deux talens sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, *par cette impossibilité où sont les hommes, d'accorder deux aptitudes à un même esprit*, comme je l'ai déjà remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez, pour déprécier ce que vous avez encore et qu'on ne veut pas reconnaître; on vous élève aux nues pour vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est

fort embarrassée, car elle est obligée d'accroître votre gloire pour la détruire, et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine. »

Qu'un jeune homme, ravi du jet brillant que le mètre donne à une pensée, de l'éclat d'une heureuse antithèse montée sur deux hémistiches, ou du bonheur d'une maxime enchâssée dans un alexandrin, se passionne, rêve, versifie, s'essaie, corrige, se fasse imprimer, rien de plus naturel : c'est surtout ce que l'on voyait avant la révolution, ce qui valut à ce vers de La Harpe l'autorité du proverbe :

Mon fils en rhétorique a fait sa tragédie.

Mais un prosateur renommé, occupé de graves travaux historiques, se raviser, se retourner avec sollicitude pour quelques parcelles de gloire poétique ! Nous avons goûté tout le charme des vers qui nous restent de sa jeunesse ; mais à Dieu ne plaise, pour nos plaisirs, que la versification devienne la manie de son arrière-saison, bien que les passages dérobés à ce mystérieux *Moïse*, gardé dans l'arche sainte du portefeuille, soient si brillans du soleil d'Arabie, si parfumés du cèdre hébraïque, si vivifiés d'un coloris fortement oriental.

Il faut le dire, des vers ne doivent pas s'épan-

cher d'une source poétique à rassasier tout le monde; il en faut peu. Les règles, les observances de la versification sont si petites, si méticuleuses, disons le mot, si puériles, que pour descendre à loisir à l'examen de tant de petites victoires remportées par le rimeur il faudrait un temps que notre contemporanéité (elle vit si vite)! n'a pas le temps de perdre à cela.

Oui, je le sais,

Hence Poetry exalts
Her voice to ages, and informs the page
With music, image, sentiment, and thought,
Never to die! the treasure of mankind!
Their highest honour, and the truest joy!

Il a raison, Thompson; oui, « quand la poésie adresse la voix aux siècles, et emploie l'harmonie, les images, le sentiment, la pensée, elle donne l'immortalité! trésor du genre humain, sa gloire et sa vraie joie! »

Mais, de grâce, n'allez pas, comme Southey, vous encadrer dans cinq poèmes épiques. Le Tasse n'en a produit qu'un, le Camoëns pas davantage; et cependant Rossi en Italie, et Agosthino de Macédo en Portugal, les refont, le premier sous le titre de *Gli Lombardi alla primiera cruciada*, et l'autre, sous celui d'*Oriente;* et ces

remanieurs ont leurs partisans! Tout passe donc, hélas! dans ce meilleur des mondes possible!

Que ces grandes vicissitudes consolent ceux qui n'ont pas entouré leur nom d'une auréole; que M. de Chateaubriand voie donc avec un peu de dédain ce siècle de frivolité qu'il trouve peu disposé à lui décerner une couronne pour des vers, bien qu'il n'ait pas à s'en plaindre sous l'autre rapport; qu'il se rappelle ce que Malherbe, descendu de son pindarisme, disait à Racan avec sa bonhomie de coin de feu :

« Voyez-vous, monsieur, si nos vers vivent par après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer, est qu'on dira que nous avons été deux excellens arrangeurs de syllabes : que nous avons eu une grande puissance sur les paroles pour les placer si à propos chacune en leurs rangs; et que nous avons tous deux été bien fous de passer la meilleure partie de notre âge dans un exercice si peu utile au public et à nous-mêmes, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps. »

CHAPITRE III.

Orageuse adolescence de M. de Chateaubriand. — Mystérieuses amours. — S'est-il mis en scène dans René? — Ses voyages à Paris.

Indifferent in his choice to sleep or die.

« Indifférent sur le choix du sommeil ou de la mort. »

ADISSON.

—

C'est un terrible passage que celui de l'enfance à l'adolescence pour ceux qui, doués d'une raison avancée, ont mis leur âme dans la fermentation de l'étude dès leurs jeunes ans ! Tant que l'heure de l'explosion des passions n'est pas arrivée, rien de beau, d'heureux comme l'existence de l'enfant précoce. De la fraicheur dans la mémoire, de la vivacité dans l'imagination, de la rectitude dans la raison, dans le jugement; avec cela, il s'empare avec délice de la vie. Lhistoire est un vaste domaine à compartimens où

il se promène avec charme ; tout l'y récrée, et les grands hommes, et les cités illustres, et les métropoles des arts ; les littératures sont pour lui des bazars animés, populeux, où le beau, le médiocre, le surprenant, le prodigieux, le mauvais se rencontrent, se contrastent, et le divertissent. Il juge, il compare. Les intérêts de la terre, les soins, les soucis de fortune, d'établissement, ne troublent pas encore cette candeur studieuse. La terrible passion de l'amour n'a pas encore éclaté, tout mis en désarroi. Ajoutez que l'on a devant soi un avenir que rien n'empêche de décorer à plaisir, que les preuves que l'on fait d'érudition, de goût, de savoir, n'éveillent aucune rivalité, que chacun est prêt à s'émerveiller de cette surprenante précocité dans un âge aussi tendre, et que les prix que l'on remporte au collége valent des certificats de génie à l'appui de ces petites démonstrations.

Oui, c'est dans ces années de satisfaction, de jouissance intellectuelle que l'on peut sentir la manière d'être des anges, de ces intelligences suprêmes dégagées des soins terrestres, des besoins vitaux, de ces êtres tout esprit. L'enfant pour qui ses études sont des jouissances, pour qui ses devoirs sont un aliment à l'activité de son

âme; qui, supérieur à ses condisciples, grâces à une organisation privilégiée, dégagé de leurs petits intérêts, plane au-dessus des curiosités de l'histoire, se délecte dans les richesses poétiques des nations, cet enfant-là goûte le paradis sur la terre.

Mais que bientôt il va expier cruellement cette surabondance d'âme! On le sait, les enfans précoces ne vivent pas. Peu d'entre eux peuvent résister à l'explosion de l'amour; le vase se brise d'ordinaire. C'est le bon moment pour les hommes communs; le flambeau de Prométhée enfin leur donne la vie intellectuelle; enfin les voilà, sentant la dignité d'homme; un sixième sens se manifeste en eux: c'est la jubilation de la vie.

Mais alors aussi brûlés de trop d'âme, consumés de passions supérieures en violence, les adeptes précoces aux mystères de l'humanité souffrent, se flétrissent; ils tombent la plupart pour toujours, ou si leur constitution les fait résister à cet incendie intérieur, quelle consomption d'âme! quelle misantropie s'empare d'eux! Alors, si, plus heureux que Pic de la Mirandole, que Kirke Withe, et tant d'autres enfans illustres morts sous le coup de la puberté, ils peuvent traîner la vie dans ces orages comme Le Tasse, lord Byron, Chateaubriand, une invincible tristesse

les gagne. Dans le monde rien ne s'adapte à leur façon de voir; et, comme *René*, « ils ne sont occupés qu'à rapetisser leur vie pour se mettre au niveau de la société. » Alors ils font comparaison d'eux-mêmes avec les heureux de la terre, et le résultat est comme un poignard de découragement qui rentre en eux. Il faut débuter dans le monde, rien ne leur y convient, tout y est mesquin, corrompu, vil, intéressé; rien ne correspond à ce beau idéal qu'ils ont chéri, couvé dans eux durant les douces et heureuses années de l'enfance; alors une figure gracieuse, une beauté, une femme, dans un cercle, dans la rue, dans une promenade, les captive, les trouble; mais sous cette divine enveloppe il y a une âme vulgaire; il faut descendre à lui parler de ses chiffons; encore la femme ne peut faire cas du jeune adolescent; et l'on est triste, mélancolique, peu agréable, peu aimable. Où donc chercher ces douces sympathies? c'est alors que l'on sent au fond du cœur ces vers de Lamartine :

> Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
> Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.

On va devenir citoyen, il faut faire choix d'un état... Dieux! c'est lorsque l'existence tourmentée n'a pas un moment de repos, c'est lorsque bal-

lottée de passions en passions, un long désespoir, un désespoir de tous les jours, un découragement, un dégoût de tout, entraîne l'homme, le mine; c'est alors que de ces beaux idéalismes où sa jeunesse se baignait dans un éther d'ambroisie, il lui faut descendre dans le greffe d'un tribunal, l'antre d'un avoué ou l'amphithéâtre d'un hôpital! la manipulation des chairs humaines! les viletés de la procédure! O homme, image de l'Éternel, est-ce là ta vocation?

Et alors, qui n'a pas désiré de s'aller perdre dans les savanes du Nouveau-Monde, qui n'a pas voulu aller vivre dans les cabanes des sauvages ou sous la tente des Bédouins!

Plaisante civilisation! des Bédouins! des sauvages! dis-tu, et tu laisses tomber sur ces hommes de la nature un regard de dédain du sein de ta servitude, et tu te pares de l'éclat de tes fers dorés, et, mettant le bonheur dans le luxe, tu t'enorgueillis de la richesse de tes chaînes en faisant comparaison avec ces peuples qui n'ont pas d'aussi belles choses! mais eux seuls accomplissent la destinée d'indépendance et de liberté promise à l'homme ici-bas. Quoi! durant sa jeunesse se laisser emporter aux fougues de la valeur dans les combats, et puis aux étreintes

de l'amour! Passer ainsi des enivremens de la gloire à ceux de la tendresse, tandis que le sang bouillonne au feu du bel âge! Plus tard, présider les conseils dans la maturité, s'utiliser par sa prudence, quand les forces s'en vont et que l'expérience vient, n'est-ce point là notre lot sur terre? Et qu'en fais-tu de l'homme, toi, plaisante civilisation, que fais-tu de cet homme prêt à s'emparer de la vie? Tu l'enfermes dans un magasin de rouenneries du matin au soir, dans une étude; tu joins dans tes mariages l'automne et le printemps, tu nécessites un train de maison, du faste, de l'appareil, et force est d'avoir franchi les degrés des emplois, les stages, avant de céder au vœu de la nature; ainsi l'amour est flétri dans sa fleur, tu ravis la jeune vierge aux adorations de l'adolescent pour le riche podagre.

Tu as tes guerres, tu parles aussi de gloire! mais combattre sans savoir pourquoi, sans motif d'exaltation, d'animosité, sur l'ordre d'un ministre éloigné, pour des difficultés paperassières, pour des intérêts, des préséances diplomatiques qu'on ignore! et en attendant qu'on monte notre mécanique pour l'héroïsme, demeurer enfermé dans une caserne comme une

meute, s'y voir compter matin et soir comme du bétail, être numéroté sur son schako ! Admirable civilisation, jusqu'où tu ravales l'homme!

Oui, à l'aspect de tant de petitesse, qui n'a pas voulu s'enfuir parmi les peuplades de l'homme naturel ? Que de fois, assis sur la grève, les yeux profondément fixés sur cette mer dont les mélancoliques murmures s'adaptaient aux gémissemens de ma tristesse, j'ai souhaité une cabane dans les déserts ! Dois-je, comme ces vulgarités qui remuent devant moi, travailler toute ma vie pour acquérir, et puis jouir au moment où la caducité m'avertira de laisser le pénible fruit de mes labeurs, de mes économies ? Non, non, une natte, une cabane, un canot chez les Indiens, ou bien un coursier, une tente, des armes chez les Arabes du désert ; avec cela on commence à vivre dès le moment ; le ciel, la terre, la nature est à nous.

Si, dans ces momens de misantropie, j'avais sur les dunes de l'Atlantique entendu un inconnu dire ces vers :

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité,
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques.

L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et s'égarant de penser en penser,
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature.
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir ; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyans et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés,
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par de douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

Oui, aurais-je dit au jeune chantre en courant le serrer dans mes bras, ils existent ces lieux de paix, ces îles de bonheur ; ils existent par-delà les mers.

Comment se fait-il que de toutes ces poésies dépositaires des sentimens du jeune chevalier de Chateaubriand aucune ne roule sur l'amour ? Ce n'est pas une âme aussi ardente qui a pu se

fermer à ses charmes. Oui, sans doute, dans le choix de ses poésies, il a dû en sacrifier beaucoup à une mystérieuse convenance; et l'arrêt inquisitorial a proscrit particulièrement les hymnes d'une tendresse dont peut-être René nous indique la nature.

Il se dit dans le monde que le *frère d'Amélie* n'est pas autre que M. de Chateaubriand. Il est vrai, il y a dans les malheurs et le caractère de René assez de concordance avec les siens : même misanthropie, mêmes extases, même mélancolie ; écoutez-le :

« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout-à-coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

» Chaque automne je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette

sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez jamais vos douceurs !

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. »

Jusqu'à la grande prédilection de M. de Chateaubriand pour le Barde de Morven, tout se retrouve dans cet opuscule tout psychologique : *René*.

Lord Byron, dans son *Corsaire*, dans son *Lara* ; Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse* ; et,

moins haut placés, M. Casimir Delavigne, dans ses *Comédiens*; M. Michaud dans son *Proscrit*; Madame de Staël dans sa *Corine*, à l'exemple d'Homère (si tant est qu'il y ait eu un Homère), qui, dit-on, s'est mis en scène dans son chantre Demodocus, ont paré des broderies de la composition poétique nombre d'incidens de leur vie. Peut-on en dire autant de notre noble pair? Cette angélique Amélie, qui, sous le charme de cette amitié fraternelle dangereuse de tout le feu de l'âge, fuit et son frère et le monde, demandant asile à la sainteté du cloître; ce René qui, errant tristement dans le monde, seul, solitaire dans la foule, sans sympathies, ne trouve d'écho à son âme que dans l'âme d'une sœur si belle, si spirituelle; ce René qui, ne pouvant plus s'aveugler sur cette fatale fascination, débrouille avec effroi ses sentimens, et s'enfuit dans l'Amérique-Nord; tout cela serait-il complètement fictif? Comme les anges de Thomas Moore, René et Amélie, tirés de l'imagination du poète, n'auraient donc point eu de type ici-bas?

Il est dans l'accomplissement des idées du beau en nous, un pouvoir surnaturel auquel nous voudrions vainement nous soustraire; que dans des solitudes à peine troublées des pas de

quelques rustiques familles, un jeune homme aux éblouissemens extatiques se trouve, lors du premier murmure des passions, sous l'empire de ce beau idéal, en nourrisse son esprit, s'y complaise, il n'ira pas entourer de prestiges la fille hâlée d'un pêcheur ou celle d'un pâtre, dans son besoin de sympathie. Elles peuvent bien avoir une beauté relative, elles peuvent bien, favorites de la nature, briller avec des formes ravissantes, un œil noir, une physionomie qui parle; mais il est ce je ne sais quoi de charmant, de doux, de divin, que l'éducation, que la culture de l'esprit donnent seules, et cela on le chercherait en vain dans ces villageoises, qu'un peintre peut bien faire poser devant lui, mais que le poète, qui ne se contente pas des formes extérieures, qui veut le langage de l'âme, ne saurait diviniser, du moins le poète vrai.

Mais si dans cet isolement, bercée dans les bras d'un jeune homme aux profondes sensations, compagne de ses pas, dépositaire des épanchemens de son âme, une sœur en qui l'instruction a comblé les attraits, à qui la vie sédentaire, aisée, a donné cette délicatesse de teint, ce dégagement des vulgaires pensées, tous les embellissemens enfin; si, dis-je, cette sœur

a d'habitude entouré le poète de ses bras innocens, l'affection pourra prendre le change; ils s'aimeront, ils se rechercheront; ce ne sera que quand, avertis par l'excès de leur tendresse, ils se verront sur le seuil de la faute, qu'ils se sépareront avec effroi; alors, ouvrant les yeux sur la perfidie du destin, ils croiront à peine mettre entre eux assez de distance, avec les dix-huit cents lieues de l'Océan atlantique.

Tel est sans doute le canevas sur lequel a été brodé le récit de René. Lorsqu'on lit ce passage, on croirait René héritier de la plume de Saint-Preux : il voulait se suicider.

« Amélie, se jetant dans mes bras, me dit :
» Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur existe! tu
» soupçonnes son cœur! ne t'explique point, ne
» t'excuse pas; je sais tout; j'ai tout compris,
» comme si j'avais été avec toi. Est-ce moi que
» l'on trompe, moi qui ai vu naître tes premiers
» sentimens? Voilà ton malheureux caractère, les
» dégoûts, les injustices. Jure, tandis que je te
» presse sur mon cœur, jure que c'est la dernière
» fois que tu te livreras à tes folies; fais le serment
» de ne jamais attenter à tes jours. »

« En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse et couvrait

mon front de ses baisers : c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps; la douceur de ses sentimens était infinie; il n'y avait rien que d'un peu suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

» L'hiver finissait lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdait le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre; elle maigrissait; ses yeux se creusaient; sa démarche était languissante et sa voix troublée. Un jour je la surpris toute en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon

absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres; tantôt elle soutenait sans se fatiguer une longue course; tantôt elle se traînait à peine; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondant tout-à-coup en pleurs, et se retirait pour prier.

» En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me répondait avec un sourire qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait. »

Est-ce peint d'après nature? permis à chacun d'en croire ce qu'il voudra. Les orages ont bouleversé ces jeunes années. Heureux que sa vie n'ait pas cédé à ces atteintes intérieures, comme il devait s'écrier avec le Camoëns, notre jeune auteur :

Quanto melhor nos fora, o Promelheo,
E quanto para o mundo menos dano,
Que à tua estatua illustre naò livera,
Fogo de altos desejos que a movera.
(Os LUSIADAS, *Canto IV*.)

« Qu'il eût bien mieux valu pour moi, ô Prométhée, et combien il eût été moins préjudiciable pour le monde, que tu

n'eusses jamais mis à ta célèbre statue le feu des grands désirs qui l'anima ! »

M. de Chateaubriand s'usant de peines intimes, ne laissait pas arriver sa vue à l'horizon de la mer océane sans le dépasser de ses vœux ; car il existait un écrivain à la mode alors, qui devait le mieux aller à son cœur, J.-J. Rousseau, ce Rousseau qui avait mis en circulation, éparpillé dans les têtes, des apologies de la vie sauvage ; ces écrits, et les peines du cœur, et le charme de l'indépendance des forêts, et le dégoût de notre ordre social, devaient attacher les méditations du jeune chantre de la nature à ces déserts du Canada placés vis-à-vis de lui.

De plus, à ces vagues idées, à ces désirs mélancoliques, se mêlait cet instinct de composition poétique, seul havre de repos, de bonheur, où l'âme espère, où elle se rafraîchit de ses étouffemens.

Peut-être est-ce à ces recours, à ces consolations de la composition, que nous devons ces génies qui ont expié dans les orages de leur adolescence leur suprématie intellectuelle.

En lisant Charlevoix, il conçut, dit notre auteur, l'idée de faire l'*Épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des sauvages en

les liant à quelque évènement connu. Après la découverte de l'Amérique, il ne vit pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes, conspirant après deux siècles d'oppression pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, lui parurent un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique.

Mais n'anticipons pas les faits. M. de Chateaubriand fit quelques voyages à Paris. Son père étant mort, et son frère en possession du manoir féodal, il devait entrer dans un corps quelconque. Son père l'avait destiné à la marine, sa mère tenait pour l'état ecclésiastique, qui, en 89, n'engageait pas à un grand renoncement aux choses mondaines.

Ce fut au retour de l'un de ces voyages qu'il soupira, en revoyant les tours du château, ces vers confidens de ses dégoûts de la ville:

> Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!
> Que de ces bois l'ombrage m'intéresse!
> Quand je quittai cette onde enchanteresse,
> L'hiver régnait dans toute sa fureur;
> Et cependant mes yeux demandaient ce rivage,
> Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
> Au milieu des palais d'hommes froids entouré,

Je regrettais parfois mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours ;
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines !
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.

A cette joie, à ces transports, on dirait l'oiseau en cage s'emparant des cieux. Il faut s'être senti long-temps dans la geôle des cités ; il faut avoir éprouvé cette peine de l'homme « occupé à rapetisser sa vie pour la mettre au niveau de la société ; » il faut avoir été stygmatisé des chaînes de la vie sociale, pour entendre à l'intérieur tout le retentissement de ces vers qui, au reste, ne se distinguent guère que par la vérité de sentiment.

Si nous tirons nos inductions des préfaces, nous ne pouvons guère savoir au juste si le but de ses voyages à Paris était de présenter à M. de Malesherbes un plan de voyage en Amérique, ou d'entrer dans l'état militaire par lui choisi de préférence à la marine et au clergé. Mais nous aurons occasion de voir que ces préfaces ne sont pas toujours dignes de foi.

Quoi qu'il en soit, il partit, il fit pour toujours ses adieux à Combourg dans ces vers :

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers,
A ce penser défaillit mon courage ;

Je vous salue, ô vallons que je perds !
Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.
Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie ;
Mais quelque part que j'habite ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissaient mon cœur
Et de silence et de mélancolie,
Surtout ces bois chers à ma rêverie,
Où je voyais de buisson en buisson
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendais sous l'orme héréditaire,
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne ?
Parmi ces bois, ah ! qu'il vous en souvienne.
En te quittant je chante tes attraits,
Bois adoré ! de son maître fidèle
Si les talens égalaient les regrets,
Ces derniers vers n'auraient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris,
La gloire échappe et n'en est point le prix.
Ma muse est simple, et rougissante et nue,
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur,
Qui passe à l'ombre, et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur.

« Je n'ai revu Combourg que trois fois, dit-il quelque part : à la mort de mon père, toute la famille se trouva réunie au château pour se dire adieu. Deux ans plus tard, j'accompagnai ma

mère à Combourg; elle voulait meubler le vieux manoir; mon frère y devait amener ma belle-sœur; mon frère ne vint point en Bretagne, et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial. Enfin, je me rendis à Combourg en allant au port, lorsque je me décidai à passer en Amérique. »

On a lu avec plaisir l'expression de ses pressentimens, lorsque, quittant pour toujours le paysage natal, il met, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie littéraire. Il ne présumait pas la parcourir avec tant de gloire; peut-être même ne songeait-il pas à s'y faire un nom; je dirai plus, peut-être ne devons-nous qu'à la révolution ses écrits. « Retirez la révolution de l'histoire, dit M. Charles Nodier, et Robespierre ne sera très probablement qu'un avocat de province, tout au plus digne de l'Académie d'Arras; Bonaparte, qu'un bon officier, hargneux, difficile à vivre, et d'assez mauvaise compagnie, qui couve inutilement un génie stérile. » Peut-être peut-on ajouter : et M. de Chateaubriand un officier du régiment de Navarre. Des occupations d'un genre opposé à son génie l'eussent fourvoyé; qui sait si des études géométriques, absorbant

les facultés de son intelligence, s'attirant toute entière cette force de conception, notre sous-lieutenant de Navarre n'eût pas pris une direction tout autre. Il a fallu les frottemens du malheur, ses angoisses, pour replier son âme en lui-même, pour lui faire rendre toutes les richesses qu'elle contenait. Oui sans doute, mon divin Arioste,

> Lieto nido, esca dolce, aura cortese,
> Bramano i cign' e non si va in Parnasso,
> Con le cure mordaci;

mais aussi, parfois un génie peut s'endormir dans la félicité : voyez la coupable indifférence de gloire de M. de Lamartine, depuis qu'en possession d'une Anglaise qui a cru à peine apporter un lot égal à celui du génie, en mettant en commun, dans le contrat conjugal, une grande opulence et de hautes espérances d'héritage, le poète par excellence fait infidélité à sa muse pour ses meutes, ses coursiers.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Paris, en 1789. — Sa présentation à la cour. — Faible début littéraire. — Ses liaisons avec Fontanes, La Harpe, Ginguenée, etc. — Émigration des nobles. — Le régiment de Navarre et la sous-lieutenance. — Départ pour l'Amérique.

Ce fracas de merveilles
Sans rien dire à son cœur étourdit ses oreilles.
(Voltaire.)

—

Rimant d'instinct, s'éprenant de gloire dans de fallacieuses fascinations, comme sont toutes celles du jeune âge, s'arrangeant à plaisir un avenir, on peut bien, dans l'inexpérience des affaires littéraires, avant d'avoir fait dans la capitale le noviciat d'écrivain, noviciat dont on croit avoir dispense qnand on se suppose du talent; — et qui ne s'en suppose pas! — on peut bien, dis-je, écrire, publier, mais c'est en vain, tant que d'un peu de *savoir-faire* on n'encadre pas le

savoir, quoi qu'en dise M. Villemain. Ce *savoir-faire*, on ne l'acquiert qu'à la longue; il faut les fréquentations, les allures, les amitiés, les haines, les coteries, les salons, les tripotages d'une capitale, littérature vivante où se croisent, se nouent tous les intérêts.

Le noviciat fait, on se soigne, on dispose son plan, on fait pour ainsi dire toilette, on va débuter, on s'étudie.

Presque toujours on se repent de ses publications du temps d'inexpériences, de ce temps de candeur, de force intime, où, sans arrière-pensée, on aimait la composition littéraire pour elle-même, où l'on épandait son âme vierge d'intrigues et de camaraderie. Jetées au hasard, ces premières œuvres ne se rattachent pas au plan arrêté depuis. Grand souci! les uns ont remué ciel et terre pour rencontrer et anéantir ces feuilles imprudentes, les autres ont bu la palinodie en toute douceur. M. Bathélemy ne dit mot de son ode sur le sacre de Charles X, ni M. Michaud de ses chants sur Napoléon II. M. Lacretelle jeune réimprimait bonnement son *Histoire de la Révolution française*, coupant parci par-là, l'accommodant à de nouvelles circonstances.

Nous verrons M. de Chateaubriand en proie à ces repentirs quand il jouera son grand début. Ce début viendra plus tard, chronologiquement placé à l'ouverture du présent siècle. Alors, quelque peu mûri par l'âge, quelque peu initié aux connaissances des choses humaines, il disposera son avenir, il se donnera mille peines pour faire rentrer, pour rattacher à ses combinaisons, autant que possible, ce que déjà le public aura de lui. Pour l'*Essai sur les Révolutions*, il n'y eut pas possibilité; il ne le désavoua pas, mais il tâcha tellement de l'oublier, que quelques uns de ses envieux publièrent tout ce qu'ils purent d'infamant sur cet *Essai*. Quant à ce voyage en Amérique, auquel *Atala* avait donné tant de célébrité, M. de Chateaubriand lui chercha un motif sensé, grand, plausible, bon à quelque chose, utile à l'humanité.

Le navigateur Mackensie venait de pousser ses découvertes dans les mers polaires de l'Amérique-Nord. Il était question depuis Cook, que dis-je? depuis Heenskerke, Guillaume Barinks, de l'existence d'un passage aux Indes par la baie d'Hudson. La relation de Mackensie publiée à Londres durant le séjour de M. de Cha-

teaubriand, dut frapper vivement, intéresser au plus haut degré, un jeune homme qui revenait de ces parages à peu près; c'est ce qui lui suggéra l'idée d'attribuer à un désir de découvertes géographiques son voyage dans la partie nord du nouvel hémisphère. Il allait se présenter dans le monde littéraire, rien n'était à négliger.

Mais il y avait peu de rapport entre ce qui était publié, le sentiment des ouvrages qu'il avait en portefeuille, le résultat de cette tentative et la possibilité de cette exploration. De là trois versions indiquées par l'auteur sur le but de son arrivée à Paris en 89.

1° Il a l'intention de faire l'*Épopée de l'homme sauvage*, et veut visiter les lieux qu'il va chanter, comme fit Homère, et comme aurait dû faire l'auteur des *Orientales;*

2° Il vient faire part d'un projet d'exploration du passage tant cherché, à M. Malesherbes, lequel présente son plan au gouvernement;

3° Ayant, contradictoirement aux vœux de son père défunt et de sa mère, qui tenaient l'un à l'aiguillette de garde-marine, et l'autre au petit collet, opté pour le service de terre, il entre au régiment de Navarre, après avoir monté

dans les carrosses du roi, ce qui lui vaut le grade de capitaine de cavalerie de droit, bien qu'il ne soit de fait que sous-lieutenant d'infanterie.

Mais ne nous arrêtons pas sur ces confidences contradictoires; *l'homme propose et Dieu dispose*, dit la sagesse des nations. Nous avons à nous occuper de M. de Chateaubriand à Paris.

Les prérogatives nobiliaires étaient encore dans toute leur force. Il fallut, car ç'aurait été renier les blasons d'une suite respectable d'aïeux que d'abjurer leurs priviléges, il fallut au jeune Virgile de la Mantoue armoricaine, malgré sa sauvagerie, sa mélancolie et son embarras dans le monde courtisan, aller à Versailles faire sa cour : René nous peint la pesanteur de ces contraintes.

Mais le chevalier de Chateaubriand devait à ses titres, à son sang, des sacrifices à la mode. Le voilà donc briguant de monter dans les carrosses du roi! Apparemment c'était un droit à lui; il l'obtint. Comme il n'y avait, dans la hiérarchie militaire, qu'avec le grade de capitaine de cavalerie possibilité à pareille faveur, notre chevalier se trouva ainsi pourvu d'un grade en l'air, auquel n'était pas dérogatoire

celui de sous-lieutenant au régiment de Navarre : drôle d'ancien régime !

Mais la généalogie exigeait encore qu'il chassât avec le roi. D'Hozier pouvait au besoin prouver non l'adresse du chasseur, mais l'équité de sa prétention. M. le chevalier de Chateaubriand eut la prérogative de courre le cerf avec Louis XVI. Ce n'était pas tout, il fallait encore une présentation à la cour, mais une présentation dans toute la splendeur du cérémonial. Cela n'était de la part du jeune noble que de la condescendance à des vanités de famille ; embarrassé de ses parchemins, il se disait *in petto :*

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem.

Aussi ne fit-il pas de vives sollicitations pour s'embarquer sur la mer de la cour, du moins si nous en jugeons d'après ces confidences en dialogue :

« Et l'histoire de votre présentation, que devint-elle ? — Elle resta là. — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après avoir monté dans les carrosses ? — Pas plus qu'avec l'empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la

cour ? — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres, et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position et de celle de votre frère ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'ennuyais. — Ainsi vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis, je parvins, par la protection de Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des Muses* une idylle (*l'Amour de la campagne*), dont l'apparition me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Voilà notre poète imprimé pour la première fois ! ce fut en l'année 1790. Il figure dans l'*Almanach des Muses*, à la page 205, avec la mystérieuse initiale de CHEVALIER DE C***, ayant cherché, sous ce demi-anonyme, à se rassurer un peu contre les tribulations de la publicité.

Cette pièce commence par ce vers :

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !

Nous en avons cité un fragment, bien qu'elle ne soit pas la meilleure de celles dont nous devons la conservation à la rigoureuse équité de l'auteur : elle fit quelque bruit, nous dit-il, dans les conversations des La Harpe, des Ginguené, des

Lebrun, des Champfort, des Parny, des Flins, des Fontanes.

Bien que souvent l'aigle d'une maison soit un sot dans une autre, la position des hommes de lettres les environnait encore d'assez de charmes; notre chevalier de Chateaubriand s'y fit; il oublia les forêts du Nouveau-Monde.

De toutes ces liaisons, il n'en paraît avoir subsisté de durables que celles avec La Harpe et Fontanes. Sans doute, bien que l'adepte languît encore dans l'ombre, ses lectures de société avaient produit quelque effet. Le jeune Chateaubriand laissa quelques souvenirs dans la mémoire de La Harpe et de Fontanes. Si cela est, peut-être leur ravivement fut-il dû, lors de son retour de l'émigration, à la cause religieuse qu'ils se mirent à défendre.

Quant à lui, ces impressions demeurèrent dans son cœur, je parle des impressions du commerce de ces poètes. Aussi plus tard, écrivant sous la hutte des sauvages son *René*, ne put-il s'empêcher de consacrer quelques lignes à ces adorations littéraires.

« Ces chantres sont de race divine; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve

et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou de petits enfans ; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés. »

Les états-généraux étaient ouverts, suivis de plus en plus de popularité et d'éclat. Déjà Paris tourbillonnait dans des intérêts nouveaux et d'une bien plus grande puissance que ceux de la littérature légère. Peu à peu ces dîners pacifiques, où le chevalier de Chateaubriand avait été admis sur l'exhibition de ses *Tableaux de la Nature*, cédèrent à de plus véhémentes associations. Les belles choses de l'*Almanach des Muses* n'auraient su que faire parmi les entraînemens du *Courrier de Provence*, de Mirabeau, qui était encore un peu comte. La scène se rembrunit ; les discussions parlementaires s'éveillèrent ; et d'ailleurs, que ces états-généraux étaient beaux d'avenir, d'espérances, de talens oratoires, de vertus désintéressées, dont la tradition est à jamais peut-être perdue, hélas ! depuis que le grand corrupteur du siècle, rapportant tout à

un flétrissant égoïsme, gagnant la couronne impériale à force de verser le poison de l'or sur les consciences des vétérans de la république, a engendré ces égoïstes subalternes, inondés aujourd'hui de crachats, de cordons, de décorations et de broderies !

M. de Chateaubriand avoue qu'il prit mal son temps pour faire sa *Veille des armes* dans l'*Almanach des Muses*.

Mais les affaires de la royauté allaient aussi déclinant. La démocratie gagnait ; on était encore de bonne foi, en promettant liberté au peuple ; point d'arrière-pensée. Il y avait de la candeur dans la révolte. Les soldats de Navarre comprirent ce nouvel ordre de choses. Un seul journal alors faisait des millions de prosélytes par jour, parce que chacun poussait de bonne foi, avec désintéressement, à la régénération.

L'aristocratie, sommité des régimens, se trouva ainsi sans base. L'état-major n'ayant déjà plus d'autre parti que l'émigration, on fuyait, il est vrai, à Coblentz, mais avec des espérances superbes ; on fuyait, *mais en Parthe*, en perçant le cœur de la révolution.

Les soldats révoltés, M. de Chateaubriand se trouva avec une sous-lieutenance et point de sol-

dats. Le colonel, marquis de Mortemart, ayant gagné la frontière, tous les gradés allaient lui faire une petite cour; là, la gaieté française, montée sur le ton de la suffisance, ne daignait penser à la révolution que pour en plaisanter, en attendant de la morigéner vertement. Notre sous-lieutenant ne suivit pas l'état-major.

La rêverie de Combourg reprit le dessus. Le Nouveau Monde lui revint : ces idées qu'il lui semblait avoir laissées sur ses grèves chéries; ces conseils de la solitude peu à peu effacés dans les spectacles du monde, tout cela germa de nouveau en lui.

« Comme on ne se battait pas, dit-il, aucun sentiment d'honneur ne me forçait, contre le penchant de ma raison, à me jeter dans la folie de Coblentz. Une émigration plus raisonnable se dirigeait vers les rives de l'Ohio; une terre de liberté offrait son asile à ceux qui fuyaient la liberté de leur patrie. Rien ne prouve mieux le haut prix des institutions généreuses que cet exil volontaire des partisans du pouvoir absolu dans un monde républicain. »

Peut-être dans ces lignes récemment écrites y a-t-il un peu trop du libéral de 1828. Est-ce précisément un goût bien entendu de liberté qui

guidait M. de Chateaubriand par-delà les mers? Certes, la liberté en France n'était pas encore trop compromise; rien ne pouvait raisonnablement déranger alors les illusions de qui voulait se donner le plaisir d'en faire. M. de Montmorency brisait ses écussons; quiconque enfin se sentait tant soit peu de prédilection pour de libérales institutions, n'avait pas encore de légitimes raisons d'incriminer celles de la patrie. C'était donc peu la liberté des Anglo-Américains qui l'attirait, qui le fascinait; car il poussa plus loin, aux peuplades du Mechascébé.

En 1791, il se résolut à réaliser ce long rêve de ses promenades misantropiques. Il s'embarqua à Saint-Malo dans le mois de mars.

CHAPITRE V.

Arrivée aux Açores. — Ambassade de M. de Chateaubriand. — Le matelot-moine. — L'ami de M. de Chateaubriand. — Relâche à l'île Saint-Pierre. — Ossian à Terre-Neuve. — Arrivée de M. de Chateaubriand à Baltimore.

I can't but say it is and awkward sight
To see one's native land receding through
The growing waters.

« Je ne puis nier que ce ne soit une chose singulière de voir la terre natale s'éloigner à travers les ondes qui s'élèvent. »

(Lord Byron, *Don Juan.*)

—

On manquait d'eau et de provisions fraîches, mais on se trouvait à la hauteur des Açores.

Le 6 mai, vers les huit heures du matin, perça à l'horizon le pic de l'île Gracioza, pic supérieur à celui de Ténériffe; on aperçut ensuite

une terre plus basse. Entre onze heures et midi, l'ancre fut jetée sur un fond de roches, par quarante-cinq brasses d'eau.

L'île Gracioza se forme de petites collines, un peu renflées au sommet, comme les belles courbes des vases corinthiens. Elles étaient alors couvertes de la verdure naissante des blés, d'où s'exhalait une odeur suave, particulière aux moissons des Açores. On voyait se dessiner au milieu de ces tapis onduleux les divisions symétriques des champs formés de pierres volcaniques. Çà et là, dans la campagne, des figuiers sauvages avec leurs feuilles violettes et leurs petites figues pourprées, arrangées comme des nœuds de chapelets sur les branches; puis une abbaye au haut d'un mont. Au pied de ce mont, une anse caillouteuse se diaprait des toits rouges de la petite ville de Santa-Crux. Ajoutez à cela, toute l'île avec ses découpures de baies, de caps, de criques, de promontoires, répétant son paysage inverti dans les flots; de grands rochers nus, verticaux au plan des vagues, lui servant de ceinture extérieure, et contrastant leurs couleurs enfumées avec les festons d'écumes qui s'y appendaient au soleil comme des dentelles d'argent. Le pic de

l'île du même nom, par-delà Gracioza, s'élevait majestueusement dans le fond du tableau au-dessus d'une coupole de nuages.

« C'était, dit notre voyageur, la première terre étrangère à laquelle j'abordais ; par cette même raison il m'en est resté un souvenir qui conserve chez moi l'empreinte et la vivacité de la jeunesse. Je n'ai pas manqué de conduire Chactas aux Açores, et de lui faire voir la fameuse statue que les premiers navigateurs prétendirent avoir trouvée sur ces rivages. »

Cette statue, si ce n'est pas une fiction des Portugais, fut placée là par les Phéniciens, qui, sur leurs frêles pentécontores, s'aventuraient sur le mystérieux Océan, à la recherche de cette Atlandide, tradition des vieux prêtres de l'Égypte, qui disaient à Solon : ὦ Σόλων, Σόλων, Ἕλληνες ἀεί παῖδες ἐςέ, γέρων δὲ Ἕλλην ὀυκ ἔςιν.

Il fut décidé que M. de Chateaubriand descendrait à terre, comme interprète, à Gracioza, avec un passager et le second capitaine. Chaloupe mise en mer, les matelots rament vers le rivage, à deux milles de distance. Bientôt mouvement sur la côte ; voilà un large canot qui s'en détache et vient ; puis on distingue dedans quantité de moines, qui hèlent en portugais, en espagnol, en

anglais; on leur répondit que l'on était Français.

L'alarme était déjà dans l'île. Ce vaisseau, c'était le premier bâtiment de grand port qui eût jamais abordé, et osé mouiller dans cette rade dangereuse. Le pavillon tricolore n'avait pas encore flotté dans ces parages, les insulaires étaient tous portés à prendre ces étrangers pour des mécréans, pour des forbans redoutables. Mais, raisons entendues, à ces appréhensions succéda la joie la plus vive. Les moines firent passer ces gens dans leur bateau, et l'on arriva à Santa-Crux.

M. de Chateaubriand se trouvait, je ne sais pourquoi, en uniforme; or pour lui furent les honneurs, comme au coryphée de la députation. Arrivés chez le gouverneur, son Excellence les reçut en méchant habit vert, leur donna audience, et leur permit de faire tous les achats qui pourraient leur être agréables.

Les religieux festoyèrent l'ambassade à qui mieux mieux. Un passager, dont nous parlerons bientôt, en raison de son intimité avec notre voyageur, avait trouvé parmi ces moines un compatriote, un matelot de Jersey, dont le vaisseau avait peri à Gracioza. S'étant sauvé seul à terre, dans le *far niente* de l'hospitalité mo-

nacale, il s'était alléché au métier de moine; aussi abjura-t-il le protestantisme, pour entrer dans le bercail sacré, trouvant bien plus agréable de prier, chanter, boire du *fayal*, mener douce vie, que de grimper au haut des mâts. Ce n'est pas qu'il fût devenu meilleur; toujours marin jureur, buveur, sous l'habit religieux, enchanté de trouver à parler anglais, il mit nos jeunes gens au courant de la chronique scandaleuse du couvent, devant ces bons pères, qui n'y entendaient pas malice.

On était encore bien arriéré dans cette île! On crut ravir d'admiration les nouveau-venus en leur montrant une orgue de paroisse. L'organiste, d'un air triomphant, se mit à toucher une misérable kyrielle de plain-chant, cherchant à lire dans leurs yeux le comble de l'étonnement. On fit les surpris, mais l'ami s'étant approché modestement, feignit de peser sur les touches avec le plus grand respect; l'organiste lui faisait des signes avec l'air de lui dire : « Prenez garde. » Mais que devint le moine, quand celui-ci, bon musicien s'il en fut jamais, préluda et monta à vol d'aigle dans les hautes harmonies d'un célèbre passage de Pleyel.

Le soir on eut un excellent souper, et pour

échansons de très jolies filles; il fallut avaler du *fayal* à grands flots, jusqu'à impossibilité de se tenir sur sa chaise.

A six heures du matin, le moine de Jersey leur déclara, en balbutiant, et avec un juron anglais, qu'il prétendait dire sur-le-champ la messe : dans moins de cinq minutes il eut expédié sa messe, à laquelle plusieurs Portugais assistèrent très dévotement; beaucoup de peuple baisa dévotement la manche du père dans la rue. Ce n'est pas à Gracioza que notre écrivain a pris ce grand amour du monachisme qui lui a dicté de savantes pages dans le *Génie du christianisme.*

Revenus à bord avec deux religieux, lesquels exhibèrent un compte énorme qui leur fut soldé, à mesure qne leur canot s'éloigna, on mit à la voile.

Le passager avec qui M. de Chateaubriand s'était lié, né d'une mère écossaise et d'un père anglais, avait débuté dans l'arme de l'artillerie. Peintre, mathématicien, musicien, parlant plusieurs langues, il réunissait aux avantages d'une taille élevée et d'une figure charmante, les talens utiles et ceux qui nous font rechercher de la société.

Le supérieur de je ne sais quelle corporation religieuse, étant allé à Londres, avait fait la connaissance de ce jeune homme, que M. de Chateaubriand n'a jamais désigné que par l'initiale T. Ce supérieur le catéchisa, en fit un prosélyte; il fut résolu que T. passerait à Paris, renverrait de là sa commission au duc de Richemond, embrasserait la religion romaine, et, entrant dans les ordres, suivrait le supérieur en Amérique. Ainsi fit-il; T., malgré les lettres attendrissantes de sa mère, s'était embarqué pour le Nouveau-Monde.

Le hasard lui avait fait prendre passage sur ce vaisseau. M. de Chateaubriand ne fut pas longtemps sans découvrir cette âme si mal assortie à celles qui l'environnaient, ne pouvant assez s'étonner de la chance singulière qui jetait un Anglais, riche et bien né, parmi une troupe de prêtres catholiques.

Une nuit, restés tous deux sur le tillac, nos deux passagers, cédant à l'instinct de la sympathie, se rapprochèrent, s'ouvrirent leurs cœurs. T. raconta son histoire à son nouvel ami, qui n'approuva pas sa conduite sur tous les points: il promit de se détacher de la mission, et de le suivre dans les savanes de l'Amérique.

Il était épris, lui aussi, de la nature. Les deux jeunes amis passaient des nuits entières à causer sur le pont lorsque tout dormait dans le vaisseau hormis quelques matelots de quart.

Ce fut par une de ces belles nuits qu'étant à environ cinquante lieues de la Virginie, et cinglant sous une brise légère de l'ouest qui apportait l'odeur aromatique de la terre, il composa pour une romance française un air dépositaire du sentiment de la scène qui l'inspirait.

Le vent s'étant élevé et ayant repoussé considérablement le vaisseau vers le nord, force fut de faire une seconde relâche à l'île Saint-Pierre, sur les côtes de Terre-Neuve. On passa quinze jours à terre; les deux amis allaient courir dans les montagnes de cette île affreuse, se perdant au milieu des brouillards dont elle est sans cesse couverte. Là, l'imagination sensible du jeune Anglais s'harmoniait à ces scènes sombres, romantiques : quelquefois errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, en entendant les mugissemens d'une mer qu'on ne pouvait découvrir, égarés sur une bruyère laineuse et morte, au bord d'un torrent rouge, T. s'imaginait être le barde de Cona ; alors, en sa qualité de demi-Ecossais, il se mettait à déclamer des passages

d'Ossian sur des airs sauvages qu'il improvisait.

Mais Ossian, avec tout son empire sur ces deux neuves imaginations, n'avait pas pour T. le même attrait que les processions des missionnaires dans l'île : il advenait qu'au grand déplaisir de M. de Chateaubriand, à peine il voyait se former les rangs, qu'il s'armait d'un cierge, y courait, et entonnait les cantiques. M. de Chateaubriand chargeait sa mémoire de croquis poétiques ; aussi, sur l'écueil dit *le Colombier*, nouveau croquis ; sur l'île de Terre-Neuve, où l'on relâcha quinze jours, nouvelle ébauche ; et nouvelle ébauche encore dans les mers de la Virginie et du Maryland, dont on gagna les latitudes plus tempérées. Toutes ces esquisses sont disséminées dans *le Génie du Christianisme*.

Au moment de toucher cette terre d'Amérique si désirée, notre écrivain faillit périr. « La chaleur nous accablait, dit-il ; le vaisseau, dans un calme plat, sans voile et trop chargé de ses mâts, était tourmenté par le roulis. Brûlé sur le pont et fatigué du mouvement, je voulus me baigner ; et quoique nous n'eussions point de chaloupe dehors, je me jetai du mât de beaupré à la mer. Tout alla d'abord à merveille, et plusieurs passa-

gers m'imitèrent. Je nageais sans regarder le vaisseau ; mais quand je vins à tourner la tête, je m'aperçus que le courant l'avait déjà entraîné bien loin. L'équipage était accouru sur le pont ; on avait filé un grelin aux autres nageurs. Des requins se montraient dans les eaux du navire, et on leur tirait du bord des coups de fusil pour les écarter. La houle était si grosse, qu'elle retardait mon retour et épuisait mes forces. J'avais un abîme au-dessous de moi, et les requins pouvaient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment on s'efforçait de mettre un canot à la mer ; mais il fallait établir un palan, et cela prenait un temps considérable.

» Par le plus grand bonheur une brise presque insensible se leva ; le vaisseau, gouvernant un peu, se rapprocha de moi ; je pus m'emparer du bout de la corde ; mais les compagnons de ma témérité s'étaient accrochés à cette corde ; et quand on nous attira au flanc du bâtiment, me trouvant à l'extrémité de la file, ils pesaient sur moi de tout leur poids. On nous repêcha ainsi un à un, ce qui fut long. Les roulis continuaient ; à chacun d'eux nous plongions de dix ou douze pieds dans la vague, ou nous étions suspendus en l'air à un même nombre de pieds, comme des pois-

sons au bout d'une ligne. A la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir ; un roulis de plus, et c'en était fait. »

On entra enfin dans la baie de Chesapeake; voilà le poète mettant le pied sur ce continent qu'il s'inféodera par droit de poésie, où il cueillera les plus belles fleurs de sa couronne, les palmes de son immortalité ! Les révolutions d'âme que ce sol produisit en lui, il les a décrites avec enthousiasme. Mais j'aime mieux le suivre à cette habitation, premier *specimen* de la société trans-atlantique.

« Nous traversâmes quelques petits bois de baumiers et de cèdres de la Virginie, qui parfumaient l'air. Je vis voltiger des oiseaux-moqueurs et des cardinaux dont les chants et les couleurs m'annoncèrent un nouveau climat. Une négresse de quatorze ou quinze ans, d'une beauté extraordinaire, vint nous ouvrir la barrière d'une maison qui tenait à la fois de la ferme d'un Anglais et de l'habitation d'un colon. Des troupeaux de vaches paissaient dans des prairies artificielles entourées de palissades, dans lesquelles se jouaient des écureuils gris, noirs et rayés ; des nègres sciaient des pièces de bois, et d'autres cultivaient des plantations de tabac. Nous achetâmes des gâ-

teaux de maïs, des poules, des œufs, du lait, et nous retournâmes au bâtiment mouillé dans la baie. »

Il fallait bien du contentement dans le nouveau débarqué! Long-temps après, lorsqu'il a décrit son arrivée, il n'avait pas laissé échapper tout le charme des souvenirs; car il est clair que M. de Chateaubriand a écrit plus tard ce morceau; il va chercher des points de comparaison dans une ferme anglaise pour dépeindre l'habitation. Tout était charmant à ses yeux, et les couleurs des oiseaux, et la jeune négresse, et la fourrure des écureuils.

A Baltimore, il se sépara de ses compagnons de voyage. Il prit le stage pour Philadelphie.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Philadelphie. — Entrevue avec Washington. — Il visite le champ de bataille de Lexingston. — Voyage sur la rivière d'Hudson. — Entrée dans le désert.

> Libertà, dolce et desiato bene!
> « Liberté, bien doux et désiré! »
> PÉTRARQUE.

—

Tandis que nous nous sommes révolutionnés, transportés d'enthousiasme pour la république, le pouvoir absolu et le régime constitutionnel, prenant tour à tour le bonnet du démagogue, la livrée impériale et l'elbeuf du banquier libéral, les Anglo-Américains, jamais contrariés dans leur marche de perfectibilité, et se laissant aller aux développemens, quels progrès, depuis cinquante ans, n'ont-ils pas faits!

Lorsque M. de Chateaubriand arriva, en 1791,

l'Union, aujourd'hui composée de plus de vingt provinces, n'en comptait que treize; elle n'avait pas encore colonisé les savanes limitrophes, ni ouvert, au travers des vieilles forêts, des routes où s'élancent aujourd'hui de rapides diligences; elle n'avait pas encore jeté des ponts de fer, dompté la rapidité des fleuves avec les bateaux à vapeur, ni semé dans les solitudes, par-delà les monts Aleghanys, ces innombrables villes aux noms de Washington, La Fayette, Cincinnatus, Montgomery. Sa littérature (car la littérature est une espèce de thermomètre de l'état social), sa littérature n'osait encore s'émanciper de la mère-patrie; on jouait sur les théâtres de Boston, de Philadelphie, de Baltimore, les pièces de la métropole, et ces seules pièces; Thomas Godfrey, P. Markol, John Leacock, tenaient en portefeuille leur *Reine des Parthes*, leur *Chef patriote*, leur *Désappointement*, se gardant de risquer sur la scène nationale ces premiers essais d'une muse trans-atlantique. Depuis, les Ingersoll (1), les James Barker (2), les

(1) Auteur d'une tragédie d'*Edwy and Elgiva*, et de plusieurs autres productions.

(2) Alderman de Philadelphie, auteur de *Tears and Smiles* (le Rire et les Larmes), *de Marmion*, de *The superstitian or the fanatic Father*.

William Dunlap (1), les Hillhouse, les John Bark (2), les William Joor (3), les Fenimore Cooper, les Washington Irving, ont changé tout cela, poussé l'état moral de l'Union; mais, je le répète, à l'arrivée de M. de Chateaubriand il n'y avait encore que le commerce et l'agriculture qui occupassent les Américains, ce qui ne laissait pas que de leur valoir des tonnes de dollars; de là ce luxe et cette ignorance qui surprirent le voyageur.

« Un homme débarqué, dit-il, comme moi aux États-Unis, plein d'enthousiasme pour les anciens, un Caton qui cherchait partout la rigidité des premières mœurs romaines, dut être fort scandalisé de voir partout l'élégance des vêtemens, le luxe des équipages, la frivolité des conversations, l'inégalité des fortunes, l'immoralité des maisons de banque et de jeu, le bruit des salles de bal et de spectacle. A Philadelphie, j'aurais pu me croire dans une ville anglaise; rien n'annonçait que j'eusse passé d'une monarchie à une république. »

(1) Directeur du théâtre de New-York, auteur de quarante-deux pièces.

(2) Historien de la Virginie.

(3) Auteur de la *Bataille des sources de l'Entaw*, de l'*Evacuation de Charlestown*.

Heureuses les républiques de Sparte, d'Athènes et de Rome, de se trouver dans le passé, par conséquent à l'abri des examens oculaires! Sans cela, il est très possible, leurs institutions dont on leurre nos jeunes sympathies, nous inspireraient ce dégoût d'une soudaine désillusion. Oh ! loin de la réalité nous nous composons avec plaisir un idéalisme à notre guise, qui nous va sous tous les points ; mais presque jamais cela ne cadre avec la rude, l'inflexible vérité ; aussi, que d'aventure il y ait possibilité de mettre à côté le type réel, adieu l'enchantement, adieu prestige, sympathie.

Mais au reste, ces erreurs de nos jugemens prouvent-ils contre une nation ? Non ; tant pis pour ceux qui l'arrangent au gré de leur fantaisie.

Washington vivait encore ; véritable grand homme, le seul peut-être qui n'ait pas donné dans la tartuferie libérale ; véritable grand homme, à qui il n'est personne qui ne dût élever un autel dans ses Lares domestiques, surtout parmi nous, Français, Anglais, Espagnols, nous épuisés de sang par le vampirisme de ces grands comédiens, Cromwell, Napoléon, Bolivar. Mais on répond à cela : La gloire militaire ! il n'y a plus rien à dire ; il est vrai cependant

que, par le temps qui court, tous ces grands guerriers ne sont guère que de bons joueurs d'échecs, qui, hors de la portée de la mousqueterie, font avancer tels corps, retiennent tels autres; n'importe,

> La gloire est pour les chefs et les boulets pour nous.

Ils ont gagné de grandes parties d'échecs, il doit donc leur être permis de nous mettre dans les fers; c'est peu, mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que, quand ils ne sont plus, il se trouve de prétendus poètes libéraux, qui, après avoir fait rage contre la vile tyrannie des tartufes dévots, chantent, adorent, agenouillés, ventre à terre, ces grands tartufes de la liberté.

Mais M. de Chateaubriand va nous conduire chez Washington; courons avec lui voir le grand homme des temps modernes.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis : point de gardes, pas même de valets. Je frappai : une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à pro-

noncer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, sir*, « Entrez, Monsieur », et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises; elle m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

» Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

» Au bout de quelques minutes le général entra. C'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble; il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence; il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut tout haut avec exclamation : « Le colonel Armand ! » c'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouairie.

» Nous nous assîmes; je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes anglais ou français, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus, et je lui dis, avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir

le passage de nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. » *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

» Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille : ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais, qu'on se distribuait alors dans les Deux-Mondes. Si Washington avait vu comme moi, dans les ruisseaux de Paris, les vainqueurs de la Bastille, il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de la révolution n'étaient pas dans ces orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

» Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne l'ai jamais revu : il partit le lendemain pour la campagne, et je continuai mon voyage.

» Telle fut ma rencontre avec cet homme, qui a affranchi tout un monde. Washington est des-

cendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas : j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu ; il était dans tout son éclat, et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi ! Il y a une vertu dans les regards d'un grand homme. »

Il n'est personne qui ne connaisse le parallèle de Washington et de Bonaparte. La hauteur des aperçus, la compétence, pour ainsi dire, du grand écrivain entre ces deux notabilités des Deux-Mondes, et la justesse des réflexions, mieux que cela peut-être, la plénitude du talent, la mise en jeu de toutes les ressources de style, font de ces pages un morceau achevé que nous transcririons, si par ces raisons-là même il n'était pas connu de chacun.

« Un stage, semblable à celui qui m'avait amené de Baltimore à Philadelphie, continue l'auteur, me conduisit de Philadelphie à New-York, ville gaie, peuplée et commerçante, qui pourtant était bien loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. J'allai en pèlerinage à Boston, pour saluer le premier champ de bataille de la liberté américaine. J'ai vu les champs de Lexing-

ton; je m'y suis arrêté en silence, comme les voyageurs aux Thermopyles, à contempler la tombe de ces guerriers des Deux-Mondes, qui moururent les premiers pour obéir aux lois de la patrie. En foulant cette terre philosophique, qui me disait, dans sa muette éloquence, comment les empires se perdent et s'élèvent, j'ai confessé mon néant devant les voies de la Providence, et baissé mon front dans la poussière. »

Voilà comme pensait de la liberté M. de Chateaubriand à la fin du siècle dernier.

Sans doute, en avançant en âge le génie se mûrit, s'achève; mais peut-être perd-il en candeur ce qu'il acquiert de perfection dans la fréquentation des hommes. Je ne sais l'effet que pouvait produire la prise de la Bastille sur le jeune misantrope de l'Armorique; mais, à coup sûr, la destruction de cet épouvantail de Paris devait l'affecter d'une autre manière que le noble pair, éditant ses œuvres en 1826, et écrivant son entrevue avec Washington. Il y a du Parisien, de l'homme du monde, dans ces invectives contre les vainqueurs de la Bastille; il y a un peu de cette civilisation d'aujourd'hui, qui ne saurait voir du beau là où il y a des guenilles; et puisque les gens qui firent la première levée

de boucliers étaient mal habillés, notre société à la rose ne se résoudra jamais à voir en eux de l'énergie et un peu de force d'âme.

Il partit pour le désert, en remontant la rivière d'Hudson, autrement dite la *rivière du Nord*, sur le paquebot d'Albany.

La société des passagers était nombreuse et aimable, consistant en plusieurs femmes et quelques officiers américains. Un vent frais conduisait mollement le paquebot à sa destination. Vers le soir de la première journée, on se rassembla sur le pont pour prendre une collation de lait et de fruits ; les femmes s'assirent sur les bancs du gaillard, et les hommes se mirent à leurs pieds. La conversation ne fut pas longtemps bruyante ; la sublimité des perspectives fit son effet, et à ces folâtreries frivoles succéda peu à peu le silence.

Auprès de ce lieu avait été exécuté, durant les guerres de l'indépendance, un jeune homme pour délit politique, si, au reste, il peut y avoir du délit dans un patriote qui repousse l'agression de la métropole : c'était le major André. Quelqu'un s'écria : « C'est ici que le major André a été exécuté. »

Il y a apparence que c'avait été une espèce

d'Harmodius ou d'Aristogiton ; les sens de notre voyageur furent bouleversés par ces frissons du sublime, dont, je ne sais pourquoi, on est quelquefois honteux. Les Américains, comme les Athéniens après l'expulsion des Pisistratides, avaient consacré dans un chant national le dévouement du patriote. On pria une Américaine, très jolie, de chanter la romance de l'infortuné jeune homme; elle céda : elle commença à faire entendre une voix timide, pleine de volupté et d'émotions ; et le soleil se couchait, et l'on se trouvait entre de hautes montagnes, et l'on apercevait çà et là, suspendues sur des abîmes, des cabanes rares qui disparaissaient et reparaissaient tour à tour entre des nuages, mi-partie blancs et roses, qui filaient horizontalement à la hauteur de ces habitations : qu'on juge de l'effet !

De plus, lorsque au-dessus de ces mêmes nuages on découvrait la cime des rochers et les sommets chevelus des sapins, on eût cru voir de petites îles flottantes dans les airs. La rivière majestueuse, tantôt coulant nord et tantôt sud, s'étendait encaissée entre deux rives parallèles; puis tout-à-coup tournant à l'aspect du couchant, elle courbait ses flots d'or autour de quelque mont, qui, s'avançant dans le fleuve avec

toutes ses plantes, ressemblait, suivant l'expression du voyageur, à un gros bouquet de verdure noué d'une zone bleue et aurore.

« Nous gardions un profond silence, dit-il; pour moi, j'osais à peine respirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passagère, hors le bruit insensible que le vaisseau poussé par une brise légère faisait en glissant sur l'onde.

» Quelquefois la voix se renflait un peu davantage lorsque nous rasions de près la rive : dans deux ou trois endroits, elle fut répétée par un faible écho: les anciens se seraient imaginés que l'âme d'André, attirée par cette mélodie touchante, se plaisait à en murmurer les derniers sons dans les montagnes. L'idée de ce jeune homme, amant et poète, brave et infortuné, qui, regretté de ses concitoyens et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandait sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante. Les officiers américains et moi avions les larmes aux yeux; moi, par l'effet du recueillement délicieux où j'étais plongé; eux, sans doute, par le souvenir des troubles passés de la patrie, qui redoublait le calme du moment présent. Ils ne pouvaient contempler sans une sorte d'extase de cœur ces

lieux naguère chargés de bataillons étincelans et retentissant du bruit des armes, maintenant ensevelis dans une paix profonde, éclairés des derniers feux du jour, décorés de la pompe de la nature, animés du doux sifflement des cardinaux et du roucoulement des ramiers sauvages, et dont les simples habitans, assis sur la pointe d'un roc, à quelque distance de leurs chaumières, regardaient tranquillement notre vaisseau passer sur le fleuve au-dessous d'eux. »

A Albany, un M. Swist, pour lequel M. de Chateaubriand avait une lettre, le retint quelque temps, lui conseillant d'apprendre le sioux, l'iroquois et l'esquimaux ; ce qui était le plus sage conseil que l'on pût donner en pareille circonstance.

Départ avec un domestique hollandais, espèce de polyglotte du pays. Montés chacun sur un cheval, ils tirèrent droit vers le désert. Passé la Mohawk, les voilà dans les solitudes vierges du Nouveau-Monde.

Quelles émotions dans ce jeune homme pour qui la Bretagne s'était trouvée trop civilisée, à qui il fallait quelque chose de plus primitif que les forêts des environs du castel de ses pères! Il courait d'arbre en arbre, à droite, à gauche, in-

différemment ; il se disait : Ici plus de chemin à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidens, de républiques, de rois.

Mais l'être qui vint lui faire les honneurs du désert, le recevoir sur la frontière, on s'y attend le moins. Ce fut M. Violet, maître de danse, qui donnait leçon de son art aux jeunes sauvages, à tant de jambons d'ours et de peaux de castor le cachet : épisode assez comique dans une excursion toute de sentiment, où un martyr de l'influence secrète, une âme tuée de poésie, s'aventurait au hasard dans une carrière pleine d'impressions, de rêveries, de tableaux.

Dans une vie aussi sérieuse que celle de M. de Chateaubriand, sanctifiée par le malheur, et qu'il faudrait narrer sur le diapazon des hymnes les plus solennels si la poésie avait quelque sainteté parmi nous, comme jadis chez les *vates* de l'Hellénie et chez les prophètes, dans la vie, dis-je, de M. de Chateaubriand, de pareils incidens sont si rares, que nous ne devons pas passer sous silence le récit qu'il en a fait.

« Au milieu d'une forêt on voyait une espèce de grange ; je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles

découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours : *Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses.* Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal ; il criait en iroquois : *A vos places !* et toute la troupe sautait comme une bande de démons. »

CHAPITRE VII.

M. de Chateaubriand dans le désert. — Ses jouissances. — Gros manuscrit. — Première entrevue avec des sauvages. — Le sachem Iroquois. — Dangers à la cataracte de Niagara.

Cur ego si nequeo, ignoroque, poeta salutor?
(*Horace.*)

—

On l'a dit déjà, il en est des peuples comme des individus : les sociétés passent par l'enfance, l'âge viril, pour arriver à cet état de décrépitude, de caducité où tout va s'éteindre. Il y a des peuples brillans comme de brillans enfans. Dominés de leur imagination, pleins d'esprit créateur, d'illusion, les Grecs d'avant Homère nous représentent assez le jeune âge de M. de Chateaubriand. Le prisme décevant qui faisait jouer mille couleurs à leurs yeux, cette magie imaginante dont ils étaient subjugués, et qui

embellissait de ses mensonges et les incidens de leurs annales, et les hommes qui marquèrent dans ces fastes mythologiques, et leurs fondations, et leurs mœurs, et leurs jeux, et leurs guerres; cet enchantement qui sema sur tout leur être social tant d'éblouissans reflets, nous retrouvons à peu près cela individualisé dans un jeune homme.

Le voyage des Argonautes, le Déluge, l'arrivée des colons phéniciens et égyptiens, la guerre de Thèbes, celle de Troie; toutes les journées, pour ainsi dire, de la Grèce enfant, sont attrayantes, et bien plus attrayantes que les épisodes des peuples moins aimés du ciel, moins doués d'imagination. Oui, ce qu'est le peuple Pelasge entre les nations, M. de Chateaubriand l'est parmi ses contemporains. Certes, combien de gens ont éparpillé leur vie sur l'Océan, en Amérique, ont vu des sauvages, fumé le calumet de la paix, et s'en sont revenus : rien de plus ordinaire. Mais quelle différence avec notre voyageur! Tout se brillante, s'embellit, se pare sous ses yeux; sites et tempêtes, incidens et émotions, perspectives et localités; tout, dans son Odyssée, jaillit, captive, séduit; nul épisode qui ne s'y dramatise, qui ne s'y brode d'une multitude de

détails ou intéressans, ou sublimes, ou gracieux; pas une relâche, pas une visite, pas un aspect; une marche, qui ne soit un canevas d'or à broderies de pierreries. Si ce n'est point là de la puissance poétique, où donc la chercher?

Le voilà conduit, notre barde armoricain, dans les magnificences de la solitude, de cette solitude la plus grandiose, de cette solitude américaine, auprès de laquelle les autres sont des album; le voilà jeté, par un enchaînement de circonstances, sous le coup de la plus puissante inspiration. Va-t-il faire des vers? pas le moins du monde, mais la poésie le déborde, l'entraîne, le noie tellement, que, sans s'en douter, il sera plus poète que tel qui a toute sa vie sué à grosses gouttes après la poésie.

Papier et plume à la main dans le désert, sans avoir une seule idée qui tende aux vers, il décrit négligemment sur ses genoux mille et une choses qui le frappent, qui vibrent en lui; il ne pense qu'à faire un journal : tantôt il narre, tantôt il rêve, tantôt il décrit, mais au hasard, mais sans conscience de sa muse; c'est un laissé-aller, c'est un pêle-mêle; du didactique, du narratif, du descriptif, du comique parfois même. Mais avec une organisation aussi merveilleuse

que la sienne, rien de cela ne saurait être exempt de cette onction, de cette divinité intérieure qui sanctifie tout de poésie.

Tel se met à rimer, à polir, à liquéfier sa versification qui ne saurait être poète, bien qu'il invoque Clio et fasse toutes les simagrées pour jouer l'inspiration; tel autre n'y pense pas, n'a nul doute de sa qualité, et ne fait pas un geste, un mouvement qui ne laisse jaillir le rayon divin. Or, venez, Pope, Vida, Boileau; venez maintenant, Horace, Quintilien, La Harpe, nous analyser la poésie, nous donner des leçons, nous initier à vos secrets.

Il résulte que cet informe canevas, butin du désert, ce lourd journal de plus de trois mille feuillets, sera dans la suite une inépuisable mine de trésors pour l'explorateur devenu homme de lettres. Il a pris là-dedans pour son *Génie du Christianisme;* il a pris là-dedans pour son *Essai historique;* il y a pris pour ses *Voyages;* il y a pris pour *Atala;* car que M. de Chateaubriand n'espère pas nous faire accroire qu'il s'est mis dans la hutte du sauvage à écrire son poème ou roman. Nous savons tous qu'en 1791 il était fervent acolyte de la philosophie, un saint Paul encore déconfès.

C'est plus tard qu'il a fait *Atala;* alors il a ouvert son journal : détails, descriptions, tableaux, émotions; tout cela, il en a convergé les rayons sur son père Aubry, sur la sauvage chrétienne.

Il est dans les forêts.

Voici son premier colloque avec quelqu'un d'espèce indienne : c'était une vieille femme.

« Je prononçai le salut qu'on m'avait appris : Siègoh! *je suis venu.* L'Indienne, au lieu de me rendre mon salut par la répétition d'usage, *vous êtes venu!* ne répondit rien. Je jugeai que la visite de l'un de ses tyrans lui était importune; je me mis alors, à mon tour, à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée : je vis sur son visage jaune et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y a de la douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés de personne.

» Encouragé par cette marque de confiance, je lui dis en anglais, car j'avais épuisé mon indien : « Elle est bien maigre! » L'Indienne repartit aussi en mauvais anglais : « Elle mange fort peu : » *She eats very little.* « On l'a chassée rudement, » repris-je. Et la femme me répondit :

« Nous sommes accoutumées à cela toutes deux, *both.* » Je repris : « Cette prairie n'est donc pas à vous ? » Elle répondit : « Cette prairie était à mon mari, qui est mort. Je n'ai point d'enfans, et les blancs mènent leurs vaches dans ma prairie. »

Le lendemain il alla faire une visite au sachem des Onondagas, dont le village n'était pas éloigné. C'était dix heures du matin : soudain le voilà environné d'une quantité de sauvages qui lui parlaient dans leur langue, en y mêlant quelques lambeaux de phrases anglaises et françaises.

Le sachem, un vieil Iroquois dans toute la force du mot, gardait le souvenir des anciens usages, tandis que les autres, jeunes, se laissaient entamer par la civilisation, en raison du voisinage des plantations des blancs, et de leurs relations de commerce avec Quebec, Montréal et autres établissemens européens.

Mais lui, le sachem, conservait le feu sacré de la patrie primitive, espèce de rigide Caton aux grandes oreilles découpées, à la perle pendante au nez, au visage bariolé, à la tunique bleue, à la petite touffe de cheveux sur le haut de la tête, au manteau de peau, avec couteau, scalpe, casse-tête, bras tatoués, mocassines, chapelets de porcelaine à la main.

Le sachem parlait anglais et entendait le français. L'interprète savait l'iroquois ; facile fut la conversation. Entre autres choses, le sachem dit que, quoique sa nation eût été souvent en guerre avec les Français, il les estimait beaucoup, beaucoup plus que les Américains, qui bientôt ne lui laisseraient plus assez de terre pour couvrir ses os.

Dans cette Amérique, rendez-vous de tous les boudeurs au panglossisme de l'opulence, rendez-vous de ceux qui rêvent constitutions, systèmes sociaux, dans cette Amérique où Guillaume Penn et Las-Casas, Cortès et Pizarre, La Condamine et Humbolt, et Morgan, pas assez célèbre, et Vespuce, trop célèbre, où enfin la philosophie, la guerre, le savoir, la charité, la valeur, ont envoyé leurs députés, la poésie a aussi envoyé les siens. Deux cent cinquante ans avant Chateaubriand, Alonzo de Ercilla y avait porté sa lyre. C'était dans cette période, qui scintillait des illustrations du règne de Charles-Quint, où la Peninsule abondait en hommes portant d'une main l'épée et de l'autre la plume, comme le Camoëns :

N' huma maô sempre a espada, n' outra a pena ;

où Boscan, Ponce de Léon, Herrera, Mendoza, Georges Montemayor, et tant d'autres, passaient tour à tour de l'exaltation colérique des combats à l'exaltation plus tranquille de la composition. Ercilla représenta la poésie européenne chez les sauvages; mais que cette philosophie contre laquelle M. de Chateaubriand, tout à l'heure, dirigera toutes les batteries de son éloquence, a mis de dissemblance entre les temps! Ercilla fait mettre en croix Caupolican, chef des Araucans; il en fait le point de mire de cent de ses plus habiles archers. Et voyez ce mélange des sentimens de la noblesse poétique et de l'atrocité du fanatisme :

Luego aquel triste, aunque felice dia,
Que con solennidad le bantizaron,
Y en lo que el tempio escaso permitia,
En la fé verdadera le informaron.
Cercado de una gruesa compania,
De bien armada gente, le sacaron
A padecer la muerte consentida,
Con esperanza ya de mejor vida.

« Dans ce jour triste et fortuné en même temps il fut baptisé avec solennité, et, autant que le peu de temps avait pu le permettre, instruit dans la véritable foi : conduit par une forte compagnie de gens d'armes, il fut mené à la mort qui lui ouvrait une meilleure vie. »

(Araucana, *Canto XV.*)

Quand encyclopédistes, philosophes ont passé sur la terre, un poète va parmi les sauvages, mais c'est pour redresser les torts de quelques Européens envers une pauvre Indienne; c'est pour s'asseoir en philanthrope sur la natte de son Caupolican. Et la philosophie, même le philosophisme, sont si perverses choses!

Le lendemain de sa visite au sachem des Onondagas, M. de Chateaubriand continua sa marche.

Le dévot ne s'imagine rien de plus beau que Saint-Jacques de Compostelle, il y fait son pèlerinage; l'archéologue court à Luxor, où le Rammesséion et l'Aménophion sont pour lui le *nec plus ultrà* de la suprématie humaine; le peintre, cédant à un instinct particulier, va s'extasier devant les fresques de la basilique de Saint-Pierre et murmurer le nom de Raphael et de Michel-Ange; un industriel passera bien vite le détroit, entre un connaissement et un attermoiement, pour visiter les usines de Liverpool et de Manchester; il franchira ces amas de charbons de terre, qui forment des pylones devant les ateliers, avec autant de délices qu'un architecte des portiques à colonnades corinthiennes. Chacun son goût, ou plutôt chacun se fait un beau à sa guise.

Notre poète de la nature a aussi son Saint-Pierre, son Rammesséion, sa *Transfiguration*, son Manchester dans les pays iroquois : c'est la cataracte de Niagara. C'est là qu'il se dirige.

A la rivière Génésée, une colonie, sous la protection des Anglo-Américains, attaquait les forêts multiséculaires avec la bêche du défrichement; plus loin il retrouve l'homme dans l'état sauvage. Dans le Haut-Canada, au moment d'atteindre à la cataracte, des Iroquois au service des Anglais lui barrent le passage avec la pointe de leurs flèches. Il faut envoyer le domestique au fort de Niagara obtenir la permission du commandant. Les formalités des palais dans le désert!

Il passa plusieurs jours dans un village indien, et arriva enfin à cette merveille des fleuves. Là il dessina ce tableau, l'un des plus vifs, des plus superbes de son *Atala*, la chute de Niagara. Mais le génie a aussi ses dangers; c'est en les surmontant que nos Jasons enlèvent la Toison-d'Or; c'est en les bravant qu'ils cueillent les dons de la haute poésie : ces chantres,

> Qui dans leur cabinet, assis au pied d'un hêtre,

enfans choyés d'une muse casanière, et si ponc-

tuellement servis par l'inspiration de commande, ceux-là dévident la trame de leurs jours loin des périls; mais leurs chefs-d'œuvre de cabinet, leur nature si jolie avec ses Tircis et ses Araminthes, ne séduisent que difficilement. De là ces prompts oublis; de là ces silences de cimetière autour de ces réputations jadis si recherchées, si tumultueuses.

Savez-vous quelles sont les chances aventureuses du vrai soldat des Muses? Savez-vous comment il expose sa vie pour porter la main sur les plus beaux trophées? Ce n'est pas seulement en allant chercher dans les batailles rangées, parmi le meurtrier cliquetis des rondaches, des épées, des cimeterres, des baïonnettes et des sabres, cette

> Furia grande e sonorosa;

ce n'est pas seulement en allant s'inspirer, comme le Camoëns, aux fanfares de cette

> Tuba canora et bellicosa.
> Que o peito accende e a cor ao gesto muda,

« De cette trompette sonore et belliqueuse, qui enflamme le cœur et fait monter la couleur au visage; »

mais c'est en allant surprendre les mystères

poétiques dans les horreurs de la nature; c'est en assistant aux furieuses agonies, aux tortures mugissantes de l'abîme; c'est en se plaçant sous le coup de ces scènes fortes qui tirent des millions d'étincelles, d'inépuisables gerbes de foudres, du génie électrisé.

« A la cataracte de Niagara, l'échelle indienne, dit-il, qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissemens de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher, lisse et vertical, n'offrait plus ni racines, ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par les mains à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter, ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur

le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche; je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau, et me transportèrent chez eux.

» Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara : en arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins; le cheval s'effraie, recule en se cabrant et en approchant du gouffre. Je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne avec lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par la force de ses reins. C'en était fait

de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds loin du bord. »

(*Essai historique*, tome II, page 237.)

CHAPITRE VIII.

M de Chateaubriand et ses sauvages changent de manière de voyager. — Vue des Apalaches. — Il descend vers le midi. — Son adoption dans une tribu sauvage. — Amours, mélancolie, retour.

> Je me suis arrêté devant les tentes de ma tribu ; et la douleur et les soupirs m'ont fait verser des larmes.
>
> (HAMASA , *poète arabe.*)

—

Les *Natchez*, cet ouvrage insolite, aux formes inconnues dans le monde des livres grecs et romains, et dans tout ce qui en découle ; cet ouvrage sans analogie même dans les littératures d'Asie, cet ouvrage aux destinées si extraordinaires, si nous voulons en croire l'auteur, perdu, retrouvé ; Les *Natchez* n'ont pas été faits (tels qu'ils sont du moins) sous la hutte du sauvage,

comme on l'a dit. Des passages marqués au coin du royalisme vendéen, une comparaison prise de la bataille navale d'Aboukir, des échappées d'anachronisme, d'autres indices encore peuvent faire placer cette composition à l'expiration du dernier siècle, quand l'auteur, jeté en Angleterre par les circonstances, cherchait à échapper à la poignante misère dans les délectations de la création poétique ; car, écrire, c'est rêver éveillé, c'est s'arracher aux réalités, à la vie fâcheuse pour une autre vie de choix, d'illusion ; et cependant les heures d'infortune s'envolent en nous répandant des roses.

Mais l'informe manuscrit de deux mille trois cents et je ne sais combien encore de pages, ce journal du voyageur, ce manuscrit, amalgame de tant de fragmens du jet le plus brillant, miroir à mille facettes, où avec des millions d'impressions fugitives tout le désert se reflétait en images si fortes ; ce manuscrit fournissait d'abondantes pages à l'auteur des *Natchez*. Aussi peut-on retrouver dans ce poème le frère mélancolique d'Amélie. Nombre d'épisodes y sont surtout riches pour nous de détails biographiques. Avec quelque perspicacité, et surtout lorsqu'on a fait une étude spéciale des ouvrages de

M. de Chateaubriand, qu'on les a comparés, rapprochés, scrutés, il n'est pas impossible de préciser tous les momens où René n'est pas autre que M. de Chateaubriand.

Nous n'analyserons pas encore cet ouvrage; l'ordre chronologique nous le fait placer après l'*Essai historique*. Mais nous nous aiderons de nombre d'allusions autobiographiques pour suivre l'auteur dans les forêts.

La fracture du bras, avec deux lattes et une écharpe, fut bientôt guérie; mais le domestique hollandais n'avait pas lu Rousseau; par conséquent, peu épris de l'état de pure nature, il quitta le service de M. de Chateaubriand, lequel fit marché avec quelques Illinois qui avaient à descendre le Missisipi.

Notre Léman, notre Ladoga, toutes nos mares d'Europe, pompeusement appelées lacs, sauraient-elles faire comparaison avec l'Ontario, l'Erié, le Lac Supérieur, le lac Huron? Aussi jamais descriptions plus grandes que celles de notre voyageur; il s'est mis à l'unisson de ces hautes perspectives: c'est Michel-Ange la plume à la main.

Oui, à coup sûr, l'homme au paysage s'inspire de grandeur, de vertu. Vienne Words-

worth, viennent ses adeptes Wilson, Coleridge, Southey, toute cette école de lakistes qui se recueille dans le sublime aux bords des lacs anglais; nous ne nous étonnerons plus de la force de leurs pinceaux. Il faut qu'il y ait là, dans les vallons, au bord des eaux, une sainteté de poésie, de pureté, d'enthousiasme! La vie s'y épure, le génie s'y brillante. A ces tableaux des lacs américains, on peut dire de M. de Chateaubriand ce que le Bossuet de l'Angleterre actuelle, le prédicateur Irving, dit de Wordsworth:

« Il est dans ces royaumes un homme qui s'est livré à une vie sainte et solitaire, au milieu des tableaux gracieux et sublimes de la nature, et s'occupant des profonds secrets de la pensée humaine. Plût au ciel qu'il fût donné aux autres de suivre cet exemple! Il a été récompensé par de nouvelles révélations de la nature et du Dieu de la nature dans le calme de sa retraite, et il les a chantées en vers harmonieux. »

Parfois s'abandonnant à la dérive dans un canot sur ces lacs, le Wordsworth français se livre à la contemplation des immensités riveraines; tantôt il plonge ses méditations dans les bleuâtres abîmes sur lesquels dort le bateau,

il y suit les jeux des poissons; tantôt il replie son attention sur lui-même; il se dit :

« Liberté primitive, je te retrouve enfin! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitans des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leurs cimes sur mon passage.

» Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses; moi j'irai errant dans mes solitudes; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé; pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne reconnaîtrai de souverain que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui, d'un seul

coup de sa main fit rouler tant de mondes. »

On ne put plus remonter le canal, après avoir navigué dessus quelques jours; descendant à terre chaque soir, les sauvages préparant la tente, l'Ajoupa, amassant les branches sèches contre un âtre improvisé, M. de Chateaubriand allait à quelques cents pas tirer une dinde sauvage pour le souper. On changea alors de manière de voyager. On amena le canot à terre, on prit les armes, les provisions, l'on se hasarda pédestrement dans d'impénétrables forêts. On cherchait en vain une issue dans ces générations d'arbres, les uns morts de vieillesse, les autres en mourant parmi ces broussailles, ces massifs entrelacés, vigoureux. Les jours vers lesquels on se dirige, ce sont des clairières occasionées par quelques pins tombés; on rentre dans la forêt plus noire, on arrive à une clarté; c'est un cimetière indien de quelque tribu de jadis. C'est là, sur les pierres tumulaires, que l'on campe, que l'on mange, que l'on dort. Cette nuit n'est troublée que par les vents, qui font gémir des millions de pins, que par les croassemens d'une grenouille qui imite le mugissement du taureau, par le gazouillis monotone des chauve-souris attachées aux feuilles de la forêt.

On se remet en chemin avec le jour; on escalade une colline pour découvrir le fleuve que l'on cherche. Un fleuve! c'est un si secourable ami là-bas! il vous porte, il vous tire de ces labyrinthes; mais on ne découvre qu'une mer de cimes. On tient conseil: il est résolu de retourner au bateau. On déjeûne; les sauvages, mettant l'oreille contre terre, entendent les pas d'autres voyageurs à deux lieues de là; on les rencontrera vers midi, c'est ce qui arrive; c'était une famille d'Indiens. Mais, chose plus étonnante! depuis deux jours ces Indiens entendaient les pas de nos voyageurs; et, à la pesanteur de leur marche, ils conjecturaient qu'il y avait parmi eux des *chairs blanches.*

Ces Indiens aidèrent la troupe de M. de Chateaubriand à transporter la barque à un autre fleuve à cinq milles de là. Ils le descendirent; ils virent les Apalaches comme un mur perpendiculaire de deux mille pieds; ils arrivèrent à Pittsbourg, et de là aux villages des Creeks.

Mais à mesure que l'on s'abandonne à l'Ohio, des ruines américaines s'offrent successivement; alors le peintre fait place à l'archéologue. C'est une Thébaïde que ce vallon : des pyramides,

des tombeaux, des quais, des bastions, des enceintes; mais tout cela moins grand que sur les bords du Nil; cependant, incapables comme sont les Indiens actuels d'avoir élevé de pareilles maçonneries, il faut bien qu'une ancienne civilisation ait passé par là, laissant des ruines mystérieuses; les races indiennes venues, à ce qu'elles disent, de l'occident à marches aussi peu forcées que celles des Israélites dans le désert de l'Idumée, remplacèrent ces anciens peuples si problématiques; aujourd'hui ce sont les colons européens qui envahissent la contrée au détriment des sauvages, dont, au reste, la race va s'éteignant. Nations du monde, ce que c'est que de vous!

Depuis, les sociétés archéologiques des États-Unis ont donné force de chose jugée aux conjectures : on a ressuscité des villes, des forts, ruines que l'on a bien distinguées des ruines des premiers établissemens français en ces lieux. Il y en a à Township de Pompey, dans le comté d'Onondaga, à Township de Camillus, à quelque distance de Manlius-Square, à Sandy-Creek, à Canandaïga.

Quant aux monumens de l'Ohio plus au sud, principal objet des investigations de la *Société*

des antiquaires américains, dont les *Transactions* furent imprimées, en 1820, à Worcester, dans le Massachusets, on les a jugés antérieurs à Colomb de deux siècles. Deux idoles trouvées dans ces débris, figurines à la physionomie et aux insignes asiatiques, semblent se rattacher, l'une au Trimurti ou Trinité des Indous avec tatouage; l'autre un peu aux Burkans ou esprits célestes des Kalmoucks.

A mesure que l'on descend dans le midi où les populations doivent s'être portées avec plus d'affluence, tant par la facilité de la descente des fleuves que par cette marche du nord au sud ordinaire à toutes les races d'hommes, comme les Tartares Mandchoux sur la Chine; les Tartares de Tamerlan vers la Perse, où ils supplantèrent le Kalifat; les Turkomans sur l'Asie-Mineure; les nations scandinaves et germaniques sur l'empire romain; enfin, les Pictes et Calédoniens sur la Grande-Bretagne que ne put préserver la grande muraille de protection et les armes d'Agricola; à mesure, dis-je, que l'on marche davantage dans le midi du Mississipi, les monumens des villes, camps, tours, temples ruinés s'étendent en dimension; tels sont ceux du comté de Perry, ceux de Ma-

rietta sur l'Ohio, à Circleville, à Point-Creek, à Portsmouth, à Cincinnati.

Mais suivons M. de Chateaubriand :

« Pourquoi, dit-il, trouve-t-on tant de charme à la vie sauvage ? Pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il joyeusement dans le tumulte d'une chasse? Courir dans les bois, poursuivre des bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source, est certainement un très grand plaisir. Mille Européens ont connu ce plaisir, et n'en ont plus voulu d'autre, tandis que l'Indien meurt de regret si on l'enferme dans nos cités. Cela prouve que l'homme est plutôt un être actif que contemplatif; que, dans sa position naturelle, il lui faut peu de choses, et que la simplicité de l'âme est une source inépuisable de bonheur. »

Il est probable que M. de Chateaubriand trouva chez les Natchez un vieillard aveugle; il est probable qu'il alla, avec ses nouveaux concitoyens, à la chasse des castors, et qu'il eut le malheur, dans son inexpérience, de tuer des femelles, ce qui n'était pas d'un fort bon présage. Sans doute il fut adopté comme fils et agrégé à ces enfans de la nature. Un nommé Outouga-

miz se prit probablement d'amitié pour lui et l'adopta pour frère; mais le frère d'Amélie s'amouracha d'une jeune sauvage, ayant nom Celuta. Pourquoi d'autres évènemens à la place de ceux qui lui arrivèrent? Sans doute dans ses *Natchez* il a embelli, délayé, arrangé tout cela; mais c'est Byron dans *Childe-Harold*, madame de Staël dans *Corine*; il y a du vrai dans le poème, du positif.

« Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger; c'était de ce sourire de femme qui ne blesse point. Celuta fut chargée d'apprêter le repas de l'hôte de Chactas : elle prit de la farine de maïs, qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax : ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Celuta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie; elle lui servit en même temps, avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

» Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-

ci, enseigné par Chactas, se leva, imposa ses deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avait perdu son père et sa mère, et elle n'avait plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve : Celuta retourna à son ouvrage; René commença son repas du matin.

» Alors Celuta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disait :

» Voici le plaqueminier; sous ce *plaqueminier*
» il y a un gazon; sous ce gazon repose une femme.
» Moi, qui pleure sous le plaqueminier, je m'ap-
» pelle Celuta : je suis fille de la femme qui repose
» sous le gazon, elle était ma mère.

» Ma mère me dit en mourant : Travaille; sois
» fidèle à ton époux quand tu l'auras trouvé. S'il
» est heureux, sois humble et timide; n'approche
» de lui que quand il te dira : Viens, mes lèvres
» veulent parler aux tiennes.

» S'il est infortuné sois prodigue de tes ca-
» resses, que ton âme environne la sienne, que
» ta chair soit insensible aux vents et aux dou-
» leurs. Moi, qui m'appelle Celuta, je pleure main-
» tenant sous le plaqueminier; je suis la fille de
» la femme qui repose sous le gazon. »

« L'Indienne, en chantant ces paroles, tremblait, et des larmes coulaient comme des perles le long de ses joues; elle ne savait pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenait des derniers conseils de sa mère. René sentait lui-même ses yeux humides. La famille partageait l'émotion de Celuta, et toute la cabane pleurait de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

» A peine cette scène était-elle terminée qu'un guerrier parut; il apportait une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtît une cabane; il conduisait en même temps une vierge, plus jeune et plus belle que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Celuta baissa la tête dans son sein. Chactas, averti de ce qui se passait, devina le reste. Alors, d'une voix courroucée: « Veut-on faire un affront à Chactas? Le guerrier adopté par moi ne doit pas être traité comme un étranger. »

» Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria: « René, adopté par Chactas, ne doit pas être regardé comme un étranger. »

» Cependant Chactas conseilla au frère d'Amé-

lie de faire un présent à Mila, pour ne point offenser une famille puissante qui comptait plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya ; il en tira un collier de porcelaine ; ce collier était monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre du Refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisait ces choses par le conseil de Chactas ; il donna le collier à Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre père et votre mère ! plus heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

» La paix descendit sur la cabane le reste de la journée ; Celuta retourna chez son frère Outougamiz, Mila chez ses parens, et Chactas alla converser avec les Sachems. »

Les incidens accessoires du séjour de René chez les Natchez sont des enjolivemens poétiques, sans doute. Mais un Chactas raconta à M. de Chateaubriand ses amours avec une Atala, ce que le poète a ensuite embelli ; il est probable que, par l'effet d'une mutuelle confidence, M. de Chateaubriand fit un récit dont l'épisode de *René* nous indique approximativement la teneur.

Mais ce René, qui était allé cacher dans les sa-

vanes du Mississipi un indicible amour, a-t-il perdu, en s'éloignant de France, le souvenir de celle qu'il ne pouvait chérir? Epousera-t-il Celuta?

Si nous en croyons la narration semi-biographique, en épousant la sœur de son ami Outougamiz, il acquittait la dette d'une amitié sublime.

« Le sacrifice était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie; aucune passion ne pouvait entrer dans son cœur; mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance; du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée que de trouver un malheur dans un devoir.

» Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Celuta à Adario; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami allait devenir son frère. Celuta rougissant accorda son consentement avec cette grâce modeste qui respirait en elle; mais elle éprouvait quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge prête à passer dans les bras d'un époux.

» Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisait l'image, elle était frappée d'une tristesse involontaire; un secret pressentiment serrait son

cœur : René lui inspirait une terreur dont elle ne pouvait se défendre ; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein de cet homme comme on tombe dans un abîme.

»Les parens ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : « Bâtis ta cabane, portes-y le collier pour charger les fardeaux, et le bois pour allumer le feu ; chasse pendant six nuits, à la septième Celuta te suivra à tes foyers.

»René établit sa demeure dans une petite vallée qu'arrosait une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvrait, de la porte de la nouvelle cabane, les prairies du vallon entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt, vieille comme la terre, couvrait les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tombait un torrent.

»Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu de leurs parens, René et Celuta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devaient habiter.

»L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Celuta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et

de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au maître de la nature, comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

» Les regards distraits du frère d'Amélie se promenaient sur la solitude ; son bonheur ressemblait à du repentir. René avait désiré un désert, une femme et la liberté ; il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui, d'un coup, l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité.

» Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme était plus belle que Celuta? Il l'emmena au fond des forêts, et promena son indépendance de solitude en solitude.

» .... Mais quand il avait pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices ; quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées.

» Le vide qui s'était formé au fond de son âme ne pouvait plus être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du ciel, qui faisait à la fois son

supplice et son génie; René troublait tout par sa présence; les passions sortaient de lui et n'y pouvaient rentrer; il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience, et qui le portait à regret. »

S'exhaler en soupirs indéfinis pour un avenir que l'imagination trop complaisante charge toujours de fausses couleurs; n'être bien nulle part, ne trouver nulle part tranquillité d'âme, contentement; tel est le lot de l'Européen dont les livres ont travaillé, aiguisé les facultés morales. Il faudrait que, arrivé au terme souhaité, son imagination s'éteignît, que ses souvenirs s'effaçassent, peut-être alors serait-il tout au présent; peut-être se fixerait-il sur ce point.

Mais tel n'est pas l'enfant de la civilisation! Désespéré, aigri, désenchanté, il voudrait fuir à jamais ses semblables, et il faut qu'il y revienne. C'est ce lien de fer de la sociabilité qui attachait au milieu de Paris, de ses admirateurs, des gens de lettres, des philosophes qu'il haïssait, Rousseau qui déclamait, et si éloquemment, et toujours, contre l'espèce humaine. C'est ce lent poison, jadis bu, de la civilisation qui mine, tue Seve dans la Haute-Égypte, au milieu de son

harem peuplé à grands frais, et sous la puissance sensuelle de la religion la plus amie des plaisirs, de cet islamisme qui offre aux puissans de la terre musulmane en réalités les séductions de l'imposteur paradis de Mahomet; c'est ce besoin, toujours le même dans tous les siècles et dans tous les degrés de la société, qui consumait de douleurs Ulysse dans l'île d'Ogygie, qui lui faisait repousser le don de l'immortalité. Les anciens le connaissaient bien ce sentiment de la patrie! c'est qu'en effet le resserrement des États, la circonscription de leur délimitation, la force des mœurs publiques et tout extérieures, le charme d'une religion locale qui plaçait son mysticisme sur les montagnes, les fleuves, les fontaines, dans les villes, les temples de la patrie; c'est que tout cela concourait à former ce fort sentiment civique, source de toutes les belles actions. Plus ce sentiment est cultivé, plus la patrie est intacte à l'agression étrangère.

Mais bien que ni la religion chrétienne ne lie le Français à son sol, occupée qu'elle est dans ses cérémonies, sa liturgie et ses chants, de la Judée; étrangère qu'elle est même à notre langue avec son latin hiératique; bien que la grande étendue de nos états énerve le patriotisme, car

c'est chose difficile que du vrai patriotisme désintéressé, là où personne ne se connaît, où le Breton dissemble autant du Picard que du Languedocien; malgré, dis-je, tous ces motifs de chérir sa solitude, M. de Chateaubriand y ressentit les aiguillons de cette mélancolie à laquelle jadis il donnait pour prétexte la misantropie et la perversité des Européens, et que maintenant il ne sait comment motiver, que peut-être il impute à l'ignorance de ses nouveaux concitoyens. Il le dit : « René avait été atteint d'un arrêt du ciel qui faisait à la fois son supplice et son génie. »

Que faire du génie, le plus beau présent du ciel, parmi des Siminoles, des Muscogulges! Tant que l'insolite de cette vie, tant que son étrangeté sont choses nouvelles, l'idée s'en repaît avec quelque empressement; mais tout s'use : il fallait à M. de Chateaubriand des admirateurs, des lecteurs, des critiques, des partisans, des ennemis, des hommages, des imprimeurs, des libraires, un public, enfin toutes les vicissitudes de la vie lettrée. Les idées de Celuta ne dépassaient pas les besoins physiques; il y avait un abîme entre son intelligence et celle de René; que fallut-il? quelques désagré-

mens de la part d'un chef, d'un roi des Natchez, tels à peu près que ceux racontés dans l'ouvrage, pour faire reprendre à René la route d'Europe.

CHAPITRE IX.

Études politiques de M. de Chateaubriand chez les sauvages. — Despotisme chez les Natchez. — Le mico chez les Creeks. — Progrès du ministéralisme. — Formes républicaines au nord de l'Amérique.

Πολλῶν δ' ἀντρωπων ἴδεν ἄςτεα, καὶ νοον εγνω.

« Il vit les villes de beaucoup d'hommes, et connut leurs mœurs. »

HOMÈRE, *Odyssée*, liv. Ier.

—

Le croirait-on? c'est dans cette incivilisation que M. de Chateaubriand a fait ses premières études politiques.

Ces Indiens! ils sont bien plus avancés qu'on ne le croirait dans la science du gouvernement : tant la routine supplée les principes! Toutes les modifications du despotisme, de la république, de

l'aristocratie, de la représentation fédérale, de la représentation démocratique par tribuns, toutes les transitions, les nuances de l'un à l'autre de ces modes, remarquées par Aristote dans la Grèce et les états voisins, et par lui consignées dans son *Peripoliticon*, M. de Chateaubriand les a observées chez les nations sauvages de l'Amérique.

Ce qui reste des Natchez le mit au fait du plus dur despotisme qui fut jamais.

Que chez nous les rois érigent en dogme l'hérédité de la couronne, hérédité sans laquelle toutes les ambitions courraient aux armes à toutes les funérailles royales ; que, forts de cette nécessité, ils s'impatronisent dans la société, s'approprient, ou autant vaut, les hommes, en disposent ; passe encore. Les deniers de l'état sont entre leurs mains ; conséquence naturelle, courtisans, dignitaires, employés, tous hommes de proie, pivotent autour d'eux, et leur forment cette sphère d'affidés qui ne connaissent que leur solde et celui qui la leur fait compter. Quant à nous, contribuables, il nous est bien permis de placer notre mot sur les dimensions du budget, de remplir nos journaux de sarcasmes incisifs, véritables emporte-pièce dont nous

sommes fort satisfaits, et de lire d'aussi fortes choses avec délectation.

Mais, en définitive, nous payons. Nous sommes épris du luxe, nous en raffolons, nous savons même justifier pareil entraînement. Or, ce luxe qui fait vivre industriels, marchands, artistes, ouvriers, et toute cette population vassale de nos villages à manufactures, ce luxe enfante mille besoins chez nous; le superflu est chose très nécessaire. Avec de plus nombreux besoins, des regards plus convoiteux s'attachent au détenteur des deniers publics. Toutes ces convoitises ne sauraient être satisfaites; de là tant d'opposition sans qu'il y ait plus de désintéressement, élément premier d'un gouvernement libre.

Ce que nous gagnons au jeu d'opposition, le voici :

Des apparences d'ébranlemens dans les systèmes monarchiques. La couronne se prend de quelque effroi, elle ne voit d'autre sauve-garde que dans la multiplication de ses appuis. De là tant de fonctionnaires bardés de cordons, de broderies, chargés d'épaulettes, et en tel nombre que la nation se trouve à peu près divisée par égales portions en payans et en payés. Agi-

tons-nous sous le filet administratif, nous y sommes si bien emmaillés! Comment voulez-vous que les rois manquent de gens dévoués! ils ont la distribution des places, c'est-à-dire de l'argent du pays!

Mais il est une réflexion que l'on peut faire là-dessus : ces myriades de titulaires sont circonvenus chacun dans leur sphère, quelque petite qu'elle soit, de cupidités rivales; en sorte que la haine du *statu quo* se propageant partout avec les ramifications de l'administration, ces nombreuses places en qui compte la royauté sont ce qui la met journellement en péril. Ces convoitises, masquées d'opposition, mues simultanément, peuvent à tout coup tout révolutionner.

Avec cette objection que l'on trouve à peu près chez M. de Pradt, on rencontre la réponse : c'est qu'à ces révolutions les payans ne sauraient rien gagner. Abolira-t-on quelques rouages de cet engrenage administratif immense? point du tout ; un nouveau système ne se privera pas de ses appuis ; d'ailleurs ces places sont primes d'encouragement. *Ote-toi de là que je m'y mette*, bonne et valable traduction de tous les *vivat* divers entendus depuis 89.

Il était un principe incontesté dans les républiques anciennes. Ce principe, le voici : Le luxe est le poison des Etats.

Les modernes nous ont dit : Économistes, politiques, publicistes, que les choses sont changées à présent ! le luxe ! mais au contraire il active les bras, répand l'aisance, etc., etc., etc., etc. Cela a paru vrai, et l'on s'y tient.

Pour nous rapprocher du gouvernement primordial, du gouvernement libre, il faudrait commencer par épurer les mœurs, nous délivrer de tant de besoins factices ! Mais convenez-en, mes chers Français, tâtez-vous bien, êtes-vous capables d'un pareil effort ? Le luxe ! direz-vous, c'est le commerce, l'industrie, les spectacles. Aussi qu'arrivera-t-il ? Les gouvernemens pourront changer de noms, mais par le fait, absolutisme monarchique, aristocratique, directorial, dictatorial, seront même chose. On nous tiendra bien et dûment cadenassés pour que nous payions. Si jamais nous parvenons à un système démocratique, des lois somptuaires seraient-elles efficaces ?

Sous la république française il y eut du désintéressement; c'était parce que les chefs, populaires arrivés à la tête de l'Etat tout-à-coup,

ne connaissaient pas les grands besoins auxquels l'aristocratie était en proie sous l'ancien régime. Mais bientôt tribuns et généraux s'enrichirent; on ne vit plus sous le directoire que gens en peine de s'assurer la jouissance durable de leurs biens. Bonaparte la leur promettait, ils se jetèrent dans les chaînes de Bonaparte.

Toujours des désappointemens, vous le voyez. Est-ce bien la peine de commencer des révolutions, pour finir par le dégoût! Vous n'avez pas la force de trancher dans le vif; demeurez donc dans vos luxueuses habitudes, mais vos révolutions me font pitié.

Comment, chez des Indiens, si voisins de l'état de pure nature, et par conséquent sans besoins superflus, le pouvoir absolu a-t-il pu s'élever si hideux que va nous le montrer M. de Chateaubriand? par une raison analogue à celle que nous venons de signaler chez nous.

« Un chef surnommé *le Soleil*, dit-il, gouvernait les Natchez. Ce chef prétendait descendre de l'astre du jour. La succession au trône avait lieu par les femmes : ce n'était pas le fils même du *Soleil* qui lui succédait, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente. Cette *femme-chef*, tel

était son nom, avait avec le *Soleil* une garde de jeunes gens nommés *allouez*.

» La récolte faite en commun, et mise sous la garde du *Soleil*, fut dans l'origine la cause principale de la tyrannie. Seul dépositaire de la fortune publique, le monarque en profita pour se faire des créatures : il donnait aux uns aux dépens des autres ; il inventa cette hiérarchie de places qui intéressent une foule d'hommes au pouvoir, par la complicité dans l'oppression. Le *Soleil* s'entoura de satellites prêts à exécuter ses ordres. Au bout de quelques générations, des classes se formèrent dans l'Etat : ceux qui descendaient des généraux ou des officiers des allouez se prétendirent nobles ; on les crut. Alors furent inventées une multitude de lois : chaque individu se vit obligé de porter au *Soleil* une partie de sa chasse ou de sa pêche. Si celui-ci commandait tel ou tel travail, on était tenu de l'exécuter sans en recevoir de salaire. En imposant la corvée, le *Soleil* s'empara du droit de juger. « Qu'on me défasse de ce chien, disait-il, et ses gardes obéissaient. »

» Le despotisme du *Soleil* enfanta celui de la *femme-chef*, et ensuite celui des nobles. Quand une nation devient esclave, il se forme une

chaîne de tyrans, depuis la première classe jusqu'à la dernière. L'arbitraire du pouvoir de la *femme-chef* prit le caractère du sexe de cette souveraine; il se porta du côté des mœurs. La *femme-chef* se crut maîtresse de prendre autant de maris et d'amans qu'elle en voulut : elle faisait ensuite étrangler les objets de ses caprices. En peu de temps il fut admis que le jeune *Soleil*, en parvenant au trône, pouvait faire étrangler son père, lorsque celui-ci n'était pas noble.»

Le sacerdoce n'est pas lui-même à l'abri des besoins; aussi convoite-t-il auprès du détenteur de la fortune publique. Le roi promet des jouissances aux prêtres sous la condition de la plus édifiante réciprocité, c'est-à-dire qu'ils militeront pour lui. De là l'inquisition en Espagne et dans les Etats de la plus grande catholicité; de là la théocratie chez les Egyptiens, c'est-à-dire, la participation du sacerdoce au pouvoir; de là, sans aller plus loin, l'asservissement partout aux superstitions qui sont les corollaires du despotisme. En voici l'effet chez les Natchez.

« Les prêtres s'étudièrent à fortifier la tyrannie par la dégradation de la raison du peuple. Ce devint un honneur insigne, un acte méritoire pour le ciel, que de se tuer sur le tombeau

d'un noble : il y avait des chefs dont les funérailles entraînaient le massacre de plus de cent victimes. Bien plus, on sollicitait, quelquefois dix ans d'avance, l'honneur d'accompagner le *Soleil* au pays des âmes. Le ciel permettait une justice : ces mêmes allouez, par qui la servitude avait été fondée, recueillaient le fruit de leurs œuvres ; l'opinion les forçait à se percer de leur poignard aux obsèques de leur maître ; le suicide devenait le digne ornement de la pompe funèbre du despotisme.

» La *femme-chef* étant morte, son mari, qui n'était pas noble, fut étouffé ; la fille aînée de la *femme-chef*, qui lui succédait avec dignité, ordonna l'étranglement de douze enfans : ces douze corps furent rangés autour de ceux de l'ancienne *femme-chef* et de son mari. Ces quatorze cadavres étaient déposés sur un brancard pompeusement décoré.

» Quatorze allouez enlevèrent le lit funèbre. Le convoi se mit en marche ; les pères et les mères des enfans étranglés ouvraient la marche, marchant lentement deux à deux, et portant leurs enfans morts sur leurs bras. Quatorze victimes, qui s'étaient dévouées à la mort, suivaient le lit funèbre, tenant dans leurs mains le cordon

fatal qu'elles avaient filé elles-mêmes; les plus proches parens de ces victimes les environnaient; la famille de la *femme-chef* fermait le cortége.

» De dix en dix pas, les pères et les mères qui précédaient la théorie laissaient tomber les corps de leurs enfans; les hommes qui portaient le brancard marchaient sur ces corps, de sorte que quand on arriva au temple, les chairs de ces tendres hosties tombaient en lambeaux.

» Le convoi s'arrêta au lieu de la sépulture; on déshabilla les quatorze personnes dévouées: elles s'assirent à terre; un *allouez* s'assit sur les genoux de chacune d'elles, une autre leur tint les mains par-derrière; on leur fit avaler trois morceaux de tabac et boire un peu d'eau; on leur passa le lacet au cou, et les parens de la *femme-chef* tirèrent, en chantant, les deux bouts du lacet. »

Et tout cela parce que, dans l'origine, la *femme-chef* avait été la dispensatrice des denrées récoltées! Maîtresse par ce moyen, elle eut des courtisans, des soldats et des prêtres.

Machiavel disait vrai: *Si ha a notare que gli uomini si debbono vezzegiare o spegnere.* « Il est à noter que les hommes doivent être trompés ou exterminés. »

Passons à l'examen d'un autre genre de gouvernement.

A l'orient du pays des Natchez, les Creeks, confédération de plusieurs peuples, avaient une sorte de monarchie limitée dans l'ancienne Floride. La royauté y est élective, le titulaire a nom Mico : nommé par le sénat des vieillards, il doit être agréé par les guerriers.

Dans le conseil, il préside la diète amphyctionique ; hors du conseil, il est comme un simple particulier. Son avis, dans une session, peut être combattu, mais il est presque toujours suivi ; il propose, le conseil adopte, ou plutôt il fait la loi, et le conseil la fait exécuter.

Un pareil ordre social est sur le bord de la tyrannie; en voici le pourquoi :

« Le mico, dit notre voyageur, jouit d'une prérogative dangereuse. Les moissons chez les Muscogulges se font en commun. Chaque famille, après avoir reçu son lot, est obligée d'en porter une partie dans un grenier public, où le mico puise à volonté. L'abus d'un pareil privilége produisit la tyrannie des *soleils* chez les Natchez, comme nous venons de le voir. »

La réflexion n'est pas tout-à-fait juste; chez les Natchez chaque famille n'avait pas sa sub-

sistance; elle dépendait donc de la *femme-chef* ou du *Soleil.* Mais chez les Muscogulges, il n'y a que l'amour du superflu qui puisse former une cour, une garde au mico.

Or, c'est ce qui arrivera si jamais une espèce de civilisation s'introduit chez eux, si jamais ce vers de M. Andrieux, je crois,

> Le superflu, chose très nécessaire,

est vrai chez les Muscogulges comme chez les Français. Est-ce assez d'avoir chez nous bon gîte, bon couvert? Il faut, si faire se peut, hôtel splendide, livrée, chasseur, carrosses, chevaux de main. Ce n'est pas assez d'être vêtu commodément en été, chaudement en hiver; que c'est plus beau, plus édifiant, de suivre toutes les variations du *Journal des Modes*, de faire étinceler sa femme de mille diamans à un raout, à un concert, à un bal! Or, pour avoir ces diamans, ce chasseur, ces chevaux de main, ces vingt habits par-an, force honnêtes gens se mettent dans la dépendance, ils troquent leur conscience contre les faveurs du pouvoir.

Si jamais chez les Siminoles et les Muscogulges celui qui étalera un collier de verroterie

est réputé plus heureux que celui qui ne saura atteindre à cette somptuosité; si celui qui chassera avec un fusil doré et ciselé fait mourir de dépit le Muscogulge qui n'en aura qu'un de fer, voilà du luxe. Ce ne sera pas assez d'avoir part suffisante à la récolte, on pensera au grenier public; avec un peu de ce superflu on aurait des colliers! alors l'on se mettra pour des futilités aux complaisances du mico. Que cet état de choses empire, le Bonaparte de là-bas, le consul, le mico pourra très facilement se faire un joli petit trône impérial, bien cimenté de despotisme. Il aura toutes les consciences à sa disposition, grâces aux besoins factices; et lorsque, comme chez nous, ce sera un déshonneur d'être pauvre, c'est-à-dire de ne pas étaler verroteries, colliers, fusils ciselés, dorés.

Plus au nord, vers les lacs, les institutions républicaines fleurissaient dans toute leur force; mais les guerres des Anglais et des Français, leurs alliances successives avec les indigènes, leur cohabitation, ont altéré la forme primitive des gouvernemens.

On appelle ces peuplades les cinq ou les six nations, car les géographes français diffèrent des géographes anglais sur le nombre. Les Iroquois,

les Algonquins, les Hurons, sont les plus notables de ces démocraties; les formes varient, elles se rapprochent là de l'aristocratie, là du fédéralisme, là de la démagogie.

Chose singulière! les femmes s'adonnent principalement aux affaires publiques. Esclaves dans les pays chauds, leur asservissement tant dans le vieux que dans le nouveau continent diminue à mesure qu'on s'éloigne de la Zone Torride.

« Le gouvernement, extrêmement compliqué, se composait de trois conseils, le conseil des assistans, le conseil des vieillards, le conseil des guerriers en état de porter les armes, c'est-à-dire le corps de la nation.

» Chaque famille fournissait un député au conseil des assistans; ce député était nommé par les femmes, qui choisissaient souvent une femme pour les représenter. Le conseil des assistans était le conseil suprême; ainsi, la première puissance appartenait aux femmes, dont les hommes ne se disaient que les lieutenans; mais le conseil des vieillards prononçait en dernier ressort, et devant lui étaient portées en appel les délibérations du conseil des assistans.

» Les Iroquois avaient pensé qu'on ne se devait pas priver de l'assistance d'un sexe, dont

l'esprit délié et ingénieux est fécond en ressources, et sait agir sur le cœur humain ; mais ils avaient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourraient être passionnés ; ils avaient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards. On retrouvait ce conseil de femmes chez nos pères les Gaulois.

» Le second conseil ou le conseil des vieillards était le modérateur entre le conseil des assistans et le conseil composé du corps des jeunes guerriers.

» Tous les membres de ces trois conseils n'avaient pas le droit de prendre la parole : des orateurs, choisis dans chaque tribu, traitaient devant les conseils des affaires de l'Etat : ces orateurs faisaient une étude particulière de la politique et de l'éloquence.

» La nation iroquoise se divisait en cinq cantons : ces cantons n'étaient point dépendans les uns des autres ; ils pouvaient faire la paix ou la guerre séparément. Les cantons neutres leur offraient, dans ces cas, leurs bons offices.

» Les cinq nations nommaient de temps en temps des députés qui renouvelaient l'alliance générale. Dans cette diète, tenue au milieu des

bois, on traitait de quelques grandes entreprises pour l'honneur et la sûreté de toute la nation. Chaque député faisait un rapport relatif au canton qu'il représentait, et l'on délibérait sur les moyens de prospérité commune.

» C'était dans l'éducation que les Iroquois plaçaient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyait jamais devant un vieillard : le respect pour l'âge était pareil à celui que Lycurgue avait fait naître à Lacédémone. On accoutumait la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continuel des armes, des jeux mâles et virils, avaient donné à l'Iroquois quelque chose d'indomptable dans le caractère. Souvent de petits garçons s'attachaient les bras ensemble, mettaient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttaient à qui soutiendrait plus long-temps la douleur. Si une jeune fille commettait une faute, et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette réprimande portait quelquefois cette jeune fille à s'étrangler. »

CHAPITRE X.

M. de Chateaubriand dans la chaumière. — Il revient s'embarquer à Philadelphie. — Arrivée en France. — De l'émigration.

> Ne finirai-je pas?
> Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
>
> (Alfred de Vigny, *Moïse.*)

—

M. de Chateaubriand s'était rapproché des défrichemens américains. Une ferme se présente à ses yeux : la nuit descendait, il entre demandant l'hospitalité qui n'est jamais refusée, et le voilà devant le foyer attendant le repas du soir.

Nul pays comme l'état de l'Union : c'est que l'Union n'a pas comme nous ce passé d'ignorance, de lutte, de superstition, où puissent se rattacher les hommes d'état ; aussi, pas de démonstration hostile de la part de ce gouver-

nement ; les besoins du siècle s'y développent à l'aise. Là et là seulement n'est pas juste cette pensée de M. Malitourne : « Jusqu'ici les gouvernemens se sont beaucoup plus occupés de tourmenter la société que de la connaître. » Un village est-il bâti ? vite un journal ; pas de peuplade de deux ou trois mille âmes qui n'ait son journal. Une bourgade américaine a une feuille comme un village français a son maître d'école ; on le défraie pour être au courant du siècle ; elle annonce le cours des effets publics, les prix des denrées, les arrivages, les nouvelles d'Europe.

Quoi qu'il en soit, ne soyons pas étonnés de voir un journal tomber entre les mains de M. de Chateaubriand, dans cette ferme faite de troncs d'arbre. Assis, il le lit à la flamme de l'âtre. Ses yeux tombent sur cette tête d'article : FLIGHTH OF THE KING, *Fuite du roi.*

Il lit : Louis XVI échappé, arrêté à Varennes ; l'émigration passant la frontière ; tous les officiers se rassemblant à Coblentz pour restaurer la monarchie, et sous les drapeaux des princes français ! La raison est plus que valable pour notre ex-sous-lieutenant de Navarre pour regagner la France. Il en a assez de l'état de pure nature ; et disant cordialement adieu aux Mus-

cogulges, aux Siminoles, aux Creeks et aux restes des Natchez, hôte de retour, il descend la Delaware jusqu'à Philadelphie, et s'embarque pour le vieux monde.

Tandis que M. de Chateaubriand revient dans ses foyers, qu'il repasse l'Atlantique, examinons les résultats de son voyage non par rapport à la poésie, car nous le verrons par la suite détacher des feuilles de son album, répandre ces trésors si nouveaux, ce qui nous fournira l'occasion de préciser les immenses avantages que toute la littérature lui doit comme peintre, coloriste : il s'agit à présent de faire sa récapitulation comme voyageur.

L'histoire, les langues, les constitutions des Indiens lui doivent d'avoir été mises en lumière. Depuis le retour de ce jeune rêveur, depuis que son imagination nous a réverberé tout ce panorama de par-delà l'Atlantique, l'attention des Européens a convergé vers ces terres. Et c'est un roman qui a produit ce remuement! Que l'on ne traite plus de futilité ces inventions d'une vérité plus ou moins relative. Quel effet que celui d'Atala dans nos temps si rapidement emportés parmi les éblouissemens de l'empire et la polémique de la restauration!

Quant aux éclaircissemens historiques, ils ne forment pas la partie la plus saillante de l'*Itinéraire en Amérique*. Mais la prédilection une fois excitée parmi nous pour ces Indiens, on a remis en lumières beaucoup de choses jadis écrites.

Des révolutions, des migrations, des colonisations, des guerres, des invasions, ont vivifié les ères du Nouveau Monde comme celles de l'ancien. Montesquieu aurait pu s'écrier en désespoir de cause : « Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! » Les Lenni-Lenaps, ou *peuple indigène*, étaient, il y a bien long-temps, venus du nord, après beaucoup de jours de marche, sur les bords du *Namœsi-Sipu*, ou *rivière aux Poissons* (c'est le Mississipi dont notre auteur a trouvé le nom changé en Meschacebé chez les Creeks, Siminoles, Muscogulges). Ce ne fut pas sans livrer des combats acharnés aux Talligewi ou Alligewi, habitans des forêts orientales, qu'ils purent émigrer dans les pays arrosés de la Delaware, de l'Hudson, du Susquehannah et du Potomac, c'est-à-dire aux lieux aujourd'hui Etats-Unis. Ces Talligewi en possession d'une demi-civilisation, avaient à coup sûr élevé ces fortifications, ces villes, ces

pyramides ruinées, mentionnées par M. de Chateaubriand. Les six nations iroquoise, huronne, algonquine et autres guerroyèrent aussi contre ces deux races dominatrices de l'orient et de l'occident de l'Amérique nord. Mais sur ces entrefaites les Hollandais s'établissent dans les environs de la baie de Chasepeak et autres relâches; alors les faits historiques acquièrent quelque lucidité. A Loskiel (*Histoire de la mission des frères Moraves*) à Heckenwelder, nous devons quelque chose là-dessus ; mais c'est plus haut que la curiosité des archéologues voudrait remonter : force leur est de recourir à la linguistique.

La linguistique peut jusqu'à un certain point suppléer les faits écrits. Mais M. de Chateaubriand n'indique que quelques particularités de ces langues. John Eliot, missionnaire augustin, La Hontan, le professeur Water, en avaient déjà écrit, mais sans sortir du domaine du vocabulaire, sans tirer des similitudes et des raprochemens des langues, quelques unes de ces inductions historiques, que leur caractère de missionnaire ne leur aurait d'ailleurs pas permis d'énoncer.

D'après les éclaircissemens de M. de Chateau-

briand, de M. Duponceau, Français naturalisé dans les Etats de l'Union et attaché à la diplomatie, et d'après les réflexions supplémentaires de John Pickering, tous recommandables en philologie, il est constant que :

1° Les langues américaines sont très riches en mots et en formes de constructions ; qu'elles ne se refusent point à l'expression des idées abstraites ; de plus, qu'elles possèdent un mode tout différent du nôtre pour combiner des sons radicaux, en former des mots nouveaux, le cas échéant, comme dans le grec et plus en grand encore dans le samskrit.

2° Que le modèle primitif de ces langues se trouve être le même du nord au sud dans tout le Nouveau Monde ; que les différences qui se remarquent entre elles ne portent que sur les détails ; mais que quant aux étymologies, elles diffèrent au point de n'y pas trouver de l'affinité.

3° Que l'alphabet d'Europe est insuffisant pour représenter les sons des langues américaines.

4° Qu'entre autres singularités, tout substantif peut devenir verbe, que ce verbe exprime le genre qui est sujet et objet ; que toute partie du

discours peut être incorporé dans le verbe au moyen d'inflexions diverses ; que ces verbes acquièrent la possibilité d'exprimer tous les états de l'âme, qu'ils sont réfléchis, compulsifs, méditatifs, communicatifs, révérentiels, fréquentatifs et circonstanciels ; aussi une multitude d'idées peuvent être exprimées par un seul mot, même suivant le mode, le temps, les personnes, le sens affirmatif, négatif.

5° Qu'enfin il n'est pas d'abstractions, quelque métaphysiques qu'elles soient, qui ne puissent être rendues par ces langues. Ces longs mots que l'on trouve dans le samskrit, et si longs que la portée de l'haleine la plus fournie est insuffisante, bien que les Hindous les prononçassent facilement en raison des inflexions chantantes qu'ils y mettaient ; ces longs mots, dis-je, se retrouvent (non pas textuellement identiques) dans l'Amérique : que dire de cet optatif pluriel du verbe garder *Noowadchanumunannonuz-toh* (*nous voudrions avoir gardé*).

Et lorsqu'on les trouve si abondantes, si abstraites à l'usage d'Indiens dont les besoins physiques ne semblaient pas nécessiter toutes ces complications, comment ne pas s'étonner ? Il faut nécessairement rétrograder vers un passé

plus grand, plus civilisé, plus éclairé. N'est-on pas tout porté à conjecturer que dans les anciennes périodes du monde l'Amérique a offert plus de perfection dans l'état social que n'en ont présenté les Mexicains et les Péruviens au commencement du seizième siècle aux Castillans?

Après une traversée tempêtueuse (de dix-neuf jours, dit M. de Chateaubriand, ce que les marins ne croient pas possible), et manquant sombrer à la fin sur les côtes de France, il prit terre au Havre. La France, il la trouva comme la lui avait dépeinte le journal de la chaumière américaine, l'émigration allant bon train. Il n'était si mince gentillâtre qui ne se gendarmât contre ces brillantes législatures d'alors qui renversaient l'échafaudage vermoulu d'une monarchie méséante au temps. A Coblentz, disait-on de toutes parts, à Coblentz! Coblentz était le rendez-vous de toute cette sommité sociale, usée par une civilisation toute à son profit. La vie luxueuse de salon l'avait énervée; c'était le moment où le tiers-état s'élevait, se mettant en ligne, donnant au gouvernement une vie nouvelle pleine d'énergie, de fougue.

On se jetait étourdiment dans l'émigration, se promettant joie et succès, aussitôt le canon tiré.

Les Etats s'étaient constitués Assemblée nationale. Les deux frères du roi, le prince de Condé, les ducs de Bourbon et d'Enghien publiant une protestation contre l'acceptation de l'acte constitutionnel par Louis XVI, avaient gagné Coblentz.

« Les chefs avaient conçu l'idée la plus folle, dit un écrivain peu suspect de partialité pour le nouveau régime, le marquis de Ferrière ; ils s'étaient imaginé qu'en faisant sortir du royaume toute la noblesse, ils pourraient, à l'aide de cette même noblesse, et avec le secours des puissances étrangères, rentrer les armes à la main, rétablir l'ancien ordre de choses, et recouvrer les droits et les avantages que leur enlevait la nouvelle constitution. On déclara donc aux nobles qu'il fallait émigrer et se rassembler sur les frontières ; qu'ils y trouveraient de nombreuses armées d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, d'Espagnols, à la tête desquelles ils reviendraient triomphans dans leur patrie. Les nobles quittèrent en foule leurs châteaux, abandonnant leurs femmes, leurs enfans, leurs propriétés à la merci de leurs ennemis, n'emportant pas même leur argent, leurs bijoux, leurs armes ; la plupart avec un seul habit et quelques chemises, croyant que cet exil volon-

taire, qui devait durer la vie de tous n'était qu'un voyage de plaisir de cinq ou six semaines. »

Telle M. de Chateaubriand retrouva la haute société. Dans les cercles, partout, on prêchait l'émigration; les femmes elles-mêmes étaient les plus ardentes à y pousser, sentant plus vivement la perte des priviléges et du bien-être; elles hâtaient par leurs sarcasmes les traîneurs, les menaçant de tout le courroux de la noblesse victorieuse. Ceux qui s'obstineraient à rester seraient dégradés, relégués parmi la bourgeoisie; les nobles émigrés seuls posséderaient faveurs, dignités, grades. L'assemblée nationale désirait la rentrée des princes et des émigrés; elle engageait Louis XVI à faire des démarches auprès de ses frères; mais comme Coblentz se trouvait tout entier à l'enivrement de ses futures victoires, les avances de l'assemblée furent méprisées.

Voilà notre sauvage du Canada jeté dans le torrent de la noblesse, et emporté par elle! L'armée des princes allait ouvrir la campagne; c'étaient des joies, des transports! M. de Chateaubriand émigra donc en juillet 1792 avec son frère. Mais ce n'était pas chose facile que d'entrer

dans les cadres de l'armée française envahissante. On était si jaloux de se cicatriser sous les yeux des princes, que tout nouveau-venu se trouvait regardé comme un compétiteur aux nombreuses faveurs qui devaient dans quelques mois se distribuer à Versailles! Il fallut à notre cadet de Bretagne toute la protection de son cousin, Armand de Chateaubriand, même mettre flamberge au vent, je crois, pour avoir le droit de porter le havresac dans un de ces corps. Il y retrouva ses anciens compagnons d'armes, les officiers de Royal-Navarre.

CHAPITRE XI.

M. de Chateaubriand laissé pour mort. — Grande obligation qu'il a à l'adversité. — Commencement de l'*Essai historique*. — Ossian. — Traductions.

Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie,
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie,
Sentir son âme usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort!

(Lamartine.)

—

M. de Chateaubriand fit la campagne de 1792, commencement des gloires de la France républicaine. Il fut blessé au siége de Thionville. Dans la retraite, et lorsque les émigrés se repliaient tristement désillusionnés, il fut atteint d'une maladie qui décimait les Prussiens : une petite-vérole des plus acrimonieuses la vint compliquer.

Cru mort, on l'abandonna dans un fossé. Un accès de compassion prit d'aventure aux gens du prince de Ligne; ils s'arrêtent, le moribond donne quelques signes de vie; voilà qu'on le met dans un fourgon avec très peu d'espoir de le mener bien loin, ce moribond qui portait la régénération de la littérature dans sa tête, mais *Quantum mutatus ab illo!*

Dans les hasards de la guerre, on n'a pas toujours assez de pitié pour faire attention, du moins long-temps, aux maux d'autrui. Aussi de nouvelles mésaventures survenant devant Namur, dans l'une des alertes si fréquentes en retraite, on ne songea plus à lui; il fut abandonné sous les remparts. Mourant, il se traîna dans la ville sur les mains de porte en porte (ce sont ses expressions); repris par d'autres fourgons, il atteignit Bruxelles. Là, il retrouva son frère; ses blessures se guérirent, bien que la crainte que l'on avait de la contagion fît fuir tout le monde d'auprès de lui, qui, jeune, d'assez bonne constitution, sut résister et à la maladie et aux maux de l'âme. Son frère rentrant en France (il y fut dans la suite décapité), M. de Chateaubriand cadet fit résolution de se rendre à Jersey, d'où il pourrait rejoindre les royalistes de la Bretagne.

Il lui restait quelque argent; il lui fallut s'en procurer encore, s'en procurer assez pour se faire transporter à Ostende : on parlait de nombre d'émigrés bretons, la plupart officiers de sa connaissance, venus là dans la débandade sans trop savoir ce qu'ils deviendraient. Il arrive à grand'peine, on nolise de concert une barque pour Jersey; on s'y entasse dans la cale; on met en mer; mais le temps contraire oblige de relâcher à Guernesey. Hélas! ils n'étaient plus ces jours où, malheureux seulement des tourmens de l'esprit, il savourait avec délices les sublimités des orages du ciel! A présent, défaut d'air, roulis, tourmente, épuisement, dysenterie, petite-vérole, tout conspire contre le dernier rayon de cette vie précieuse.

On le met à terre; il va expirer; par un reste de pitié on l'adosse contre un mur aux rayons réchauffans du soleil, et on l'abandonne.

C'en était fait de lui. La femme d'un marinier vient à passer. Des gémissemens! elle regarde : le cœur d'une femme songe à secourir. N'est-elle pas, d'instinct, pour l'homme un ange secourable, de cet instinct qui jadis portait à la connaissance des simples, des mixtions médicinales, les princesses d'Orient? Voici l'Her-

minie de M. de Chateaubriand. Elle appelle quelques matelots anglais ; on le transporte dans une cabane de pêcheurs, et puis dans un bon lit.

Il se rembarqua sur un sloop d'Ostende allant à Jersey. Recueilli dans cette île par le comte de Bedée, son oncle maternel, une longue convalescence le mena au printemps de 1793. Soit qu'il cherchât un coin pour mourir en paix, soit qu'il se crût assez fort pour reprendre les armes, comme il le dit, il passa en Angleterre, où il espérait trouver une direction des princes; mais sa santé dépérit : soit mouvement, malaise, restant de contagion ou débilité, cela fut à tel point que les médecins déclarèrent qu'il pourrait traîner quelques mois, tout au plus quelques années; mais que le terme de sa carrière ne saurait être loin.

« Que faire, dit-il, de ce temps de grâce que l'on m'accordait? Hors d'état de tenir l'épée pour le roi, je pris la plume. C'est donc sous le coup d'un arrêt de mort, et pour ainsi dire entre la sentence et l'exécution, que j'ai écrit l'*Essai historique*. Ce n'était pas tout de connaître les bornes rapprochées de ma vie, j'avais de plus à supporter la détresse de l'émigration. Je travaillais le jour à des traductions; mais ce travail ne

suffisait pas à mon existence, et l'on peut voir dans la première préface d'*Atala* à quel point j'ai souffert même sous ce rapport. »

De 1793 à 1796, M. de Chateaubriand mena une vie obscure, laborieuse. La détresse minait, consumait ses jours d'exil; ils lui furent peut-être favorables pour ajouter à ses brillantes dispositions, cette connaissance historique, cet approfondissement des choses du passé, qui complètent le génie.

Sans doute il avait fait de bonnes études; mais qu'apprend-on dans les écoles? Peut-on se présenter dans la vie littéraire avec pareil butin? Tout le monde sait cela; on ne vous y enseigne pas même à juger sainement les hommes, et les évènemens. Les erreurs de l'antiquité, et l'on sait combien elle en avait, sont de bonnes et incontestables vérités, dont, de mémoire d'homme, professeur n'a jamais eu méfiance. En fait de belles-lettres, l'imitation, l'imitation; il n'y a pas d'autre arche de salut que l'imitation, qui est sans contredit l'étouffoir du génie; l'imitation des anciens, qui éteint l'esprit local, dévie le talent, le pousse dans des routes étrangères au siècle; l'imitation, conspiration contre la spontanéité. C'est cette sponta-

néité cependant, qui, plus ou moins belle suivant la trempe des auteurs, se mûrissant par elle-même, sait seule enfanter des littératures qui nous aillent, qui se popularisent, qui entrent dans le cœur du siècle , et y trouvant de l'écho, polissent toutes les classes, les civilisent, les éclairent.

Le jeune homme sorti du collége, quelles idées peut-il avoir à faire partager au public? Il faut donc qu'il descende en lui-même, qu'il se dégage de toute tradition, qu'il se consulte, qu'il tienne enfin de la méditation ce qu'il n'a pu obtenir des supercheries lycéennes. Mais vienne l'isolement pour cela; comment s'isoler, si la prospérité lui sourit, lui forme un entourage? autant vaut-il dire une cour? et là, point de méditation. Seuls peut-être, le malheur et la solitude qui en est le résultat le plus immédiat, peuvent-ils procurer au génie, lorsqu'il est dans la plénitude de sa force, lorsque la pensée a tout son poignant, ce délaissement nécessaire à la refonte de notre être intellectuel.

Jusqu'ici nous avons vu M. de Chateaubriand tout en proie à la plus rêvante des imaginations, poète, et seulement poète, mais poète d'action, de costume, de mœurs, de pensée, d'âme, et

pouvant dire comme cet Anglais, secrétaire de Tipoo-Saïb (sir Duncan) : « Je ne crois pas être » un poète inférieur à mylord (lord Byron); j'ai » à ma disposition toutes les riches comparaisons » de l'Orient, et, qui plus est, je suis un poète » d'action, car personne n'a voyagé autant que » moi, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt sur » un éléphant. » Console-toi, jeune Chateaubriand; que dis-je? remercie l'adversité; tu vas devenir homme de génie.

L'émigration lui prépara huit ans d'isolement, et cela lorsque ses facultés morales étaient encore dans toute leur énergie.

Triste condition de l'homme de lettres! Public! frivole et souvent injuste public! regarde par quelles épreuves passe celui qui t'instruira, te charmera! quel effrayant noviciat! ah! lorsque tu porteras la main sur le livre d'un grand homme, lorsque tu ouvriras un Rousseau, un Chateaubriand, un Lamartine, recueille-toi comme dans un sanctuaire, remplis ton cœur de ce respect, de cette componction, que, je ne sais pourquoi, l'on te demande dans le temple de ce créateur, qui en faisant si mal cet univers n'a guère pensé à l'homme qui l'habite.

Console-toi de tes misères, Chateaubriand; tu

travailles, mais tes veilles ne seront pas méconnues. Contemple le Virgile portugais, qui s'écrie:

E ainda, Ninfas minhas, naô bastava
Que tamanhas miserias me cercassem,
Senaô que aquelles que en cantando andava
Tal premio de meus versos me tornassem;
A troco dos descanços que esperava,
Das capellas de louro, que me honrassem,
Trabalhos nunca usados me inventaraô
Con que en taô duro estado me deitaraô.

« Et encore, ô nymphes, ce n'était pas assez que de si grandes misères fondissent sur moi, et que ceux que j'allais chantant me donnassent un tel prix de mes vers; au lieu du repos que je me promettais, des couronnes de lauriers dont je m'attendais à être honoré, ils m'ont trouvé des travaux inusités avec lesquels ils m'ont jeté dans ma dure situation. »

(Os Lusiadas, *Canto VII.*)

De 1793 à 1794, M. de Chateaubriand se prépara par des études sérieuses à cet écrit juvénile bien plus important, malgré la légèreté de quelques aperçus, que l'auteur ne voudrait le faire accroire. « Je commençai, dit-il, à écrire l'*Essai* en 1794, et il parut en 1797. »

Dans ces trois années de préparatifs, d'acquisitions, il traduisait le jour pour les libraires, et la nuit il revenait à ses études chéries. Il demeu-

rait, dit-il, à la campagne, mais voisinant parfois avec de riches Anglais, mais gagnant assez dans leur amitié pour prendre à volonté dans leurs bibliothèques. Ce fut sans doute une grande jouissance pour lui. Passe pour le dénuement des choses de la vie animale, on peut s'y faire, on retranche de son nécessaire; mais les trésors de l'intelligence, l'esprit les demande avec insistance, et tous, et au grand complet. Dans le manque de livres, impossible de se livrer avec plaisir aux douceurs de la composition; une date indécise, une citation incomplète, voilà de quoi vous rappeler votre détresse à tout moment.

Il régnait dans ce temps-là une imposture en grande réussite, intronisation littéraire la plus frauduleuse du monde; Homère, malgré ses couronnes multiséculaires, malgré ses trois mille ans de règne, voyait finir sa dynastie. Ossian était tout alors : Macpherson, par une de ces supercheries, possibles cependant au génie seul, avait imaginé un Homère écossais.

Nous sommes septentrionaux : cet horizon nuageux, ces clairs de lune, cette mélancolie sévère, ce spleen enfin de poésie ne laissait pas que d'aller merveilleusement à beaucoup de nos imaginations, mieux même que la mythologie usée et

toute étincelante des reflets d'un ciel d'or qui est sans harmonie avec le nôtre ; de là le barde de Morven en grande vogue, en si grande vogue, qu'elle est encore attestée par de nombreuses traductions en français, en allemand, même en italien et en portugais.

Depuis, la société édimbourgeoise des Highlanders voulant savoir au juste à quoi s'en tenir sur la véracité de Macpherson, et des commissaires vérificateurs ayant été envoyés dans les hautes-terres, dans les comtés d'Aberdeen, d'Inverness, de Ross, de Badenoch, dans les Hébrides, pour recueillir parmi les Highlanders ou montagnards les débris de l'ancienne littérature, on n'a trouvé que très peu de chose ossianique, et si peu, que l'espiéglerie de Macpherson est tombée.

En 1793, c'était l'apogée de l'effervescence admirative. Quel effet que celui de ces chants prétendus d'un sauvage, de ces poésies toutes d'images et parfumées de solitude, sur l'hôte des déserts ! Il se passionna comme tant d'autres et peut-être avec plus de raison.

Bien que Johnson publiât ses doutes sur ces originaux, il y avait de temps en temps des mises en lumière de morceaux erses nouvellement découverts, à ce qu'on assurait.

« Lorsque la révolution, dit M. de Chateaubriand, me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais : j'aurais, la lance au poing, soutenu envers et contre tous son existence, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poèmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers auteurs, étaient indubitablement à mes yeux du père d'Oscar, tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais, je traduisis quelques productions *ossianiques* de John Smith. »

Ce fut dans cette année (1793) qu'il traduisit en français, sur l'anglais de John Smith, prétendue traduction du gallique, *Dargo*, *Duthona* et *Gaul*. Je ne sais s'il les livra dès lors à l'impression ; il n'y paraît pas cependant. Il n'avait encore éprouvé les tribulations de l'impression qu'une fois à Paris, en 1790, en mettant au jour *l'Amour de la campagne*. Ce ne fut probablement que pour un petit morceau de vers, *les Tombeaux champêtres*, que six ans après il s'y exposa de nouveau ; il publia ses *Tombeaux* dans le journal de M. Pelletier à Londres.

CHAPITRE XII.

Pauvreté de M. de Chateaubriand à Londres. — Ses réflexions sur le malheur. — Ses passe-temps. — Historique de l'*Essai sur les révolutions*. — Son injustice actuelle contre ce livre. — Pourquoi ces préventions injustes? — L'*Essai* aux journaux républicains.

Φὶλοι, χαχῶν μεν ὅςτις εμπόρος κὺρει
Επίςταται βροτοῖςιν ὡς ὅταν κλύδων
Καχῶν ἐπὲλθη, πάντα δειμαίνειν φιλε͂ι
Ὅταν δ'ὁ δαίμον ἐυρο͂ν πεποιθέται
Τὸν ἀυτὸν ἀιεὶ δαίμον ὀυρίειν τὺχης.

« Amis, l'expérience nous l'apprend, l'homme, si le cours des choses le seconde, croit que le vent de la fortune ne saurait changer; s'il est assailli par l'orage du malheur, il s'alarme de tout. »
(Eschyle, *les Perses*.)

Tandisque M. de Chateaubriand, sous l'arrêt du jury médical, s'écriant comme cet autre infortuné qui n'avait ni son acquis, ni son étendue d'intelligence :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs;

il jetait sur le passé, qu'il comparait au présent, ces regards moroses, dédaigneusement scrutateurs et étincelans parfois du courroux de l'athéisme; tandis enfin qu'il écrivait son *Essai*, quelle était sa position? Ce n'est pas seulement aux écrits que l'on s'intéresse dans la vie d'un grand homme; on court aux épisodes domestiques, à son Odyssée. Que ne donnerait-on pas pour un Virgile dans son intérieur, pour un Aristophane dans la coulisse?

M. de Chateaubriand s'interrompant de désespoir dans son écrit, se détournant, et de Miltiade, et de Mardonius, et de Dumouriez, un jour il laissa courir sa plume sous l'instinct de ses douleurs. Là, sans arrière-pensée, c'est un chapitre de révélations qu'il écrit, et à propos de Richard II, prisonnier, prêt à mourir.

Richard II lui a rappelé ses propres infortunes :

« Les grands, c'est-à-dire les riches, ne voient la misère qu'avec un dégoût extrême. Il ne faut attendre d'eux qu'une pitié insolente, que des dons, des politesses, mille fois pires que des insultes. »

Cela est vrai ; M. de Chateaubriand, devenu à son tour et riche et grand personnage, n'a guère répondu que par une lettre pleine de froides politesses à une enfant de génie, mademoiselle Mercœur. Et que sollicitait-elle? sa protection. Quoi! des phrases stériles au lieu de ce qu'on lui demandait! La protection est si facile à un homme investi d'une grande influence! Un mot de M. de Chateaubriand (*l'enfant sublime*) a fait la prospérité de M. Victor Hugo.

Continuons : « Le marchand, si vous entrez dans son comptoir, ramassera précipitamment l'argent qui se trouve atteint : cette âme de boue confond le malheureux et le malhonnête homme.

» ... En Angleterre, le peuple méprise souverainement l'infortune. Il ne rêve que guinées ; il sent, il frotte, il mord, il examine, il fait sonner son schilling ; il ne voit partout que du cuivre ou de l'argent. »

Une inflexible destinée le tenait dans cet entourage de boue, lui infortuné ; alors, à défaut de ressource, il cherchait en lui des consolations, il jouait sur ses maux, il définissait le malheur, demandant à l'argutie, au sophisme, à tout,

une illusion, une illusion pour un jour; ç'aurait été un jour de gagné; et comme M. M*** lui avait dit: « Il n'y a qu'une infortune réelle, celle de manquer de pain, » il voulait savoir s'il était réellement malheureux.

Tantôt il se retournait aux philosophes anciens, sceptiques, stoïques, cyniques, n'importe, leur demandant la recette de l'insensibilité. Les uns lui disaient la lecture, les autres la vertu, d'autres le courage; lui, finissait par s'écrier: « C'est comme le médecin qui dit au patient: Portez-vous bien. »

Sans doute M. M*** persistait sur sa panacée, l'indifférence en ayant le pain du jour; mais encore fallait-il l'avoir, ce pain-là.

« Or, que faudrait-il faire pour se procurer ce premier besoin (passons sur les anglicismes que l'auteur n'a pas voulu corriger, pour des raisons par lui souvent déduites)? Travailler, répondent ceux qui n'entendent rien au cœur de l'homme. Nous supportons l'adversité non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère, et surtout notre génie. Celui-ci, s'il veut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition;

tandis que celui-là, d'un ordre supérieur, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son âme, de faire sa compagnie de manœuvres, dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, ou de passer ses jours, dans l'âge de la raison et de la pensée, à faire répéter des mots aux stupides enfans de son voisin. Un pareil homme aimera mieux mourir de faim que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie. »

Les ressources qu'il indique contre cette fatale adversité qui frappe si lentement, si lentement ses heures d'angoisses à côté du voluptueux, dont les momens fuient rapides devant sa table couverte d'or étincelant, de vins délicats, environné qu'il est de beautés nageant dans la gaze, rosées et plus enivrantes que le médoc et l'aï; les ressources que M. de Chateaubriand indique nous montrent ses passe-temps d'alors. Il évitait les lieux de rassemblement public: le contentement, la joie, l'ostentation y auraient triplé ses froissemens de cœur; il ne sortait que la nuit. Lorsque la brune commençait à confondre les objets, s'aventurant hors de sa retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagnait quelque chemin solitaire où il pût errer

en liberté. Un jour il allait s'asseoir sur le sommet d'une colline qui domine la ville; il contemplait les feux qui brillaient dans l'étendue du paysage; sa vue s'égarait sur les illuminations d'un hôtel, dont les habitans plongés dans les plaisirs ignoraient qu'il était un malheureux à regarder de loin la lumière de leurs fêtes, un malheureux qui eut aussi des fêtes et des amis. Il ramenait ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg; et il se disait : « Là, j'ai des frères. »

Une autre fois, par un clair de lune, il s'asseyait sur le bord d'un grand chemin pour jouir encore, à la dérobée, de la vue des hommes sans être aperçu d'eux « de peur, dit-il, qu'en apercevant un malheureux, ils ne s'écriassent, comme les gardes du docteur anglais dans la *Chaumière indienne :* Un Paria! un Paria! »

Mais le but favori de ses courses, c'était un bois de sapins, à quelque deux milles de la ville. Là, jeté hors de la société, la surabondance de son âme, à défaut d'objets réels, se répandait jusque sur l'ordre muet de la création; là, il trouvait une sorte de plaisir qu'il n'aurait pas soupçonné. Devenu moins propre à la société,

sa sensibilité se déployait davantage. Sa panacée, à lui, c'était l'aspect des campagnes, s'enfonçant dans les forêts, errant sous leur voûte mobile; et le souvenir de ses amis, de ses proches, se fondait au calme des cieux, des bois. « Heureux, s'écriait-il, ceux qui aiment la nature! ils la trouveront, et trouveront seulement elle au jour de l'adversité. »

L'étude de la botanique valait à notre jeune émigré une vacance à l'école du malheur. Armé de ses ciseaux, de sa lunette, il s'en allait longeant les fossés d'un vieux chemin, courbé sur chaque végétal, s'arrêtant aux massifs d'une tour en ruines, aux mousses d'une antique fontaine. Il se plaisait à rencontrer la *Tulipa sylvestris*, il s'attachait au *lis* mélancolique, au *convolvulus*, qui entourait de ses fleurs pâles quelque aulne décrépit; dans les *Thyms* et les *Calamens* qui embellissaient généreusement un sol ingrat de leur verdure, il reconnaissait le symbole de l'amour de la patrie.

Oh! qu'avec délices il rentrait après dans sa demeure chargé des dépouilles des champs! Il fermait mystérieusement sa porte, il se mettait à l'analyse, blâmant ou approuvant Tournefort, Linnée, Jussieu, Vaillant, du Bourg, Solander.

La nuit arrivée, un livre qu'il était parvenu à se procurer remplissait ses frileux loisirs. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, il s'attendrissait sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. « Les romans, dit-il, sont les livres des malheureux ; ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai ; mais en sont-ils plus remplis que la vie ? »

Souvent aussi lorsque tout reposait, entre deux et trois heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battaient contre ses fenêtres, il écrivait ce qu'il savait des hommes. « L'infortuné, dit-il, occupe une place avantageuse pour les bien étudier, parce qu'étant hors de leur route, il les voit passer devant lui. »

Heureux ceux qui peuvent absorber leurs angoisses dans l'examen du pistil, des pétales d'un lis et d'une *tulipa sylvestris* ! Les malheurs imaginaires des héroïnes de romans me semblent de fort pauvres consolations, lorsque l'affliction a fatigué les ressorts de notre âme. Quoi, pas même de relâche durant la lecture ? Aux peines réelles joindre des peines imaginaires ! n'en avez-vous pas assez ? il vous faut encore le désespoir de Saint-Preux. Pour moi, il me faut Regnard

dans ses endroits les plus gais, son *Retour imprévu*, son *Joueur;* il me faut les *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Cher Hector! bon Scapin! bon M. Prudhomme, élève de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux! merci de vos distractions dans mes déplorables journées.

Vers la fin de 1796, l'*Essai historique* achevé, de Boffe, libraire à Londres, demeurant Gerrard-Street, s'en rendit éditeur; cependant l'ouvrage fut publié par souscription, au prix d'une guinée en trois termes; sept schellings à la livraison de chaque volume.

Le prospectus est daté de la fin de 1796; il annonçait l'apparition du premier volume pour le mois de décembre. L'auteur dédiait son ouvrage à tous les partis; il annonçait devoir examiner dans ses trois livraisons (1):

1° Quelles sont les révolutions arrivées dans les gouvernemens des hommes; quel était jadis l'état de la société, et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent, et les siècles qui le suivirent;

2° Si parmi ces révolutions il en était quelques

(1) Ces trois livraisons ne formaient cependant qu'un gros volume.

unes qui, par l'esprit, les mœurs et les lumières des temps, pussent se comparer à la révolution de la France ;

3° Quelles étaient les causes primitives de la révolution française, et celles qui en avaient opéré le développement soudain ;

4° Quel était alors le gouvernement de la France ; s'il était fondé sur les vrais principes ; s'il pouvait subsister ;

5° S'il subsistait, quel devait en être l'effet sur les nations et autres gouvernemens de l'Europe ;

6° S'il était détruit, quelles en seraient les conséquences pour les peuples contemporains et pour la postérité.

Quoi qu'en veuille dire M. de Chateaubriand aujourd'hui, cet ouvrage eut du succès ; du moins la souscription se remplit rapidement ; car, dans la préface qu'il appela notice, il disait :

« L'empressement avec lequel on a bien voulu demander cet ouvrage me flatte moins qu'il ne m'effraie : ce qu'on commence par exalter sans raison, on finit souvent par le déprécier sans justice. »

On le lui demanda même à traduire, tant on en avait jugé favorablement. Un homme de

lettres allemand lui proposa des arrangemens; ce fut une dame qui voulut le traduire en anglais; mais le premier volume ayant vu le jour, elle se scandalisa de quelques expressions hasardées sur M. de Lafayette, et dont l'auteur fit entrevoir le véritable sens qui n'avait rien d'injurieux pour le prisonnier d'Olmutz.

Le libraire de Boffe voulut même publier à Paris une édition de l'*Essai historique* en même temps que celle de Londres; mais des évènemens l'en détournèrent.

D'après ces marques d'empressement, nous pouvons nous laisser aller à croire que ce livre se répandit, et cependant l'auteur n'appartenait à aucune coterie; il n'avait ni argent pour se faire prôner dans les gazettes anglaises les plus vénales du monde, ni cette camaraderie qui est toute faite autour d'un écrivain quelque peu répandu dans sa capitale. Il n'avait pas alors à sa disposition l'un des plus puissans organes de l'opinion publique; son nom ne vibrait pas encore en échos laudatifs dans des multitudes de petits journaux. On osait avoir un avis sur son compte; le jugement était libre. Il fut examiné sans complaisance, sans partialité, plutôt même avec cette partialité de dédain contre un nouvel

arrivant dans la république. L'ouvrage eut du succès : il le devait donc à son mérite intrinsèque. Mais pourquoi M. de Chateaubriand vient-il nous dire aujourd'hui à chaque page que c'est une œuvre bien digne de l'obscurité où elle demeura ? Pourquoi tantôt s'excusant sur sa pénible position passée, tantôt alléguant sa jeunesse, tantôt ce philosophisme, choléra-morbus d'alors, s'efforce-t-il à chaque note de faire avorter un second succès ? Pourquoi ? je l'ai dit : les antécédens se sont accumulés aujourd'hui, et, pour harmonier tout cela, force lui est continuellement de rajuster les choses. En 1797, il n'était que l'auteur de l'*Essai historique;* aujourd'hui les *Martyrs*, le *Génie du Christianisme*, la *Monarchie suivant la Charte*, l'indisposent contre un fâcheux aîné.

Nous découvrons de nombreux défauts dans ce face à face des choses modernes et des choses de jadis ; mais nous ne nous en cachons pas, nous y aimons beaucoup M. de Chateaubriand encore dans la candeur de ses sentimens, dans la virginité tout entière de sa plume ! Il a gagné en maturité, il s'est perfectionné ; son style étincelle à son apogée aujourd'hui. C'est un grand écrivain, le premier de l'Europe peut-être, qui

revoit le livre d'un jeune auteur faillible sous bien des rapports ; mais il avait alors une qualité, une qualité qui ne se rachète pas au prix même de toutes les richesses du génie : il avait ce laisser-aller de la conscience, logique toute rationnelle, toute d'accord avec elle, sincère, forte, intime, logique, que la vie use bientôt, que la connaissance, la fréquentation du monde fait bien vite mettre sous clef, cacher avec soin comme un parvenu ses vêtemens de bure du village.

Une préoccupation perce à chaque note de l'*Essai* : c'est un reste de cette faiblesse qui jetait M. de Chateaubriand dans le découragement durant sa détresse. Chose surprenante que les deux génies les plus saillans du romantisme, lui et Bernardin de Saint-Pierre, aient faibli dans l'adversité jusqu'à faire étalage de malheurs ! tous deux ils n'ont pas su les dévorer en silence ; tous deux, oui, ils en ont presque appelé à la bienfaisance publique ; mais l'auteur des *Études de la nature* surtout avec trop de larmes dans la voix. Rousseau, autre fondateur de l'école, aimait à parler de ses malheurs, de sa pauvreté, mais c'était pour se donner la satisfaction de repousser les dons, de mortifier

les âmes charitables, les grands-seigneurs qui s'y laissaient prendre. Bernardin de Saint-Pierre gémissait de meilleure foi, il recevait; M. de Chateaubriand n'en était pas là toutefois.

Pourquoi ces âmes tendres, en qui rencontrent des échos si doux les cordes de la lyre des anges, ne savent-elles pas se fermer sur elles-mêmes dans l'affliction ? Rousseau, Bernardin, Chateaubriand! instrumens sonores que frappe si harmonieusement le rayon gracieux du matin, vous ne sauriez rester muets sous cette fatalité qui menace de vous briser.

Le républicanisme d'airain d'un Marie Chénier, la trempe ferme d'un Pindare Lebrun, de ces gens forts dans l'adversité, âmes nerveuses, c'est ce qui a manqué à M. de Chateaubriand : aussi sa sensibilité s'est-elle trop tourmentée du bruit fait si long-temps à dessein de cet *Essai sur les révolutions*, comme d'un tissu d'impiétés et de jacobinisme même. Il y a dans ce livre un peu de cette philosophie, fruit inévitable des lumières du siècle, il y a des vues généreuses de la révolution; et durant ce royalisme qui a brillanté sa polémique de la restauration, nul doute que l'auteur n'ait bien souffert intérieurement de ces citations de l'*Essai*. Il s'est accou-

tumé de longue main à ne reporter que des souvenirs chagrins sur ces pages par lui données avant de prendre parti; et lorsque la rage des factions s'est un peu apaisée, lorsque le retrait d'un portefeuille a mis le noble pair dans l'opposition; lorsque, villélisme et jésuitisme allant trop loin, l'écrivain de la royauté et de la religion a refusé de les suivre; lorsque, enfin, rendu à la paix domestique, caressé par les libéraux joyeux de sa retraite, il a réglé son avenir dans une édition complète, ces réminiscenses souffreteuses l'avaient trop tourmenté pour s'effacer sur-le-champ. Il en est resté quelque chose dans ses remarques.

Cet ouvrage d'un émigré ne produisit pas un grand effet dans la république française. L'édition que de Boffe voulait faire à Paris ayant avorté, il n'en vint que quelques exemplaires dans les bureaux de certains journaux dans lesquels le sous-lieutenant de 1789 avait conservé quelques amis. Voici ce que nous apprend une lettre d'un neveu de Lemierre à M. de Chateaubriand.

Paris, ce 15 juillet 1797.

« D'après vos instructions j'ai fait remettre » par M. Say, directeur de la *Décade philosophi-*

» *que et littéraire*, à M. Ginguené, propriétaire
» lui-même de ce journal, la lettre et l'exem-
» plaire qui lui étaient destinés... J'ai été moi-
» même chez M. de La Harpe : il m'a parfaitement
» reçu, a été vivement affecté de la lecture de
» votre lettre, et m'a promis de rendre compte
» de l'ouvrage avec tout l'intérêt et toute l'atten-
» tion dont l'auteur lui-même paraissait digne;
» mais sur la demande que je lui ai faite d'une
» lettre pour vous, il m'a répondu que pour des
» raisons particulières il ne pouvait écrire dans
» l'étranger.

» M. de Sales a été enchanté de votre ou-
» vrage ; il me charge de toutes ses civilités pour
» vous. *Le Républicain français* (1) n'a pas moins
» été satisfait du livre, et il en a fait un éloge com-
» plet. Plusieurs gens de lettres ont dit que c'était
» un très bon supplément à l'*Anacharsis*; enfin
» à quelques critiques près qui tombent sur quel-
» ques citations peut-être oiseuses et sur un ou
» deux rapprochemens qui ont paru forcés, votre
» *Essai* a eu le plus grand succès. »

(1) Journal du temps.

CHAPITRE XIII.

Profession de foi de M. de Châteaubriand en 1796. — Examen de l'*Essai historique sur les révolutions*. — Comment vint le vieux républicanisme de la Grèce. — Les Spartiates et les jacobins. — Mérite de l'*Essai* nié par l'auteur, et pourquoi. — Doutes sur Marathon et Salamine.

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

« Si l'univers s'écroulait en ruines sur sa tête, il serait sans effroi. »

HORACE.

—

Nous avons dit l'historique de l'*Essai;* passons au contenu.

Quelque pompeuse que soit notre épigraphe, le jeune Chateaubriand était, par l'élévation et la sévère candeur de son caractère, homme à en remplir les obligations. Ni sa position critique,

ni son émigration, ni ses parchemins généalogiques, rien de ce qui influence, fausse les jugemens, n'eut de prise sur lui pour modifier sa conscience.

Voici sa profession de foi; elle est dans l'introduction :

« Celui qui dit dans son cœur, « Je veux être utile à mes semblables », doit commencer par se juger soi-même : il faut qu'il étudie ses passions, les préjugés, les intérêts qui peuvent le diriger sans qu'il s'en aperçoive. Si, malgré cela, il se sent assez de force pour dire la vérité, qu'il la dise; mais s'il se sent faible, qu'il se taise. Si celui qui écrit sur les affaires présentes ne peut être lu également au directoire et au conseil des rois, il a fait un livre inutile; s'il a du talent, il a fait pis, il a fait un livre pernicieux. Le mal, le grand mal, c'est que nous ne sommes pas de notre siècle. Chaque âge est un fleuve qui nous entraîne, suivant le penchant des destinées, quand nous nous y abandonnons. Mais il me semble que nous sommes tous hors de son cours. Les uns (les républicains) l'ont traversé avec impétuosité et se sont élancés sur le bord opposé; les autres sont demeurés de ce côté-ci sans vouloir s'embarquer. Les deux partis crient et s'insultent,

selon qu'ils sont sur l'une ou l'autre rive. Ainsi les premiers nous transportent loin de nous dans des perfections imaginaires, en nous faisant devancer notre âge; les seconds nous retiennent en arrière, refusant de s'éclairer et voulant rester les hommes du quatorzième siècle en 1796.

» L'impartialité de ce langage doit me réconcilier avec ceux qui, de la prévention contre l'auteur, auraient pu passer au dégoût de l'ouvrage. Je dirai plus : si celui qui, né avec une passion ardente pour les sciences, y a consacré les veilles de sa jeunesse; si celui qui, dévoré de la soif de connaître, s'est arraché aux jouissances de la fortune pour aller, par-delà les mers, contempler le plus grand spectacle qui puisse s'offrir à l'œil du philosophe, méditer sur l'homme libre de la nature et sur l'homme libre de la société, placés sur le même sol; enfin, si celui qui, dans la pratique journalière de l'adversité, a appris de bonne heure à évaluer les préjugés de la vie; si un tel homme, dis-je, mérite quelque confiance, lecteurs, vous le trouvez en moi.

» ..... O vous tous qui me lisez, dépouillez un moment vos passions, en parcourant cet écrit sur les plus grandes questions qui puissent dans ces momens de crise occuper les hommes. Méditez

attentivement le sujet avec moi. Si vous sentez quelquefois le sang s'allumer, fermez le livre, attendez que votre cœur batte à son aise avant de recommencer votre lecture. En récompense, je ne me flatte pas de vous apporter du génie, mais un cœur aussi dégagé de préjugés qu'un cœur d'homme puisse l'être. Comme vous, si mon sang s'échauffe, je le laisserai se calmer avant de reprendre la plume : je causerai toujours simplement avec vous ; je raisonnerai toujours d'après des principes. Je puis me tromper, sans doute ; mais si je ne suis pas toujours juste, je serai toujours de bonne foi. Ne vous hâtez pas de mépriser l'ouvrage d'un inconnu qui n'écrit que pour être utile. Enfin, si, par des souvenirs trop tendres, je laissais dans le cours de cet écrit tomber une larme involontaire, songez qu'on doit passer quelque chose à un infortuné laissé sans amis sur la terre, et dites : Pardonnons-lui en faveur du courage qu'il a eu d'écouter la voix de la vérité, malgré les préjugés si excusables du malheur. »

Malgré l'abus de la métaphore, et par-ci par-là quelques choses qui sont du ressort du puriste, cela est beau. Qu'il serait désirable que tous nos jeunes écrivains partissent avec de tels principes de l'entrée de la carrière, au lieu de

jeter un nouvel aliment au feu des divisions, à l'esprit de parti,

Party the madness of many for the gain of a few.

« L'esprit de parti, cette folie du grand nombre pour le profit de quelques uns, » suivant Pope. Mais on veut avoir du succès, à quelque prix que ce soit; il est même de mode à présent d'aller au Parnasse par la police correctionnelle.

Le jeune Chateaubriand commence par douter de la véracité de Moïse sur l'origine du monde, de quoi M. de Chateaubriand, l'annotateur, se colère grandement. Cela ne doit pas surprendre; il a fait depuis le *Génie du christianisme*. Il n'y a plus que le noble pair qui soit tenu de croire à l'authenticité de la Genèse, en dépit du mythisme babylonien, de l'esprit des localités assyriennes, et des indications historiques qui en font attribuer la rédaction au grand-prêtre Helkias, au retour de la captivité.

Il passe ensuite à la recherche du ferment démocratique en Grèce, et comment et pourquoi la république surgit presque simultanément de toutes ces petites monarchies d'Argos, de Sparte, d'Athènes.

Question insoluble. Il règne sur les affaires de la Hellade, depuis l'expédition de Phrygie, jusque vers la soixantième olympiade, un impénétrable nuage. Avant la guerre de Troie, tant bien que mal, les Vates nous ont donné des hommes et des évènemens dans le cadre de leurs fictions; la mythologie, en attendant l'histoire, rayonne sur le pays, même sur le Latium, même sur la Colchide, même sur Tyr, sur l'Egypte; mais la toile tombe sur Ilion en flammes; et en voilà pour jusqu'à des temps bien postérieurs, quand déjà les statuts démocratiques fleurissent sur la Panhellénie.

Alors nouvelle face à la Grèce. Sur les bords rians de l'Eurotas, où Hélène prêtait l'oreille aux doux propos du fashionable Phrygien et aux sons ioniens de sa flûte lascive, sur ces bords, asile du plaisir, de la volupté, des fictions érotiques, d'où partit la coupable épouse de Ménélas avec son séducteur, sur ces bords, dis-je, règne à présent une austère législation, une république grave, sombre, impitoyable, inaccessible aux sentimens humains. Sparte est encore debout, la Sparte de Ménélas; mais que son esprit est changé! Une race dorienne venue de l'on ne sait trop où, assise là par le droit de

l'épée, oligarchie terrible, a imposé son caractère solennel, sacerdotal, à cette contrée. Point de lois écrites; la tradition se perpétue aux banquets par la bouche des vieillards. C'est un nommé Lycurgue qui a fait ce peuple ainsi. Mais que sait-on sur ce Lycurgue venu dans des temps de ténèbres? Le savant M. Lerminier ne veut voir qu'une époque dans ce nom de Lycurgue, une génération de législateurs, comme une génération de chantres dans le nom d'Homère, comme une génération sacerdotale dans Orphée; mais, en vérité, c'est trop dépersonnaliser l'histoire, que de vouloir ne voir que des choses convenues dans ces noms en possession des siècles.

Toujours est-il qu'Athènes, elle aussi, n'est plus la monarchie de Thésée au lever du jour historique. Point de race étrangère assise chez elle, il est vrai, mais aussi des institutions républicaines établies on ne sait trop ni quand ni pourquoi.

Qui a amené ces changemens? Comment? Quand? Le jeune émigré les motive comme il peut, à tâtons, au hasard, car, quel autre moyen? Pour nous, voici notre opinion :

Peut-être les semences du fédéralisme répan-

dues par la diète amphictionique firent-elles le républicanisme; dès le temps de Ménélas, nous voyons ce fédéralisme en vigueur. Peut-être aussi à mesure que ce luxe qui scintille déjà dans des morceaux de l'Iliade de facture visiblement plus moderne que les autres, gagna parmi les Pélasges, importé de Tyr, de la Babylonie, les rois se virent circonvenus d'une aristocratie avide de ces neuves jouissances, qui les voulut aux dépens des prolétaires, et qui tenta d'y atteindre par la médiation de l'absolutisme royal; courtisans qui se rendirent solidaires de la royauté, ce qui la fit renverser.

Devons-nous donner croyance au dire des premiers annalistes dont les menteries, les inexactitudes furent les documens de Plutarque, d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Dictis de Crète ? ces gens-là traitent bien à la légère une fin de dynastie ! écoutez-les : Les Athéniens épris d'admiration pour leur roi, abolissent la royauté en désespoir de trouver un autre Codrus !

Les monarchies ne finissent pas d'une manière si bénigne. Les siècles ténébreux dont nous venons de parler ne furent tels qu'en raison de révolutions qui les remplirent d'essais de gouvernement, de systèmes mitigés, de divisions,

de partis, d'anarchie. Mais quand Solon fait ses lois un peu plus tard, nous sommes étonnés d'y trouver tant de prévisions, de palliatifs, de précautions; on voit qu'il y a de l'expérience démocratique derrière lui.

Durant ces expériences gouvernementales, les Muses cessèrent de broder les faits de l'or mythologique; la vaticination, la mystagogie tombèrent en décadence; et l'histoire n'était pas née encore. Malheureuse période sans fictions et sans registres, période de perturbations, de discordes, où cessèrent ces races d'Agamemnon, d'Œdipe, de Thésée, à notre insu!

Enfin, l'histoire commence à poindre; elle se dégage; c'est alors qu'apparaissent partout des oppresseurs secondaires, de ces rois sans hérédité, rois par l'intrigue, rois par les factions, même par le génie, sous lesquels les peuples se reposent de leurs luttes intestines, sous lesquels ils tombent de lassitude; Bolivar, Sant-Anna de jadis. Nous ne devons pas juger de l'esprit ancien d'après le nôtre; rien de plus faux que ce système interprètatif; oui; mais il est de fait que nous trouvons presque tous les sept sages de la Grèce investis d'une dictature plus ou moins oppressive dans leurs patries. Que con-

clure de ce long retentissement de louanges, de leur célébrité de sagesse, sinon qu'il en fut de ces temps vieillis comme des nôtres ; que les hommes une fois prévenus en faveur d'un *libérateur*, ne se désabusent pas facilement. Il a eu le bénéfice de la popularité, et il a trôné ; et ces deux faits arrivent à la postérité en se contredisant. Si du moins nous étions un peu plus conséquens à présent, nous! mais, voyez : on fait rage pour la liberté ; la liberté est le besoin populaire, et Bonaparte, qui a brisé tout cela à son profit, est dans le cœur du peuple !

Peut-être par la suite, éclairés par l'expérience, dupés et redupés par leur enthousiasme, les Grecs prirent-ils le parti de l'ostracisme contre leurs généraux trop chers à la multitude, et par là sur la route du pouvoir absolu. Si cela est, nous ne serions encore, nous, que sur les plus bas échelons de la science politique. Qu'il nous faudra encore de déceptions, de vicissitudes, de désappointemens pour nous mûrir à l'ostracisme ! Nous, nous résoudre à voir les germes de l'absolutisme dans la gloire militaire ! nous sommes d'une trop faible complexion pour user de ce remède ; nous dévore cent fois, mille fois le cancer, avant d'oser le cautériser.

Seulement il est un peu fâcheux qu'après trois mille ans nous soyons moins avancés que les Grecs.

Mais poursuivons l'examen de l'*Essai historique*.

L'auteur s'attache particulièrement aux deux nations dont les annales sont les moins hypothétiques, Athènes et Sparte. Il a déterré dans Plutarque, dans Aristote, dans Hérodote, des dénominations de partis, telles que la *Plaine*, la *Montagne*, la *Côte;* quelle aubaine pour lui qui avait pris l'engagement de trouver force rapprochemens entre jadis et aujourd'hui!

Le rapport de Pisistrate à Robespierre, l'un et l'autre expressions et représentans de la *Montagne* ou des pauvres, est assez heureux. Pisistrate embellit la ville de monumens, de statues, de temples; il acclimata les beaux-arts, ces beaux-arts qui devaient se déployer par la suite avec une sève si remarquable. On sent que M. de Chateaubriand, qui, dans le goût des arts, trouve l'excuse de beaucoup de méfaits, se révolte de cette assimilation! Robespierre! On convient néanmoins à présent que Robespierre a été mal jugé. M. Thiers, M. Ch. Nodier, viennent de nous le montrer en beau.

« Tout l'or de l'Angleterre, disait Bonaparte,

ne l'aurait pas corrompu. » Et consumé de patriotisme, ce fut par cette passion à l'excès, ce fut en sacrifiant même son avenir, son nom, son histoire, qu'il voulut sauver et sauva la France. On n'excuse pas le terrorisme; mais une victime du temps, M. Ch. Nodier, ne balance pas à le dire : La perte de Robespierre entraîna celle de la république (1).

Les Spartiates et les Jacobins offrent à M. de Chateaubriand l'occasion de développer lumineusement la marche des affaires, lorsqu'une régénération entière était crue possible. Il y a là d'excellentes pages.

Il est certain que des circonstances semblables sont en possibilité d'enfanter de mêmes hommes. Pas de siècle qui n'ait dans ses entrailles son contingent de caractères divers. Les évènemens couvent ces caractères; ils meuvent, poussent, haussent, portent au ciel ceux qui leur sont sympathiques; mais ils en laissent inertes d'autres, qui sans cet ordre de choses auraient brillé, qui, dans une autre série d'évènemens, auraient grandi jusqu'au ciel, eux aussi.

Vienne un règne pacifique, éclatant, un mo-

(1) *Revue de Paris.*

narque fou des lettres, mais qu'il vienne le lendemain des guerres civiles, lorsque les esprits, fatigués de troubles, excédés d'émeutes, se portent avec l'attrait du nouveau vers l'art qui est le repos alors, un pareil monarque verra sourdre çà et là des génies; car que veulent des génies pour naître si ce n'est un temps propice? il aura la réputation de les avoir fait naître. C'est ce qui advint sous Auguste au sortir des divisions allumées par l'aristocratie et la démocratie (1); sous les Médicis arrivés sur les cendres des guerres florentines; sous Louis XIV qui vit le déclin de la fronde. Les esprits, heureusement organisés pour l'art littéraire, trouvèrent toutes sortes de facilités pour se développer. Attention du public, nouveauté d'émotions pour leurs contemporains, prédilection du monarque, ses faveurs, tout y concourut; mais aussi sous ces rois des Kleber, des Bonaparte, des Hoche, des Miltiade, des Thémistocle, des Marius, des Scylla, des Césars, sont demeurés

(1) Ce qu'il y a de singulier à l'égard des divisions de Rome, c'est que nous, modernes, nous avons la plus fausse idée possible de l'esprit des partis. Brutus, Cassius, tous ceux dont le nom était le mot de ralliement de nos démagogues, combattaient pour l'aristocratie; César et les empereurs n'eurent de tâche que d'abaisser le sénat et tout le parti de l'aristocratie. Brutus en France, en 1791, aurait émigré.

dans l'obscurité, contrariés par des dispositions d'un public qui ne leur allait pas, semblables à ces oiseaux de mer, qui ne se montrent que dans la tempête, et se jouent au feu des éclairs.

Mais que les circonstances changent; d'autres évènemens étouffent le génie littéraire ; une vaste lice s'ouvre aux esprits d'une trempe de fer. Aussi Montesquieu nous dit-il dans ses *Considérations sur la grandeur des Romains :*

« Dans les guerres civiles, il se trouve souvent de grands hommes ; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang ; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, et on l'est presque tout de travers. »

De l'identité des causes, partout et chez tous les peuples et à toutes les époques, il a dû suivre les mêmes résultats. C'est sur les assimilations et des causes et des conséquences que pivote l'*Essai* ; s'il y a des différences accidentelles, et il doit y en avoir, car comment les développemens des évènemens seraient-ils régulièrement gradués avec la même symétrie? s'il y a parfois des différences, l'auteur n'en peut mais ; sa tâche ; à lui, c'est de saisir tous les rapports, de

les exposer; plus il en trouvera, plus il fera montre de sagacité.

Et le jeune Chateaubriand a déployé une instruction, une connaissance historique vraiment surprenantes, surtout si l'on fait attention aux préoccupations de son esprit, à la recherche des moyens d'existence; si l'on fait encore attention aux objets dont tout récemment il était dominé. Comment, revenu d'Amérique, encore rempli des aspects de mers orageuses, débordé par des mœurs nouvelles, insolites; comment a-t-il pu porter sur-le-champ, dans les révolutions du monde, une investigation si suivie, une si forte perspicacité? C'est en cela que l'ouvrage est remarquable. Si les comparaisons ne se touchent pas sur tous les points, qu'y peut le jeune érudit? Devait-il, comme Vertot, faire son siége?

M. de Chateaubriand vient, trente ans après, nous dire, au bas de ses pages: « Où avais-je la tête quand j'ai écrit cela? » On pourrait lui répondre: « Pourquoi considérer cette composition comme composition dramatique? en fait de tragédie, d'épopée, que l'ouvrage pèche par l'arrangement, l'auteur en assume sur sa tête toute la responsabilité. Mais l'histoire! on ne

saurait être guère autre chose que rapporteur des pièces du procès. »

Mais nous l'avons dit, ce qui met le noble pair parfois de mauvaise humeur contre lui-même, c'est que le rôle politique est joué, et que l'*Essai* ne s'y rajuste pas toujours.

C'est peu de l'érudition historique, il n'a pas reculé devant une grande tâche, celle de chercher les racines des révolutions dans les littératures ; il fallait pour cela une immense lecture. Trois ans pouvaient-ils lui suffire pour lire toute la poésie grecque ?

Vaine considération ! Qui peut arrêter un jeune homme dans tout le feu de l'âge ? Un jeune homme manque-t-il jamais d'ardeur pour la recherche ? Si les jours sont trop courts, n'a-t-il pas les nuits ? Des nuits sans sommeil, des nuits studieuses, voilà ce qu'il sacrifie au charme de la composition, et à des idées lointaines de célébrité, à ces fascinations enivrantes qui sont ses rêves, à lui tout éveillé.

Voyez le jeune Chateaubriand : il veut trouver dans la parole écrite du temps les indices des révolutions pélasgiques ; c'est son but, c'est son idée fixe ; voyez-le bouleversant les bibliothèques, actif, vigilant, ponctuel aux heures

d'ouverture; aussi que ne déterre-t-il pas? Les morceaux les plus inconnus de Solon, de ce Solon qui fit des vers avant de faire des lois, de ce Solon venu dans un temps de prestige poétique, et qui savait tout l'empire du rhythme, de l'harmonie (je parle de l'harmonie chantée et non pas de cette harmonie prétendue de nos vers lus des yeux), sur les Grecs qu'il voulait légigérer.

Notre jeune bibliomane trouve encore, et rend à la circulation, des passages de Simonide, des odes belliqueuses de Tyrtée.

S'il n'y a pas toujours des rapports bien suivis entre ces monumens littéraires et ceux qu'il leur rapporte en les prenant chez nous; si l'homme mûr, nourri d'idées positives, n'est pas toujours d'accord avec l'auteur sur ces assimilations, certes nul n'est fâché des citations, on en profite avec plaisir sans être convaincu.

On peut en dire autant de sa courte revue des philosophes anciens et modernes. C'est incomplet; mais, pour traiter la matière à plein, des volumes n'auraient pas suffi.

L'Egypte et l'Italie, Carthage et l'Angleterre, la Scythie et la Suisse, la Macédoine et la Prusse, Tyr et la Hollande, la Perse et l'Alle-

magne, closent de leurs parallèles le premier tome. Il s'y trouve par-ci par-là d'heureux rapprochemens; mais d'aussi rapides aperçus ne permettaient que d'effleurer la matière. A l'exception du dernier parallèle d'où sort la plus grande partie du seconde volume, tout cela est une superfétation. Peut-être serait-on fâché cependant de ne l'y plus voir.

Dès l'ouverture du second volume l'auteur entre dans les affaires de son temps. Les assimilations se suivent, se pressent : la guerre médique et la guerre germanique; Miltiade et Dumouriez; les Perses et les Prussiens; Marathon et Gemmapes; cela ne se rapporte pas bien exactement, si vous voulez; M. de Chateaubriand, dans une note, remarque de la différence dans les circonstances des batailles de Gemmapes et de Marathon. C'est trop de soin vraiment : Hérodote dut probablement à une violente partialité les applaudissemens des Grecs aux jeux olympiques. Je sais, je sais qu'Hérodote vient d'être réhabilité, que notre expédition d'Egypte n'a profité en définitive qu'à lui, que les vérifications de l'Institut d'Egypte ont remis parmi les vérités bien des choses que les demi-savans de l'Encyclopédie et de la philosophie

avaient traitées de fables. Et vraiment c'est plaisir que cette réhabilitation. La critique peut bien à la légère renverser un ouvrage historique, aujourd'hui que l'on fait des livres avec des livres; mais au commencement de la science c'était bien différent! Hérodote consacre sa vie, sa fortune à parcourir l'Egypte, la Chaldée, l'Asie Mineure, interrogeant les prêtres, les doctes, recueillant les faits, notant les particularités géographiques, physiques, et cela avec conscience, candeur, pour en faire un livre assez fourni de choses précises; et en effet l'étude des langues orientales, la connaissance des écrivains persans aujourd'hui nous a confirmé beaucoup de ses assertions; c'est au point que Volney a adopté sa chronologie et ses faits sur les affaires de la Babylonie de préférence à ceux de Ctésias, Grec asiatique, médecin et annaliste de Cyrus le jeune.

Mais arrivé aux affaires de son pays, douze olympiades environ après l'expédition de Xercès, Hérodote n'a pu fermer son âme aux enthousiasmes, aux retentissemens du civisme; Grec, fier d'être Grec, pouvait-il, dans un temps encore voisin des fables homériques, reduire les exagérations qui couraient de bouche en bouche?

Marathon, par exemple! Cent dix mille Perses ayant perdu six mille hommes, et par conséquent se trouvant encore en nombre de plus de cent mille, s'enfuient vaincus. Et ils ne hasardent pas un second coup de main, surtout contre une ville qui n'a pu qu'à grand'peine mettre sur pied dix mille combattans! Comment croire que cent dix mille Perses, en supposant qu'ils n'aient lancé chacun qu'une flèche, un dard, aient seulement tué à l'ennemi en tout cent quatre-vingt-douze hommes? Hérodote broda à plaisir sur une escarmouche de quelques troupes persanes près du bourg de Marathon. J'admire M. de Chateaubriand, qui a la bonté de rapprocher les chiffres, et d'en tirer cette conclusion : que le parallèle n'est pas bien juste. Nous l'avons dit, le noble pair fait à tout propos des querelles d'allemand au jeune émigré.

Ne pourrions-nous pas objecter quelque chose de pareil sur la campagne de la 4ᵉ année de la 74ᵉ olympiade, sur l'expédition de Xercès? Il poussa sur la Grèce des forces, imposantes pour d'autres que pour des républicains, mais non pas ces innombrables myriades du texte grec. Que deviennent-ils après le combat naval de

Salamine, combat à peu près étranger aux troupes de terre (1)? Et pourquoi Xercès entouré de tant d'hommes se serait-il regardé comme perdu après la défaite de son escadre? ce qui est probable, le voici: c'est que la Grèce asservie en grande partie, Athènes brûlée, il retourna en Asie non tremblant de frayeur, non en fugitif, mais en roi qui laisse ses troupes à un général qu'il croit capable de terminer facilement la soumission de quelques corps grecs errans dans la Hellade. On est d'autant plus

(1) La défaite des escadres persanes fut fatale à l'élite de la jeune noblesse de Xercès, phalange d'élite de l'armée; voici comment Eschyle, témoin et acteur dans l'affaire du détroit, en parle dans sa tragédie des *Perses*. Il avait vu de ses yeux, il est digne de foi:

> Νῆσός τις ἐστὶ πρόσθε Σαλαμῖνος τόπων
> Βαιὰ, etc.

« En face de Salamine est une petite île, dangereuse pour les vaisseaux, et fréquentée par l'ami des danses, le dieu Pan. C'est là que Xercès avait envoyé ces jeunes guerriers pour faire main basse sur les Grecs qui s'y réfugieraient après leur défaite, et pour secourir les Perses que la mer y jetterait. Il lisait mal dans l'avenir; car dès que le ciel dans le combat de mer eut donné la victoire aux Grecs, ils s'armèrent de boucliers d'airain, debarquèrent dans cette île, l'entourèrent de manière qu'aucun des nôtres ne put échapper; et d'abord ils les assaillirent d'une grêle de pierres et de traits, puis, fondant sur eux tous ensemble, et en même temps, ils les hachèrent en pièces à coups d'épée, et les égorgèrent jusqu'au dernier.

aisément porté à se faire cette opinion que les historiens de la Perse, Ferdousi, dans son *Shah-Nameh* ou *Histoire royale*, Masoudi, Mirkond, Abouï-Feda, ne parlent nullement de l'expédition de Xercès par-delà l'Archipel.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'examen de l'*Essai sur les révolutions.* — Sincérité de M. de Chateaubriand dans son premier ouvrage. — Ses allégations contre la religion chrétienne. — Ses prévisions sur la fin du christianisme.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond les sciences obscures;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires et leurs fêtes,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli;
Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées:
La mort régnait déjà dans les âmes glacées.

ALFRED DE VIGNY, *Moïse.*

—

Un heureux morceau, le plus heureux de tout l'ouvrage, et où le système n'est pas visiblement forcé, c'est celui où l'auteur rapproche les épi-

sodes des guerres de la révolution de ceux de la guerre médique.

De plus, il se montre ici dans toute sa pureté d'âme, dans toute la beauté d'un écrivain noblement consciencieux, chose rare.

Et en effet, vaincu par les républicains, mettant à grand'peine un détroit entre lui et leurs baïonnettes victorieuses, indigent par leurs succès qu'il raconte, il n'en épanche pas avec moins d'abondance les grands sentimens que les scènes du civisme du camp de Jourdan et de Hoche devaient émouvoir en lui. Il y avait du courage dans cela, mais un courage que nous ne pouvons, nous, assez apprécier, placés que nous sommes sous une autre influence. Emigré, quel espoir pour lui sinon dans la cause de l'émigration ? Eh bien ! cette impartialité de l'écrivain, il y avait là-bas nombre de gentilshommes moroses prêts à la taxer de défection, que sais-je ? de républicanisme. Nul doute que si le royalisme eût raccommodé ses affaires, marché d'avantages en avantages, l'auteur de l'*Essai* n'eût trouvé qu'un désappointement au triomphe de la contre-révolution, désavoué qu'il eût été par ses compagnons d'armes, et peut-être atteint et convaincu de jacobinisme.

Il y a un courage littéraire, comme un courage guerrier, comme un courage civil.

Rare est le premier. Combien d'âmes bien nées à qui ne répugnent pas des succès gagnés à force de courtisanerie libérale! Tous les courtisans ne sont pas aux Tuileries. Les faveurs, c'est la nation aujourd'hui qui les dispense, les distribue aux hommes de lettres. La vogue d'un livre, les cent représentations d'un drame, un *succès pyramidal*, voilà ce qui est bien plus apprécié que des lettres de noblesse; et trouvez-vous bien merveilleux que nos gens, au lieu d'aduler la cour, adulent la multitude libérale qui fait ces succès-là ?

Changez les temps, faites reculer les affaires humaines de quatre-vingts ans au moins, ces poètes harmonieux, ces Casimir Delavigne et autres, qui, l'œil sur le *Constitutionnel* comme sur le thermomètre de l'opinion publique aux temps de la restauration, se modelaient docilement là-dessus, qui n'eussent osé pour tout au monde opiner ni plus haut ni plus bas, seraient dans le boudoir de madame de Pompadour.

Gloire donc au jeune, au candide, au vertueux écrivain de l'*Essai historique;* il se trouvait presque déjà à la hauteur de M. de Chateaubriand

envoyant sa démission pour toute félicitation à M. de Polignac à son avènement au ministère, et presque aussi à la hauteur de M. de Chateaubriand, morigénant par un refus respectueux d'ambassade le tout-puissant meurtrier du duc d'Enghien.

Arrive la dernière partie de l'*Essai historique*, celle qui traite du polythéisme et du christianisme, qui nous montre sans cesse M. de Chateaubriand dans les hésitations; la partie difficile, malaisée pour lui, celle qui lui a depuis donné de mauvaises nuits.

Il me semble voir l'*enfant sublime* de Combourg, l'imagination échauffée de la lecture de son Rousseau, de son Voltaire, demandant aux nuages, aux mers, aux aquilons, la solution du problème-dieu; et puis, descendant en lui-même, posant la question avec toute l'impartialité possible, pesant les hypothèses, les témoignages, et ne tirant de tout cet examen que doute, que tristesse, que mélancolie, que désespoir.

Cette incertitude, cette insolubilité du problème, ces tergiversations assaillaient encore l'auteur. De là, ses excellentes raisons pour et contre la religion, matière et à ces joies immodérées, et à ces railleries désolantes des ennemis de l'au-

teur du *Génie du Christianisme*, et aussi aux faciles disculpations de l'auteur, à ses justifications victorieuses.

Il y a, sans doute, les pages les plus virulentes, les réflexions les plus destructives de toute idée religieuse dans les chapitres : *Objections philosophiques contre le christianisme, — Objections historiques et critiques, — Objections contre le dogme, — Objections contre la discipline;* mais aussi, il en est d'autres où il se réfugie dans les sentimens les plus pieux. Comment admettre ce pêle-mêle de philosophisme et de piété ?

Voici quelques passages qu'on lui a le plus incriminés :

« Les prophètes d'Israël avaient depuis longtemps annoncé la mission du fils de Dieu ; et il est venu, ce fils de Dieu ; et la lettre des prophéties a été accomplie.

» Une chose n'est pas prédite parce qu'elle arrive, mais elle arrive parce qu'elle est prédite. De cela les évangiles même font preuve; ils ont la naïveté de nous dire à chaque ligne : « Et Jésus fit cette chose *afin que la parole du prophète fût accomplie.* » Mais, sans nous arrêter à combattre votre futile argument, nous vous montrerons que cette annonce du Christ ne vient que de la

honteuse ignorance des Juifs : ils convertirent en prédictions le calendrier céleste des Egyptiens, qu'ils n'entendaient pas. Là, on voyait tout le mystère de la Vierge et de son fils, qui ne signifiait autre chose que le lever et le coucher de diverses constellations. Les Hébreux, en sortant d'Egypte, emportèrent ces signes et les transformèrent bientôt en des fables les plus absurdes.

» Il y a bien plus : c'est qu'il n'est pas du tout démontré qu'il exista jamais un homme appelé Jésus, qui se fit crucifier à Jérusalem. Quelles sont vos preuves de ce fait? les évangiles. Admettriez-vous dans un procès, comme valides, des papiers visiblement écrits par l'une des parties? Nous raisonnons ici comme si nous croyions à l'authenticité du Nouveau-Testament (ce que nous sommes bien loin de faire, comme on le verra par la suite). Loin de rien trouver dans l'histoire qui admette la vérité de l'existence du Christ, nous voyons, d'après les auteurs latins qui parlent avec mépris de la secte naissante, que les évangiles n'étaient pas même entendus à la lettre par les premiers chrétiens. C'étaient des espèces d'allégories, des mystères auxquels on se faisait initier comme à ceux d'Eleusis.

» Mais encore, il vous a plu de supprimer une

multitude d'évangiles, que vous appelez apocryphes, qui cependant ne le sont pas plus que les autres. Là, on remarque tant de contradictions (contradictions que vous n'avez pas même fait disparaître des évangiles que vous avez laissés), qu'il faut nécessairement en conclure que, dans le principe, l'histoire du Christ était un conte qu'on brodait selon son bon plaisir.

» Allons plus loin. Admettons la réalité de sa vie et l'authenticité des évangiles. De la simple lecture de ceux-ci résulte le renversement de la divinité de Jésus. Nous voyons que tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à Jérusalem, les prêtres, les magistrats; enfin cette classe d'hommes que, dans tous les temps, on croit de préférence à la populace, regardait le Christ comme un imposteur qui cherchait à se faire un parti. On lui demanda des miracles publics et il ne put en faire; mais il ressuscitait, il est vrai, des morts parmi la canaille. Dans ses réponses il ne s'explique jamais clairement, il parle obscurément comme l'oracle de Delphes. Quant à sa résurrection, un peu de vin et d'argent aux gardes en explique tout le mystère. A qui apparut-il après sa sortie triomphante du tombeau? A ses disciples, à des femmes crédules, à des gens qui avaient intérêt

à prolonger l'imposture. Il ne se montra pas aux prêtres, au peuple, aux magistrats qui le virent expirer, et qui étaient bien sûrs qu'il n'était plus. »

Dans d'autres passages il y a tendance à la piété, à la foi.

L'auteur ne conclut à rien d'admissible; il doute.

Mais il ne s'est pas préservé de ces sorties banales dont on accommode depuis des années les philosophes. Philosophe lui-même, à la manière de Jean-Jacques objet de ses sympathies dans son adolescence, il n'aime pas ses confrères. Ceci s'explique : il en était alors du parlage philosophique comme à présent du parlage libéral : d'abord on se passionne, on s'échauffe; mais à mesure qu'on ne voit rien résulter de physiquement régulier, de bon en soi, de cet instrument sonore; fatigué de paroles, de sons, on s'enquiert des meneurs, des chefs; on les rend responsables de la difficulté des choses; on cherche dans leur biographie la cause des désappointemens; on veut y légitimer la lassitude, le refroidissement des adeptes.

« Si les sophistes de la Grèce, dit-il, affectèrent l'originalité de conduite, ils ne se distin-

guèrent pas moins par la chasteté et la pureté de leurs mœurs. Ils s'occupaient tous des autres exercices des citoyens et supportaient comme eux les travaux de la patrie. Solon, Socrate, Charondas, et mille autres, furent non seulement de grands philosophes, mais de grands guerriers. La frugalité, le mépris des plaisirs, toutes les vertus morales brillaient dans leur caractère.

» Nos philosophes, bien différens, enfermés dans leur cabinet, brochaient le matin des livres sur la guerre où ils n'avaient jamais été ; sur le gouvernement où ils n'avaient jamais eu de part ; sur l'homme naturel qu'ils n'avaient jamais étudié que dans les sociétés de la capitale ; et, après avoir écrit un chapitre rigide contre le luxe, la corruption du siècle, le despotisme des grands, ils s'en allaient le soir flatter ceux-ci dans nos cercles, corrompre la femme de leur voisin, et partager tous les vices du monde. »

On voit ici l'émigré qui, comme tant d'autres, attribue ses malheurs aux détournemens de la philosophie. Nous ne nous arrêterons pas à combattre ces boutades, à montrer Socrate aux pieds de la courtisane Aspasie, et enseignant aux courtisanes secondaires dont celle-ci tenait un assortiment complet, l'art de tirer le plus

grand parti possible de leurs charmes; Solon trafiquant en Egypte, et bien plus adonné aux spéculations commerciales qu'aux spéculations philosophiques.

« Vieux fou, vieux gueux! se disait Diderot : âgé de soixante-deux ans, ajoute l'auteur, et amoureux de toutes les femmes, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule? » Il me semble que cette allocution, ce *meâ culpâ*, valaient mieux que les conseils de Socrate à Aspasie.

Quelle pâture à l'hilarité des anti-philosophes, si J.-J. Rousseau avait établi un tonneau sur la place de la Sorbonne, si Helvétius était allé jeter son argent à la mer en s'écriant : « Je suis libre! » Mais si l'auteur du *Contrat social* avait imaginé les mariages de la république de Platon, il n'y aurait pas assez de pierres à lui jeter.

Amer est le fiel de l'émigré contre nos philosophes; il les a dépréciés en les mettant face à face avec ceux de la Grèce; mais vient le moment de l'impartialité; alors voyez-le se délecter dans leurs systèmes, reproduire avec verve, force, entraînement, les meilleurs argumens contre le culte, contre Dieu, contre Jésus-Christ.

Il en avait fait bonne provision ! Il puise dans une épargne intarissable.

De ce pour et ce contre il cherche enfin à tirer quelque conclusion :

« Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme?

» Le christianisme, dit-il, tombe de jour en jour ; et cependant nous ne voyons pas qu'aucune secte cachée circule sourdement en Europe, et envahisse l'ancienne religion : Jupiter ne saurait revivre ; la doctrine de Swedenborg ou des illuminés ne deviendra point un culte dominant ; un petit nombre peut prétendre aux inspirations, mais non la masse des individus ; un culte moral où l'on personnifierait seulement les vertus, comme la sagesse, la valeur, est absurde à supposer.

» La religion naturelle n'offre pas plus de probabilités ; le sage peut la suivre ; mais elle est trop au-dessus de la foule : un dieu, une âme immortelle, des peines et des récompenses, ramènent le peuple de nécessité à un culte composé ; d'ailleurs cette métaphysique ne sera jamais à sa portée.

» Peut-on supposer que quelque imposteur, quelque Mahomet, sorti d'Orient, s'avance la

flamme et le fer à la main, et vienne forcer les chrétiens à fléchir le genou devant son idole? la poudre à canon nous a mis à l'abri de ce malheur.

» S'élèvera-t-il parmi nous, lorsque le christianisme sera tombé en un discrédit absolu, un homme qui se mette à prêcher un culte nouveau? Mais alors les nations seront trop indifférentes en matière religieuse, et trop corrompues pour s'embarrasser des rêveries du nouvel envoyé, et sa doctrine mourrait dans le mépris. Cependant il faut une religion, ou la société périt : en vérité, plus on envisage la question, plus on s'effraie ; il semble que l'Europe touche au moment d'une révolution ou d'une dissolution, dont celle de la France n'est que l'avant-coureur. »

Dans le doute abstiens-toi, dit le sage ; ainsi fait M. de Chateaubriand.

L'auteur résume enfin tout le livre :

« Quel fruit tirer de cette observation pour la révolution française? un très grand.

» Premièrement, il s'ensuit qu'un homme bien persuadé qu'il n'y a rien de nouveau en histoire, perd le goût des innovations : goût que je regarde comme un des plus grands fléaux qui affli-

gent l'Europe dans ce moment. L'enthousiasme vient de l'ignorance ; guérissez celle-ci, l'autre s'éteindra, la connaissance des choses est un opium qui ne calme que trop l'exaltation.

» Mais, outre ce grand avantage, qui ne voit que ce tableau général des causes, des effets, des fins des révolutions, mène par degrés à la solution de la question dernière, proposée pour but de cet ouvrage, savoir : si la révolution française se consolidera.

» En effet si nous trouvons des peuples qui dans la même position que celle des Français aient tenté les mêmes choses, si nous voyons les raisons qui firent réussir ou renversèrent leurs projets, n'est-ce pas un motif d'en conjecturer l'établissement ou la chute de la république en France? on a déjà pu entrevoir mon opinion (la chute) à ce sujet. »

CHAPITRE XV.

Une manie de M. de Chateaubriand. — M. Ladvocat et la petite malle. — Composition du poème des *Natchez.* — En quoi se rapprochent et diffèrent le Camoëns, Ercilla et Chateaubriand. — Étrange fantasmagorie de Paris. — Le Natchez à la comédie. — Innovation de l'auteur en poésie géographique.

Virgen del mundo, America innocente.
(MANOEL QUINTANA, *Ode.*)

—

L'*Essai historique* finit par une *Nuit chez les sauvages d'Amérique.* Ici le poète reparaît avec son exaltation d'illusions, son mirage, et ces flots d'or, de pourpre, d'azur, déposés par Iris sur sa palette.

De là data sans doute un retour du publiciste aux enchantemens de la création, aux magnifi-

cences de la nature. Il s'occupa dès lors à réaliser l'étrange projet de l'épopée de l'homme sauvage.

M. de Chateaubriand a un faible dont il ne s'est pas encore corrigé, c'est de se donner sans cesse pour un homme perdant ses ouvrages, et de relever l'historique de ses manuscrits par de merveilleux évènemens qui les lui font retrouver en tout ou en partie. C'est pour lui un texte à gémissemens et à résignation.

Déjà, lors de la publication de l'*Essai*, il attendrissait le lecteur (p. 29) sur la perte de ses manuscrits rédigés en Amérique. Cependant cela ne l'empêchait pas d'en donner un fragment à la fin de l'ouvrage. Ici l'affliction redoublait, la révolution l'avait privé non seulement du manuscrit de ses voyages, mais « encore de ses *Tableaux de la nature*, et d'une sorte de roman dont le cadre totalement neuf et les peintures naturelles auraient pu mériter l'indulgence du lecteur. » Une note nous apprend qu'il s'agit des *Natchez*. « De tout cela, ajoute-t-il, il ne m'est resté que quelques feuilles détachées, entre autres la *Nuit*, qu'on donne ici. »

La note dont nous avons parlé apprend, pour compliquer le merveilleux, que les *Natchez*

« furent écrits à Londres sur le souvenir récent de ces ébauches. »

Autre incident du drame. M. de Chateaubriand vient en France, sous un nom supposé, en 1800 ; il publie *Atala ;* mais une publication sans lamentations! Or, l'auteur se délecta à gémir dans sa préface sur la seconde perte des *Natchez*, dont *Atala* n'était qu'un fragment, le seul qui lui restait, et qui fut suivi d'un autre fragment, *René.* Sur cette perte imaginaire, il fit de l'attendrissement ; mais, lors de la *Collection Ladvocat*, le noble pair voyant que le dénouement approchait, force fut d'en finir avec toutes ces douleurs. Il fallait que le spectateur s'en retournât chez lui, le cœur content, après avoir vu la toile tomber sur le fils rendu aux bras de son père. Saint Aubry descendra-t-il du ciel pour lui rendre ses *Natchez* perdus deux fois, éprouvés enfin par tant de traverses ?

Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Ce conseil parut sage ; aussi fallut-il chercher un dénouement plus naturel, plus moderne. De toutes les reconnaissances du théâtre, aucune ne lui convenait ; *les beaux yeux de la cassette*

lui firent enfin imaginer une jolie petite malle, un M. de Thuysi, dessiné sur le *monsieur de la Lindelle* de Voltaire, et, une honnête et *surtout pauvre* famille anglaise ; tout ce monde est venu au tomber du rideau remettre les *Natchez* dans les bras de M. de Chateaubriand, en présence de M. Ladvocat, arrêté d'avance pour père nourricier, lequel, tout attendri, avait la larme à l'œil ; et l'émotion nous a tous gagnés quand M. le vicomte, heureux père, a fini par cette phrase qui va au cœur : « Je ne connais rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de *cette pauvre famille anglaise.* »

Le talent a ses faiblesses ; celles-ci sont bien pardonnables ; au reste, nous nous y sommes peut-être arrêté trop long-temps ; mais, du rapprochement de toutes ces péripéties des *Natchez*, nous tirons l'induction que ce fut vers le temps de la publication de l'*Essai* qu'il se mit dans la tête de revêtir des formes de l'épopée le récit des guerres de la peuplade américaine. Le dégoût ou tout autre motif lui fit interrompre ce travail : de là, la forme de cet ouvrage, moitié dans un genre, moitié dans un autre.

C'est une étrange imagination que d'avoir voulu fondre ensemble, et l'allégorie, et le mer-

veilleux chrétien, et le merveilleux des sauvages, et les comparaisons à longue queue d'Homère. On retrouve ici le jeune homme; mais le jeune homme dont les idées sont grandes, le jeune homme qui ne doit pas se traîner dans la routine des faiseurs, le jeune homme, enfin, dont les productions frapperont, émerveilleront ce monde qui veut un peu se reposer de ses tribulations révolutionnaires.

L'épopée de l'homme sauvage! Bonne ou mauvaise, n'importe; cette épopée n'aura-t-elle pas plus d'attraits que celles qui éclosent bon-an mal-an par demi-douzaines?

Mais, avec sa prétention de nous réverbérer l'Amérique sauvage n'aura-t-elle pas au moins l'utilité d'un voyage?

Le sujet de M. de Chateaubriand avait du rapport avec celui du Camoëns plus qu'avec tout autre.

Ce dont il faut s'étonner c'est que, voyageur, guerrier dans l'Hindoustan, le Camoëns se soit si peu attaché à retracer le pays conquis, à rendre le panorama de ces contrées parfumées de mœurs voluptueuses, pleines d'enchantemens, de merveilles dans leurs rites, leurs jeux! Il ne s'est pas même douté, lui poète épique, qu'il y avait

là, peut-être à cent pas de lui, le Mahâbarâta, le Ramayâna. On dirait que, fanatisé de patrie, de religion, le Camoëns détourne ses yeux de tout ce que peut lui offrir de frappant le monde hindou; il est tout à Lisbonne. Il vit, dirait-on, dans tes murs,

... Nobre Lisboa, que no mundo
Facilmente das outras es princesa,
Que edificada foste do facundo
Por cujo enganno foi Dardania acesa (1)?

Qui aurait pensé qu'à Macao, entouré de tout ce qu'il y a de plus insolite, placé parmi les étrangetés asiatiques, dans cet Orient, étonnante civilisation décrépite, retentissante d'une longue renommée; dans un pays où la poésie croît pour ainsi dire en pleine terre, parmi les rubis et les émeraudes; qui aurait dit que là le Camoëns renonçât à décorer d'aigrettes musulmanes sa muse pour le vieil Ulysse?

Même inconséquence à peu près chez Alonzo

(1) Noble Lisbonne, qui, dans le monde, es à coup sûr des autres cités la reine, et qui fus bâtie par le Grec éloquent qui mit Pergame en cendres par ses stratagèmes. »

(*Chant III.*)

de Ercilla : il a beau annoncer qu'il ne chantera pas,

> ... Las damas, amor, no gentileças
> De caballeros tanto enamorados,
> Ni las muestras, regalos, ni terneças
> De amorosos afectos y cuidados ;

« les dames, l'amour, la courtoisie des amoureux chevaliers, ni les démonstrations des tendres sentimens et des douces pensées, »

le vainqueur des Araucans n'en est pas moins tout plein de son Espagne chevaleresque et religieuse. Quant aux sauvages, il les civilise pour les rendre dignes d'entrer dans son épopée.

M. de Chateaubriand a mieux fait que le froid et didactique Espagnol ; moins bien, sous le rapport des violentes inspirations, que le Virgile lusitain ; mais ses *Natchez* apprennent quelque chose; ils nous montrent l'Amérique sauvage ; et les deux poèmes précédemment cités, que nous montrent-ils, sinon le poète, le faiseur de vers, à chaque page?

C'est certainement chose drôle que ce Satan allant chercher la Renommée à l'extrémité du pôle antarctique, sur une montagne de glace qui surpasse en hauteur les Andes et l'Himalaya, dans un palais en spirale façonné sur le modèle

de la caverne de Syracuse, dite *l'Oreille-de-Denys*; et tout cela pour faire raconter de cabane en cabane, dans le village des Natchez, le doux penchant de Celuta pour René. Mais, même dans cette extravagance renouvelée des Grecs, il y a autant de poésie de détails que peut en offrir la science géographique.

«Le couple pervers franchit ces mers inexplorées qui s'étendent entre la coupole de glace et ces terres que n'avaient point encore nommées les Cook, les Lapeyrouse. La Renommée dirigeant ses coursiers sur la Croix du Sud, tourne le dos à ces constellations australes qu'un œil humain ne vit jamais; puis, par le conseil de Satan, de peur d'être aperçue de l'ange qui garde l'Asie, au lieu de remonter l'Océan Pacifique, elle descend vers l'Orient, pour voler sur la plaine humide qui sépare l'Afrique du nouveau continent. Elle ne voit point Otaïti, avec ses palmiers, ses chants, ses chœurs, ses danses, et ses peuples qui recommençaient la Grèce. Plus rapide que la pensée, le char double le cap où un océan si long-temps ignoré livre d'éternels combats aux mers de l'Ancien-Monde. Satan et la Renommée laissent loin derrière eux les flammes qui s'élèvent des Terres Magellani-

ques, phare lugubre qu'aucune main n'allume, et qui brûle, sans gardien, au bord d'une mer sans navigateurs. Ils vous saluèrent, ruines fumantes de Rio-Janeiro, monument de ta valeur, ô mon fameux compatriote! »

Nous aurons occasion de montrer par la suite, peut-être à l'occasion de la grande composition des *Martyrs*, que la poésie, pour déposer ce caractère de futilité qui la fait mépriser des gens graves, pour rentrer dans la plénitude de son omnipotence passée, pour nous rappeler enfin les beaux jours de la Grèce, doit marcher à la tête des connaissances humaines, s'en faire des attributs, les envelopper toutes comme le ciel dont elle émane ceint l'universalité des mondes. Nul, mieux que M. de Chateaubriand, n'était l'homme de cette restauration; dans les *Natchez*, bien que décidé à rompre avec la civilisation, il prodigue l'abondance de ses connaissances; et sous ce rapport il est même supérieur au troisième chant du *Paradis perdu*; car Milton, bien qu'il eût une immense lecture; bien que, suivant l'heureuse expression de M. de Villemain, « il inventât au-delà de toutes les pensées connues, » ne pouvait avoir que l'érudition de son temps, laquelle n'était pas sans

hérésie. Aussi, dans son *Voyage de Satan à la recherche du monde*, n'a-t-il nourri sa poésie que de la mauvaise physique de son temps.

M. de Chateaubriand, plus avantagé sous le rapport du positif de la science, la parsème dans sa poésie. Des étincelles jaillissent, éblouissent, éclairent : c'est la combinaison anatomique de l'oreille dans la distribution du palais de la Renommée, si propre à l'effet de l'acoustique ; c'est Cook, c'est Lapeyrouse, les deux représentans de l'art nautique, qui assistent à cette fête de génie ; c'est l'astronomie du pôle antarctique, ces constellations ignorées des anciens, cette *croix du Sud* étrangère à l'Uranie grecque. L'*Ange de l'Asie* doit fort peu s'embarrasser de Satan et de la Renommée allant au village des Natchez ; et c'est chose fort inutile que les précautions de ces dignes gens pour l'éviter. Mais il y a ici une réminiscence de Milton dans la course du char sur les diverses parties du globe ; Otaïti qui recommence les jeux de Cythère, ces éternels combats livrés par la mer Atlantique à l'Océan indien vers le Grand-Cap, les volcans des Terres Magellaniques, et enfin ce souvenir donné à Dugay-Trouïn en voyant Rio-Janeiro ; c'est là de la poésie comme on en voudrait, in-

structive, grande, et moissonnant à pleines mains dans les choses historiques, scientifiques, géographiques. Cela vaut mieux que les *Canzoni* de Pétrarque, que les insignifians chefs-d'œuvre de Millevoie, de Lemierre, mieux enfin que toutes ces *Helleniennes*, *Essais*, *Loisirs poétiques*, *Messéniennes*.

Ce que nous disons du morceau cité s'applique à plusieurs autres des *Natchez*. L'ouvrage n'est pas bon, de bien il s'en faut; il vaut moins dans son genre que l'*Essai;* mais il y a indice du grand littérateur; c'est un de ces mauvais livres que la médiocrité ne saurait produire.

La narration de Chactas remplit une bonne partie du volume épique; la narration est le *sine quâ non* du classicisme; il faut que le héros raconte; mais sous ce rapport les souvenirs lui ont porté malheur.

Que M. de Chateaubriand fasse déménagement complet de poésie, et nous promette l'*Épopée de l'homme sauvage*; à merveille; mais au lieu de tenir cette promesse, voilà qu'il amène un sauvage en France, qu'il fait passer toute la cour de Louis XIV par le langage des cabanes. Il n'y a plus ici que du ridicule; autant on loue l'auteur de la sauvagerie de sa muse

sur les bords du Meschacebé et de l'Ohio, autant cette prose iroquoise et algonquine est déplacée dans la description de la cour de Versailles. Qui, en suivant le poète en Amérique, pourrait s'attendre à pareil désappointement? Et qu'est-ce autre chose que cette fantasmagorie de Paris au moment où nous débarquons, avides d'émotions, de tableaux inaccoutumés, sur les grèves du désert?

Encore si cette mystification n'était que de quelque quinze pages! mais tout un gros demi-volume! Il faut nous résigner à voir la pompe de notre civilisation habillée d'expressions incomplètes, et réduite au petit dictionnaire des choses de la nature. L'église est la *cabane de la prière;* un livre est un *collier;* le palais de Versailles est une *cabane* aussi; tous les hommes sont des *guerriers*. Encore si M. de Chateaubriand ne se laissait pas deviner sous le masque de Chactas; mais il a des souvenirs, des préférences littéraires; il les prête au sauvage. Ainsi les *colliers* de madame de Sévigné sont plus appréciés par lui que les autres *colliers* ou livres. Il est enchanté de la diction des tragédies de Racine, bien qu'il n'y entende rien. Je ne crois pas, si l'on avait conduit les Osages à la Comédie-

Française, qu'ils eussent fait distinction des vers de M. Ancelot à ceux de M. Draparnaud.

Voici comment le connaisseur des bords du Meschascebé se prit d'enchantement à une représentation de *Phèdre* :

« Une cabane, soutenue par des colonnes, se découvre à mes regards. La musique se tait ; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent sous les portiques. René, je ne suis qu'un sauvage ; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers ; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurais te dire quel fut mon étonnement, lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel : c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était pas un véritable chant, c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole. J'avais ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits ; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutais alors... Quel tableau de la passion source de toutes nos infortunes ! Vaincu par

mes souvenirs, par la vérité des peintures, par la poésie des accens, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand qu'il troubla la cabane entière. »

Quant à moi, je n'ai vu qu'un demi-sauvage à la comédie ; c'était l'un de ces chefs de Palicares que ses blessures et les bienfaits du comité parisien pour les Grecs retenait à Paris. Loin de se plaire à toutes ces tendres choses, à toutes ces fadeurs, à ces *tendres feux*, à ces *nobles flammes* d'Oreste et d'Hermione, il demanda en grâce de le faire sortir si on ne le voulait tuer d'ennui. En effet, nos passions maniérées, nos conversations langoureuses de théâtre manquaient leur effet sur cet aigle de l'Athos : *ses larmes ne coulèrent pas par torrent de ses yeux ;* l'harmonie des vers se perdait dans ses oreilles étrangères ; et, *s'il troubla la cabane*, ce ne fut guère que par ses bâillemens. Peut-être se serait-il amusé, il est vrai, si, comme du temps de Chactas, son aïeule Hermione avait été en vertugadin de vingt-quatre pieds de circonférence, poudrée à frimas ; si surtout ce pauvre Oreste s'était montré enculotté de velours rouge, avec perruque et cadogan, comme le représentent les gravures du bon temps.

Le littérateur de 1791, l'ami de La Harpe, de Flins, se montre encore un peu dans la description des choses militaires. Les revues, les habits, les armes, il est parlé de tout cela avec d'ingénieuses périphrases. L'école de Delille, ou du moins l'école dont Delille a été depuis le coryphée, avait gagné jusqu'au jeune barde armoricain ; ayant sacrifié trop sans doute à ces règles décrétées sur le Parnasse de La Harpe et de Ginguené, ce n'a été que plus tard que M. de Chateaubriand a secoué tout cet ancien régime de vers périphrasés et paraphrasés. Et c'était en prose que l'auteur s'imposait ces observances du méticuleux alexandrin ! Quoi qu'il en soit, les fusils ne sont pas des fusils, les baïonnettes ne sont pas des baïonnettes, dans les combats des Natchez.

« C'est une hardiesse que d'introduire dans un alexandrin, que de prononcer au théâtre certains noms les plus illustres de notre histoire. Voltaire s'est vanté de l'avoir fait, comme d'une grande nouveauté. Bien des noms de villes et de pays sont tout-à-fait interdits. Le guerrier le plus vaillant est obligé d'employer une périphrase pour parler de ses armes : le canon, c'est l'*airain ;* un fusil est un *tube meurtrier ;* la baïon

nette et le pistolet sont ineffables. Un archevêque s'appelle un *pontife;* un curé ne peut passer qu'en qualité de *pasteur*, et pour un conseiller au parlement, il faut qu'il renonce à figurer dans un vers. On a donné une tragédie en l'honneur de la Pucelle d'Orléans : l'auteur n'avait pas cru possible de la nommer : c'était la guerrière ou la captive, l'héroïne ou la bergère, c'était tout excepté Jeanne. Quiconque serait entré sans voir l'affiche aurait pu assister à la pièce sans deviner de quoi il s'agissait. » (GLOBE.)

On dirait que tout ce qui émane de notre société porte malheur au chantre de l'homme sauvage. Mais quand il est un pur Natchez, il dédommage le lecteur ; l'Amérique lui parle d'une voix vraie, douce, délicieuse, sonore. La captivité de René chez les Illinois, le martyre du sachem, les efforts de l'amitié d'Outougamiz, tous ces tableaux nous illusionnent de vie locale, d'une vérité surprenante.

Et ce tableau de la moisson de la folle avoine !

« On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui coulait au bas de la colline où la cabane de René était bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes saules dont la rivière est bordée y répandaient l'ombre ;

les pirogues s'ouvraient un chemin à travers les plantes qui couvraient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétrait la profondeur des flots roulant sur des sables d'or ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposaient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyaient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

» On arrive au lieu désigné : c'était une baie où la folle avoine croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des sauvages, prend racine dans les eaux ; son grain est de la nature du riz ; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

» A la vue du champ merveilleux les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

» En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs ; avec ces cordes

ils saisissaient les tiges de la folle avoine, qu'ils liaient en gerbe ; puis inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils les frappaient avec un fléau léger ; le grain mûr tombait dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des sauvages, animaient cette scène, moitié marine, moitié rustique. »

Greuze, Steuben, ne peindraient pas mieux : *ut pictura poesis*.

Delille, Saint-Lambert, Darwin, Thompson lui-même, ont peu de descriptions aussi charmantes, aussi justes, aussi neuves surtout. Delille écrit souvent de reminiscence ; il a plus étudié Virgile que la nature. Saint-Lambert est un faible coloriste, comme Darwin, le Delille anglais. Thompson est vrai, mais il cherche si souvent, et si visiblement et si péniblement, l'effet, que l'on ne saurait perdre de vue le versificateur dans les champs où paissent les troupeaux de ses *Saisons*.

J'ai entendu reprocher à cet ouvrage, les *Natchez*, moitié épopée, moitié roman, des détails trop repoussans, d'autres trop libres.

Je ne sais si un homme qui franchit l'Atlantique avec promesse d'en rapporter un album

complet de vie sauvage, doit inachever sa collection, et, soit retenue, soit tromperie, ne nous présenter que le beau côté de la portion de la société qu'il s'est adjugée. Des deux revers de la médaille l'un doit-il être caché?

Mais alors il en serait de la poésie voyageuse comme de la prose voyageuse.

On reproche de la partialité aux écrits des Du Halde, des Savary et autres. Par exemple, l'Egypte : Savary s'extasie à chaque page; les jardins d'Armide! ils sont réalisés à l'île de Raouda; le Delta, s'il ne figure pas tout-à-fait l'âge d'or, s'en approche merveilleusement avec ses zéphyrs, ses orangers en même temps fleuris et chargés de fruits, ses cassiers, ses berceaux de jasmins. Volney vient après, qui désillusionne tout, enlève d'un tour de main cette prestigieuse draperie du dieu du Nil. Ces orangers, qui chez nous emportent mille idées de luxe, communs dans le Delta, ne peuvent soutenir cette réputation, grêles, alongés comme ils sont. Les Almées! elles avaient tourné la tête à Savary, et ne sauraient lutter de grâce avec nos Bohémiennes et nos Savoyards dansant dans les rues. Lequel croire? C'est une incertitude à n'y pas tenir.

M. de Chateaubriand nous semble ouvrir une

ère de poésie géographique. L'Amérique-Nord, il l'a peinte de main de maître. Déjà, disciple de ce chef d'école, Walter Scott a mis l'Ecosse sous nos yeux, mais toute en action, toute vivante, et non par de froides descriptions, des nomenclatures de villes à l'instar des géographes; lord Byron a vu la Grèce, nous la voyons, nous aussi, dans ses poèmes brillans, affligée de servitude, mais disposée à de grands coups de main, mais conservant en dépôt sacré dans le cœur la vieille énergie. Southey, accusé d'être plus Arabe qu'en Arabie, a fait *Thalaba,* et cette espèce d'accusation qui court est son éloge pour la poésie géographique, laquelle implique et esprit local et fidélité de sites. Déjà Bernardin de Saint-Pierre, précurseur de la nouvelle secte, avait transporté dans un livre toute l'Ile-de-France; J.-J. Rousseau avait jeté d'incomplètes et pourtant vigoureuses esquisses de la Suisse dans son roman tout de passion.

Il reste à cette école de vastes domaines à s'inféoder. Assez, assez de vers, d'élégies, de messéniennes même. Messieurs nos poètes! à quoi toute cette phraséologie plus ou moins inspirée, plus ou moins sourcilleuse, peut-elle être bonne avec vos vers à maximes, avec vos hémistiches à an-

tithèses? L'Inde, la Chine, l'Egypte, la Judée, mille et mille pays, tous riches d'une poésie encore en friche, embellis de mœurs étonnantes, de mythes, de monumens, de pagodes, de temples, de bayadères, d'almées, de ruines, de pyramides, sont au premier occupant. C'est un pêle-mêle de richesses poétiques. Voilà des empires à conquérir; devenez rois de par les muses classiques ou romantiques, comme vous voudrez, devenez rois de ces contrées où n'a passé encore qu'une brute prose, comme un sanglier à travers des broussailles; c'est à la poésie à aller humer les enivrans parfums des airs, les émanations des bosquets, des fleuves, des mers, des golfes, des jardins; à aller réfléchir dans ses yeux inspirés l'azur des cieux, l'or des horizons, les mille nuances des perspectives; à cela, il faut ajouter le sentiment de l'esprit de ces peuples, de leurs mœurs, de leurs religions, pour en devenir rois, comme le sont devenus Chateaubriand et Walter Scott. Assez, assez d'*Orientales* et d'*Occidentales* faites à Paris, ou bien cessez de vous moquer de ces Ségrais, de ces Deshoulières, qui,

Dans leurs cabinets, assis au pied d'un hêtre,

faisaient résonner les échos de leurs chalumeaux champêtres.

CHAPITRE XVI.

Petites poésies de l'an 1797. — Grande révolution dans la conscience de M. de Chateaubriand. — Sa piété peut-elle être sincère? — Circonstances de sa conversion. — Preuves, raisons pour et contre.

Ed un rimedio anch' ho che m'assicura,
Che mi so fare il segno de la croce.

« Il me reste encore un remède dont je suis certain, je sais faire le signe de la croix. »

(Berni, *Orlando amoroso.*)

—

Avant d'entrer dans la période la plus importante de l'apparition de M. de Chateaubriand, deux mots encore.

Parfois et à temps perdu, il offrait des sacrifices aux muses (je parle des muses rimeuses, pauvres divinités aujourd'hui); cependant nous

rappellerons ces essais, pour ne rien taire de toutes les phases de cette puissante imagination.

De ses vers il n'avait encore publié que l'*Amour de la campagne*, dans l'Almanach des Muses, en 1790; à Londres, six ou sept ans après, autre publication de ce genre, dans le journal de M. Peltier : c'était une babiole élégiaque, le *Cimetière de la campagne*, imitation de Grey. Donnons-en quelques passages :

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne à son empire
De rustiques Newton de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talens sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire.
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Il s'essaya de nouveau alors. Petite poésie dans l'année 1797; mais il ne publia pas ces distractions.

Une imitation d'Alcée (*Quelques propos amoureux*) montre de moins lugubres dispositions.

Que m'importe de vivre au-delà de ma vie?
Qu'importe un nom par la mort publié?

Pour moi-même un instant aime-moi, ma Lydie,
Et que je sois à jamais oublié.

Dormitat bonus Homerus, lui aussi M. de Chateaubriand, en 1797, qui n'était pas encore un Homère, témoin son *Milton et Davenant :*

Charles avait péri ; des bourreaux commissaires,
Des lois qu'on appelait révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation...
C'était la France enfin sous la Convention.

Et tout le reste dans ce prosaïsme.

Si la politique en vers ne lui allait pas, voici des sentimens mieux assortis à son âme nourrie de prestiges, d'amour et d'enthousiasme champêtre. C'est une imitation délicieuse de ce je ne sais quel barde écossais.

Viens, dans ces champs déserts où la bise murmure,
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous ;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache de ses ailes
Voltige dans les airs le défaillant essaim ;
Ah ! puissé-je en mourant me reposer, comme elles,
Un moment sur ton sein.

. . . .

Aux portes du couchant le ciel se décolore ;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien ?

L'*Essai* publié, et l'épopée des *Natchez* à moitié terminée, on se trouvait en 1798 ; alors une grande révolution s'opéra dans l'esprit de M. de Chateaubriand.

Vous trouverez nombre de gens en doute sur sa conversion. Est-elle bien sincère? et réellement, à part les pages d'athéisme dans l'*Essai historique*, il y a, même dans les plus pieux de ses ouvrages, dans les notes de son poème ascétique, ses *Martyrs*, des échappées de philosophisme ; ce qui fait que ces incrédules que nourrit encore ce siècle, ne peuvent concevoir qu'avec tant de dégagement dans les idées, tant de droiture dans la raison, un homme puisse à volonté s'arriérer de son époque. La raison publique s'est mise en telle progression ! non, il n'est plus guère permis de faire une dévotion du moyen-âge.

Qu'un esprit rétréci, enfoncé dans les coutumes par pesanteur, et donnant particulièrement place dans sa tête aux traditions des veillées du foyer paternel, demeure stationnaire devant

le mouvement et la marche de la pensée publique, cela se conçoit. Mais qu'au pôle opposé un génie se rapetisse à cette vulgarité, cela est si extraordinaire qu'on le traite d'incroyable.

Quoi! se dit-on, un homme enrichi de toutes les connaissances répandues, au pair de son siècle, dégagé de cette ténacité d'opinions qui caractérise la vulgarité et en est la première condition, M. de Chateaubriand, enfin, a-t-il pu mettre de côté, à volonté, comme pièce de rapport, tout son passé studieux, son acquis; et disant : « Je ne veux plus être philosophe » ne l'être plus, même *in petto*?

On a vu, dira-t-on, les consciences les plus désordonnées revenir à Dieu après un cercle d'égaremens. Je conçois cela, je conçois fort bien que sur le déclin de la raison, quand tout notre être s'affaiblit, dépérit et s'en va, quand la pensée s'est usée, et que l'homme, s'approchant du terme, s'avoisine de sa dernière enfance; je conçois que, tombant en caducité, il se replie sur lui-même, vive sur son passé, se rattache à ses premières idées, celles de son berceau, s'en rappelle les enseignemens, et importun déjà sur la terre, songe à régler ses comptes avec Dieu.

Voilà de ces convictions explicables. Mais chez notre écrivain, quand il rayonne de toutes ses splendeurs!

C'est dans le moment où son intelligence gagne le plus en étendue; c'est lorsque, plus novateur que jamais en littérature, il connaît toute la platitude des préjugés scolaires, et fait preuve du meilleur jugement qui puisse être, d'un jugement enfin qui sonde sa contemporanéité et voit bien au-delà d'elle, c'est dans ce moment où il fait preuve de toute la hauteur, de sa raison, qu'il se rapetisse, qu'il se fait croyant comme on l'est au hameau, dans l'éloignement des choses écrites! C'est alors qu'il recule de quatre siècles, qu'il regarde comme non advenus deux cents ans de livres, qu'il se fait bourgeois de Paris sous Philippe-Auguste ou Charles VII, homme à pèlerinages, à reliques, à psautier!

La Harpe voulut mourir en odeur de sainteté. Permis à chacun de s'en passer l'envie. Mais La Harpe caduc n'a pas fait ses marquans ouvrages sous l'empire de cette tardive mysticité. Ses facultés morales étaient démontées, ses ressorts distendus; et La Harpe, à son apogée, n'avait jamais fait preuve d'une bien grande supério-

rité de raison. Dans son *Cours de littérature*, sans idée à lui, dépréciateur ou louangeur à la suite, il ressasse, esclave des traditions. Il fit jadis ses armes en philosophie, mais en imitateur, mais parce que l'on était philosophe sous le règne de Voltaire sans souvent concevoir l'essence des idées philosophiques, comme l'on est libéral enfin quand le thermomètre est au libéralisme.

On le voit, ce n'est point là la trempe de M. de Chateaubriand. Le premier il a jeté un coup-d'œil d'aigle sur les mouvemens, les révolutions de la littérature. Novateur, il en ouvre une, lui, de littérature pleine de vie, d'audace, de sève; il voit loin, il connaît, juge les exigeances, sonde les esprits, et sans heurter les faibles de son siècle qui se croit classique, se dit, se prouve classique et ne veut plus du classicisme; il lui donne du romantique sans l'en avertir. Ce vieil enfant,

> I succhi amari ingannato in tanto beve,
> E dal inganno suo la vita riceve.

Avec une politique aussi clairvoyante, avec une perspicacité aussi judicieuse, supposer M. de Chateaubriand dévot, arriéré, sous le joug des

préjugés usés, tombés en désuétude! cela n'est guère possible. De quoi l'on conjecture que sa religion n'est pas consciencieuse.

On dit plus : on circonstancie de la manière suivante la conversion de M. de Chateaubriand.

L'*Essai historique* publié, et le vicomte enrôlé sous les drapeaux de la philosophie, quelqu'un, que l'on dit être un libraire, lui fit cette allocution :

« Le philosophisme est usé, vous n'y sauriez réussir. On ne fait guère sensation qu'avec du nouveau. Voltaire, Rousseau et tous les adhérens ont dit contre la religion tout ce qu'il y avait de piquant, de capable de faire courir après leurs livres; mais leur parti a triomphé; les jours de combats sont passés; comment pourrez-vous vous attirer l'attention publique? Vous serez tout au plus un soldat inaperçu dans le camp dont Rousseau et Voltaire sont les généraux. Faites mieux : déclarez-leur la guerre, levez l'étendard de la révolte contre eux dans le camp ennemi abattu. L'attention doit nécessairement se fixer sur vous; c'est tout ce qu'il vous faut, car vous avez du talent. »

Quel trait de lumière! un tout autre avenir

s'ouvrit devant lui, vaste, attentif, pressé pour l'entendre. Dès lors, il se vit l'Anti-Voltaire, il se promit une carrière de combat, de gloire, d'entraînement, comme celle du patriarche de Ferney, une carrière pleine de drame.

Mais impartial, autant qu'on peut l'être avec un parti pris, je dois mettre sous les yeux les pièces justificatives du néophyte.

Il y a des pages de piété, et nombreuses encore dans cet *Essai historique*, si souvent reproché à M. de Chateaubriand. Parmi les consolations du malheureux, il mettait la lecture de l'Evangile.

Dans la partie non épique des *Natchez*, c'est-à-dire dans celle que nous avons à peu près telle qu'il l'écrivit du premier jet, et où il n'a pas passé, en Angleterre, le pinceau de la poésie d'apprêt, la Bible fait dans le cachot la joie de René, et René est à peu de chose près Chateaubriand.

« Le lendemain, on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du verset du septième chapitre de l'*Ecclésiastique*, on déchiffrait ces mots :

« Comme cela est vrai! *La tristesse du cœur est » une plaie universelle !* Dans le chagrin toutes les

» parties du corps deviennent douloureuses, les
» os meurtris ne trouvent plus de couche assez
» molle. Tout est triste pour le malheureux, tout
» saigne comme son cœur : *C'est une plaie universelle !* »

« D'autres passages étaient commentés avec le même esprit.

« Ce premier verset du dixième chapitre de Job : *Mon âme est fatiguée de ma vie*, était souligné. »

Il y a encore d'autres indices de religion. Comme rien n'est à dédaigner, et que l'intérieur de l'homme se manifeste par des riens à son insu, qu'un mot, un geste trahit les prédilections, il se pourrait que ce Febriano, ce personnage sur qui l'auteur a voulu rassembler de l'odieux, fût une création indicatrice.

Il en fait un renégat. « Né parmi les Francs, sur les côtes de la Barbarie, cet aventurier, chrétien dans son enfance, ensuite parjure à l'Évangile, fut, dans l'ordre des Seyahs, disciple zélé du Coran. Jeté en Europe par un coup de fortune, entré dans la carrière des armes, il est extérieurement chrétien, mais il continue à détester les serviteurs du vrai Dieu. »

Ce n'est pas Voltaire qui, pour appeler la co-

lère sur une figure poétique, ne trouverait rien de mieux que l'apostasie. Peut-être M. de Chateaubriand a-t-il par là, sans s'en apercevoir, laissé lire dans son cœur des velléités évangéliques; peut-être aussi n'est-ce là qu'une réminiscence du Tasse, de l'Arioste. On était encore bigot en Italie au seizième siècle; aussi l'apostasie est la couleur la plus noire dont les poètes d'alors puissent charger un personnage.

Les malheurs auraient-ils développé dans M. de Chateaubriand ces germes de piété? Mais c'est principalement sous le coup de l'adversité qu'il a écrit ses damnables chapitres; c'est durant le fort de la révolution qu'il a fait ses preuves de philosophisme.

Voici comment il motive sa conversion:

« La mort de ma mère fixa mes opinions religieuses. Je commençai à écrire, en expiation de l'*Essai*, le *Génie du christianisme*. Rentré en France en 1800, je publiai ce dernier ouvrage, et je plaçai dans la préface la confession suivante:

« Mes sentimens religieux n'ont pas toujours » été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant » la nécessité d'une religion, et en admirant le » christianisme, j'en ai cependant méconnu plu-

» sieurs rapports. Frappé des abus de quelques
» institutions et des vices de quelques hommes,
» je suis tombé jadis dans les déclamations et les
» sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur
» ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les
» sociétés que je fréquentais; mais j'aime mieux
» me condamner; je ne sais point excuser ce
» qui n'est point excusable. Je dirai seulement
» les moyens dont la Providence s'est servie pour
» me rappeler à mes devoirs.

» Ma mère, après avoir été jetée à soixante-
» douze ans dans les cachots où elle vit périr une
» partie de ses enfans, expira sur un grabat où
» ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir
» de mes égaremens répandit sur ses derniers
» jours une grande amertume. Elle chargea, en
» mourant, une de mes sœurs de me rappeler à
» cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma
» sœur me manda les derniers vœux de ma mère;
» quand la lettre me parvint au-delà des mers,
» ma sœur elle-même n'existait plus; elle était
» morte aussi des suites de son emprisonnement.
» Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort
» qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé:
» je suis devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en
» conviens, à de grandes lumières surnaturelles;

ma conviction est sortie du cœur: j'ai pleuré,
» et j'ai cru. »

Il serait bien pauvre d'invention l'auteur qui en resterait à court pour ses propres affaires. Aussi cette déclaration ne rassura-t-elle pas les sceptiques. M. de Chateaubriand donna la lettre de madame de Farcy, sa sœur.

Cette madame de Farcy, après s'être quelque peu fait rechercher dans les salons de la capitale pour ses poésies, avait renoncé aux Muses; devenue, à ce que nous dit son frère, une véritable sainte, ses austérités l'avaient conduite au tombeau. L'abbé Carron a publié sa vie. Voici la lettre de madame de Farcy:

Saint-Servan, 1er juillet 1798.

« Mon ami, nous venons de perdre la meilleure
» des mères: je t'annonce à regret ce coup fu-
» neste (ici quelques détails de famille).........
» Quand tu cesseras d'être l'objet de nos solli-
» citudes nous aurons cessé de vivre. *Si tu savais*
» *combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à*
» *notre respectable mère*, combien elles paraissent
» déplorables à tout ce qui pense et fait profession
» non seulement de piété, mais de raison; si tu
» le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ou-

» vrir les yeux, à te faire renoncer à écrire; et
» si le ciel, touché de nos vœux, permettait notre
» réunion, tu trouverais au milieu de nous tout
» le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; tu
» nous donnerais ce bonheur, car il n'en est point
» pour nous tandis que tu nous manques, et
» que nous avons lieu d'être inquiètes. »

On fit de cela une invention, semant le bruit que madame de Chateaubriand mère était morte avant la publication de l'*Essai*.

« Ceux qui disaient ces choses étaient-ils mes amis, dit le converti, mes proches? Avaient-ils vécu avec moi à Londres, reçu mes lettres, pénétré mes secrets? Pouvaient-ils par leur témoignage déterminer l'instant où j'avais répandu des pleurs? S'ils étaient étrangers à toute ma vie; s'ils avaient ignoré mon existence jusqu'au jour où le public la leur avait révélée; s'ils étaient en France lorsque je languissais dans les terres de l'exil, comment oseraient-ils fonder une lâche accusation sur un fait qu'ils ne pouvaient ni savoir ni prouver? Ah! loin de moi la pensée que les hommes qui prétendaient fixer l'époque de mes malheurs avaient des raisons particulières de la connaître!

» J'ai cité le texte même de la lettre de ma sœur que j'ai entre les mains. Cette lettre est du 1er juillet 1798. Voici un autre document dont on ne niera pas l'authenticité :

Extrait du registre des décès de la ville de Saint-Servan, premier arrondissement du département d'Ille-et-Vilaine, pour l'an 6 de la république, f° 35, recto, où est écrit ce qui suit :

» Le douze prairial an six de la république
» française, devant moi Jacques Bourdasse, of-
» ficier municipal de la commune de Saint-Ser-
» van, élu officier public le quatre floréal der-
» nier, sont comparus Jean Baslé, jardinier, et
» Joseph Boulin, journalier, majeurs d'âge, et
» demeurant séparément en cette commune;
» lesquels m'ont déclaré qu'Apollonie-Jeanne-
» Suzanne de Bédée, née en la commune de
» Bourseuil, le sept avril mil sept cent vingt-six,
» fille de feu Ange-Annibal de Bédée et de Ma-
» rie-Anne Bénigne de Ravenel, veuve de René-
» Auguste de Chateaubriand, est décédée au
» domicile de la citoyenne Gouyon, situé à la
» Ballue, en cette commune, ce jour, à une
» heure après midi. D'après cette déclaration,
» dont je me suis assuré de la vérité, j'ai rédigé
» le présent acte, que Jean Baslé a seul signé

» avec moi, Joseph Boulin ayant déclaré ne le
» savoir faire, de ce interpellé.

Fait en la maison commune, lesdits jour et an,

Signé JEAN BASLÉ et BOURDASSE.

Certifié conforme au registre par nous, maire de Saint-Servan, ce 31 octobre 1812.

Signé TRESVAUX-RESELAYE, *adjoint*.

Vu pour légalisation de la signature du sieur Tresvaux-Reselaye, adjoint, par nous, juge au tribunal civil séant à Saint-Malo, le 31 octobre 1812,

Signé ROBIOU.

Le 12 prairial an 6 de la république correspond au 31 mai 1798, et l'*Essai* fut mis en lumière dès le commencement de 1797. L'attaque que l'on dirigeait contre l'auteur du *Génie du christianisme* manquait donc de fondement. La sincérité de la préface est prouvée; M. de Chateaubriand était véridique en 1801.

L'accusation et la défense ainsi mises sous les yeux, chacun jugera d'après sa manière de voir.

Voilà donc, en 1798, M. de Chateaubriand interrompant ses travaux commencés. Ses *Natchez*, à moitié habillés des oripeaux de l'épopée renouvelée des Grecs, il les abandonne; son *Essai historique sur les révolutions romaines*, il ne le com-

mence pas, ou il l'abandonne dès le commencement ; car ayant mis six ans à l'*Essai* que nous connaissons, il n'a pu, de 1797 à 1798, dans cette année où il retravailla les *Natchez* sur un autre système, faire cet infortuné *Essai sur les révolutions romaines*, qu'il menace du feu.

Tout entier à un nouveau genre de composition, il ouvre la Bible. Quelle puissance de poésie ! quelle source de lumières ! quelle abondance d'images ! C'est l'Orient, mais l'Orient avec ses fortes couleurs, avec ses mœurs solennelles, graves ; cet Orient qui enivre les organisations poétiques. Là tout se poétise ; la vie y est toute extérieure, la nature belle, riche ; les cités rayonnantes des souvenirs des époques de Sémiramis, de David, d'Alexandre, des Séleucides, de Mahomet, de Gengis Kan, de Timur ; il y a même excès de poésie : le Zend-Avesta, le Bondehesch, les Pourânas, les Schastras, la Genèse, les Kings ; tout cela déborde de poésie. La froide et mathématique raison ne semble départie qu'à notre entendement européen ; mais l'Asie ! c'est ce qui fait dire à la Péri de Victor Hugo :

> Tous les dons ont comblé la zone orientale.
> Dans tout autre climat, par une loi fatale,

Près des fruits savoureux croissent les fruits amers ;
Mais Dieu, qui pour l'Asie a des yeux moins austères,
Y donne plus de fleurs aux terres,
Plus d'étoiles aux cieux, plus de perles aux mers.

Mon royaume s'étend depuis ces catacombes,
Qui paraissent des monts et ne sont que des tombes,
Jusqu'à ce mur qu'un peuple ose en vain assiéger,
Qui tel qu'une ceinture où le Cathay respire,
Environnant tout un empire,
Garde dans l'univers comme un peuple étranger.

J'ai des vastes cités qu'en tous lieux on admire,
Lahor aux champs fleuris, Golconde, Cachemire,
La guerrière Damas, la royale Ispahan ;
Bagdad, que ses remparts couvrent comme une armure,
Alep, dont l'immense murmure
Semble au pâtre lointain le bruit d'un océan.

Mysore est sur son trône une reine placée,
Médine aux mille tours, d'aiguilles hérissée,
Avec ses flèches d'or, ses kiosques brillans,
Est comme un bataillon arrêté dans les plaines,
Qui parmi ses tentes hautaines
Élève une forêt de dards étincelans.

Mais la Bible, de plus, respire une antiquité patriarcale et une société toute voisine de la nature, et cela devait bien aller au rêveur de Combourg. Qu'on juge de sa délectation ! Le voilà se livrant au défrichement de cette poésie inculte. Com-

bien sa muse se plut avec Moïse et avec sa dogmatique, qui, plus heureuse que celle d'Hésiode, d'Homère, se maintient encore gravée dans notre ordre social. Jupiter est passé, mais non Jehovah ; il prend encore, dans les enseignemens de la chaire, sa foudre hébraïque ; il court encore à ce carquois vu par les prophètes.

Ainsi l'école, de M. de Chateaubriand posait sur quelque chose d'enraciné dans les masses. Il s'avançait dans une carrière infréquentée jusqu'alors, parmi les mythes d'Israël et du christianisme ; c'était du nouveau, et la nouveauté c'est une puissante muse. Notre novateur a réussi, parce qu'il est vrai ce principe de l'*Estetica* de Talia,

« Se agli animi umani non fossero vita gli affetti, poesia non sarebbe mai esistita. »

« Si les choses dont on s'affecte n'étaient pas de la vie pour l'esprit humain, la poésie n'aurait jamais existé. »

CHAPITRE XVII.

État du culte théophilantropique quand M. de Chateaubriand commença son apostolat. — Le christianisme persécuté lui fournit son public. — École religieuse en poésie. — Caractère de cette école en Angleterre, Milton, Kirke-Withe, Montgommery, Milman. — Ses ramifications sur le continent, Klopstock, Gessner, Chateaubriand.

His soul in his youthful aspirings
Sougt the holy Hill, and his thirst was for siloa's waters.

« Son âme, dans ses jeunes inspirations, chercha la sainte colline, et fut altérée des ondes du Siloë. »

(Southey, *the Vision of Judj.*)

—

Voyons l'état des esprits en France quand M. de Chateaubriand mit la main au *Génie du christianisme.*

La monarchie s'en était allée; durant ce temps d'arrêt de la civilisation, lorsque les Français se

dédommageaient avec la liberté, trop compromise par ses passions terrestres, des pompes des thédrales et des petites maisons libertines de l'ancien régime, on avait, comme on sait, essayé des religions nouvelles. On mettait tout en refonte, la religion y passa : cela devait être.

D'abord, à l'anniversaire de la fondation de la république, la basilique de Notre-Dame changée en temple de Raison, Saint-Sulpice en temple de la Victoire, allégorisèrent les solennités républicaines. C'était, si vous voulez, un pauvre replâtrage de mythologie, un badigeonnage qui ne nous allait pas.

N'importe, il y avait encore quelque chose de remuant dans ces fêtes. Ainsi, par exemple, le citoyen Barras, monté sur son estrade, dans le temple de la Raison, avec les quatre membres du Directoire, haranguait longuement, retraçant en beau style les abus de la monarchie, les dilapidations des ministres courtisans, la cherté des plaisirs de la du Barry, de la Pompadour, le Parc-aux-Cerfs, l'Œil-de-Bœuf, tout l'ancien régime en licence, et l'on prêtait serment de haine à la royauté.

C'était alors que le Conservatoire de musique entonnait l'hymne de Lebrun.

Rien n'absout les tyrans ; quand un roi fut rebelle,
Toujours la nation peut dicter son trépas.
La voix d'un peuple entier n'est jamais criminelle ;
Et nous le sommes tous si Louis ne l'est pas.
S'il en est qui veuillent un maître,
De rois en rois, dans l'univers,
Qu'ils aillent mendier des fers
Ces Français (*bis*) indignes de l'être.

Peut-être encore y avait-il là-dedans quelque retour du monde romain, qui aurait pu prendre la classe instruite. Mais plus tard ce fut bien autre chose !

La Réveillère-Lepaux inventa la religion la plus nauséabonde qui se soit vue : froide allégorie, poésie rachitique, telle enfin qu'en peut produire une tête d'avocat ; une religion qu'il baptisa d'un nom grec pour la rendre encore plus énigmatique au peuple, la *Théophilantropie*.

C'était un idéalisme châtré ; point de ces pompes qui vont si bien aux yeux, point d'avenir, point de traditions enracinées. Rien qui allât au cœur ; on ne s'adressait qu'à la raison... à la raison ! elle qui est toujours froide !

L'édifice reposait sur le déisme. Le cérémonial consistait en un sermon et des cantiques républicains, les autels en tables de bois, et

pour tout ornement, des feuillages, des fleurs, des fruits, des gerbes d'épis. Qu'y avait-il là pour éblouir le vulgaire, qui veut avant tout être ébloui ?

La Réveillère-Lepaux, ou Sièyes, ou tout autre grand-pontife, était là comme résumé de cette idéologie.

Je sais que nous ne sommes pas dans cet Orient si vivement illusionné, sous le charme d'un dogmatisme poétisé lui-même par la poésie qui court les rues, dans cet Orient où la vie enfin est une longue métaphore ; mais encore, même à notre peuple stérile en images, mieux siéraient de grossières fables que de la métaphysique. Dans le hameau comme à Paris, jamais aggrégation d'individus ira-t-elle s'éprendre fortement d'une morale aride, inattrayante, au fond d'une filière d'idées abstraites?

Le Directoire, que ne se rappelait-il Zoroastre, Pythagore, qui revêtirent de profonds aperçus philosophiques d'un vernis poétique! Il aurait dû se souvenir que la loi, par exemple, de la décomposition et de la recomposition organiques se parait dans leurs enseignemens de la captieuse déception de la métempsycose.

Même prosaïsme de choses au conseil des An-

ciens. Là, la salle est ornée de festons de verdure, et sur la tribune aux harangues décorée de fleurs, repose le livre de la loi; et là Garat commence un plaidoyer contre la mémoire de Louis XVI.

Bonaparte ne contentait pas davantage les Italiens sur la terre classique du christianisme. Berthier, détaché jusqu'à Rome, y réinstallait, au nom de la France, la république romaine; des Brutus revêtus de la toge consulaire remontaient au Capitole, et quels Brutus! Rienzi n'avait pu réhabiliter ce passé mort et bien mort, dans de meilleures circonstances.

En résumé, les sectaires nouveaux ayant manqué leur coup en fondant une croyance sans poésie, idéologique, inaccessible au vulgaire, on n'y croyait pas; partout une arrière-pensée empoisonnait les actes; il n'y avait ni foi en la théophilantropie, ni foi dans le républicanisme des chefs. Alors M. de Chateaubriand se mit à évangéliser la foi.

Pénétré de l'importance de son apostolat, se composant déjà en idée un public de ces gens froissés dans leurs habitudes d'église, plus que dans leur foi, par ces théophilantropes intolérans au nom de la tolérance; s'adjugeant ce pu-

blic qui, en 89, n'allait plus à confesse, et qui, depuis qu'on l'a privé de ses prêtres, raffole du service divin; qui enfin veut à toute force entendre des messes, dans les caves, dans les granges, n'importe, pourvu qu'il y ait du danger; M. de Chateaubriand interrompt la composition des *Natchez*. Prophètes hébreux, pères de l'Eglise, poètes grecs et latins, toute cette bibliographie poudreuse passe et repasse dans ses mains. Sa brillante poésie instinctive s'allume, sympathisant avec cette spiritualité rêveuse de saint Chrysostôme, de saint Basile, et des autres flambeaux de l'église grecque. Dans l'église latine le Platon chrétien, saint Augustin, l'impressionne surtout de toute cette langueur d'âme, de cette satiété du monde qui transpire de chacune de ses pages. Hommes éprouvés par la persécution, ils parlent de près à notre émigré. C'est peu; mais il y a chez eux une faconde inspirée, jaillissante, à laquelle la critique, trop partiale en France, n'a pas rendu justice jusqu'à l'avènement de M. Villemain à la chaire de la Sorbonne. La simplicité biblique allait fort bien à son caractère d'isolement: Booz, Job, Abraham, tirent sur le bucolique. Petite fut toujours la civilisation des Hébreux, même dans leurs

beaux jours, même sous le règne de conquêtes de David, sous celui du somptueux Salomon; aussi M. de Chateaubriand se surprit-il dans des enivremens de poésie à la lecture de ces saintes écritures enbaumées d'un certain homérisme.

Des temples de Jehovah passant à ceux de Jupiter, de la Judée à Javan, il s'enthousiasme tour à tour et des accords du cinnor des filles de Sion, et des modulations de la lyre des neuf sœurs du Pinde; il se transporte sur la délimitation des deux littératures; il compare, juge; il se persuade de plus en plus que, comme les dogmes du polythéisme, ceux de la foi chrétienne sont susceptibles d'embellissemens prestigieux. C'est à la plaidoirie de ce grand procès qu'il dévoue sa vie; c'est la tâche qu'il se propose de remplir. Cette proposition reconnue paradoxale jusqu'à lui, il la prouvera vraie: tel est l'objet de sa vie militante désormais.

Neuve ou étrange, elle devait captiver l'attention publique. Ceux qui, du point culminant de notre civilisation indévote, ont cru entendre ce cri mystérieux: *Les dieux s'en vont*, ceux-là même devaient courir à la lutte qu'il promettait d'établir entre la muse chrétienne et la muse païenne; car vienne du nouveau: deman-

dons-nous à tirer nos jouissances poétiques de la persuasion? Dès notre enfance les mythologues nous ont désappris ce genre de sensation intime : païen avec Homère, je me fais momentanément religieux avec Lamartine, avec Milton.

C'est grand dommage que la poésie sacrée ait fait son entrée dans le monde après la sortie des superstitions.

L'Angleterre a plus tôt commencé. Elle a son école religieuse qui s'inspire de la Bible, qui s'abreuve des flots de Siloé, vivant d'âme, de cœur, d'imagination à Jérusalem, dans la cité des prophètes, s'inféodant la Palestine, terre de vieille croyance.

La popularité de la Bible chez les Anglais, popularité toute due à la réformation, prépare une portion du public aux créations des Jérémies anglicans. Ames pieuses, ces dévotes sensibles à l'onction des prêches, en qui le siècle n'a pas déraciné les traditions mosaïques, voilà les lecteurs pour qui ont monté leurs lyres les Milman, les Kirke-Vithe, les Montgommery.

Mais comment admettre que l'on émeuve, attendrisse, sans persuader? dira-t-on.

Hélas! nous le savons tous, dans la société mo-

derne trop bien organisée au moral pour l'analyse, la poésie ne saurait se soustraire à ce système de désillusion. Elle est toute réputée art; ce n'est plus une voix de prophète. L'ouvrage de tout poète, quelque sacrée que soit sa matière, est toujours chose de convention, d'arrangement, qu'on juge, et à laquelle on ne croit pas; et chacun de dire son mot, de juger, de motiver ses décisions par des étalages de principes, de critique. Comment avoir de la foi avec cela?

Si lorsque Moïse ou Helkias, n'importe, publia la Genèse, la critique littéraire avait régné: si l'on avait jugé le mérite du déluge, au lieu de s'effrayer de cette punition de la terre; si des journaux avaient rapproché la cosmogonie attribuée à Moïse de celle de Sanchoniathon publiée dans le voisinage, à Tyr; si Adam avec sa pomme avait été jugé moins dramatique que les Manou des djoghes ou grandes périodes des Hindous; si un professeur, un Tissot, un Villemain de Jérusalem avait rapproché Abraham, Sara, de leurs types Brahma, Saraswardi, et assigné le mérite de l'imitation, le livre national n'eût qu'effleuré les consciences au lieu de s'y enraciner.

Telles étaient les majeures considérations que

M. de Chateaubriand devait envisager avant de se mettre à prêcher en poète; lorsque, devait-il se dire, lorsque les générations, fières de leurs progrès, se livrent à l'admiration avec bénéfice d'inventaire, elles sont connaisseuses; plus d'illusions chez elles.

C'est ici, au moment où M. de Chateaubriand commence son évangélisation, l'occasion de jeter un coup-d'œil sur l'école religieuse.

Le chef de la poésie sacrée, c'est Milton, c'est plus que jamais le cas de dire :

> Mais pour être approuvés
> De semblables projets veulent être achevés.

Si le plus renommé de nos poètes, Lamartine, ou tout autre, jetait le plan d'une épopée sur la donnée biblique, une épopée dont le héros, pour tout grand exploit, mangerait une pomme; il n'est personne qui ne le détournât d'un pareil projet; il n'est personne qui ne s'empressât d'appliquer les précieux momens de ces êtres de flamme et d'éther qui passent et chantent, sur de plus attrayantes choses.

Telle est cependant l'autorité du génie : Milton, du plus stérile thème a tiré peut-être la

plus élevée, la plus abondante de toutes les épopées. Qui ne le connaît, ce *Paradis perdu*, où les contradictions de la création de Moïse se coordonnent en tableaux de la plus grande pompe? Qui ne connaît et les décors enchanteurs de l'Eden terrestre, et ces scènes de saintes amours, et ces batailles d'en haut, mouvementées de grandiose, et tout ce drame enfin qui règne sur la terre, au ciel et dans l'immensité!

Les auteurs de la *Messiade* et de la *Mort d'Abel* ne m'ont jamais paru que de stériles ramifications de ce tronc séveux hors des Iles-Britanniques; il est vrai qu'il faudrait savoir à fond l'allemand pour les juger, l'allemand riche en mètres, en arrangemens phraséologiques qui moulent la pensée au gré de l'invention.

C'est au sein même de l'Angleterre que l'école miltonienne s'est continuée avec quelque succès.

Kirke-Withe, jeune fleur tranchée en son aurore, consumée de trop d'âme, fut un de ces talens précoces qui amassent, durant une enfance passionnée, des germes d'autres passions dont l'explosion les tuera. Pic de la Mirandole n'y survécut pas; le Tasse y échappa, mais brisé, mais désorganisé, mais traînant les débris de

l'existence. Kirke-Withe n'a pas dû à sa constitution ce funeste salut. A treize ans il avait composé le poème de l'*Enfance*, poème admiré; mais se sentant consumer, à l'aspect du terme prochain de ses jours, il regarda au-delà, vit l'éternité, et ne s'occupa plus que de Dieu. Il préluda par des traductions de psaumes à la *Christiade*; la mort, l'inexorable mort, ne la lui laissa pas finir. Quand la dernière heure de ses vingt et un ans eut sonné :

« J'ai chanté, dit-il, les œuvres divines sur un mode plus noble que celui qu'on pouvait attendre de la lyre sur laquelle s'exerçait mon enfance. Et maintenant mes forces languissent, je suspends ma lyre mouillée de larmes au triste cyprès... Mes chants resteront-ils imparfaits? O toi! qui visites les fils des hommes! toi qui écoutes quand les cœurs humbles te prient! prolonge de quelques jours ma triste vie; diffère encore mon dernier arrêt; je suis un jeune voyageur dans le pèlerinage de ce monde, et je voudrais te consacrer ce faible gage d'amour avant de faire connaissance avec la mort, et d'obtenir ma liberté en riant. »

Poète non moins pieux, mais hors de la portée de cette épée de Damoclès, qui pendait sur

la tête de Kirke-Withe, Montgommery sentait mieux les joies innocentes de ce monde, et reportait les petites satisfactions d'une existence douce et candide sur les premiers temps du genre humain. Il a chanté le *monde avant le déluge.*

Au milieu de cette scène neuve, vierge, sur laquelle le peu de mots de la Genèse n'ont pas fixé longuement l'attention, Montgommery a soupiré de suaves, d'angéliques amours.

La race des géants en révolte ouverte contre le dieu de la création, la postérité de Caïn étouffera bientôt la lumière du vrai Dieu, dont Enoch entretient encore l'étincelle parmi la descendance de Seth.

Javan, après avoir apostasié la cause des justes pour les périssables gloires des Caïnistes vainqueurs, est ramené vers ses premières liaisons par l'amour de Zillah; il la trouve dans un bosquet de lauriers, et joue de la flûte pour la réveiller; il se présente ensuite à Enoch, qui va célébrer l'anniversaire de la mort d'Adam par un sacrifice: cette circonstance donne lieu à un récit qui semble de rigueur dans toute contexture épique.

Les géans livrent le combat; ils remportent la victoire, enchaînant ce qui reste de la pos-

térité de Seth, et en attendant de porter leurs étendards contre la demeure divine, contre le trône même de Jehovah, ils veulent immoler Javan le transfuge; Zillah mourra avec lui sur le bûcher; mais Enoch est enlevé dans le ciel, les géans sont terrifiés, les chaînes de Javan se brisent, il s'éloigne avec Zillah et les justes, et bientôt les carreaux, les foudres de Dieu anéantissent les rebelles.

Ce rapide aperçu saurait-il indiquer la sentimentalité qui fait le caractère de la poésie? La piété du poète ne gagne pas, elle n'est pas communicative; parce que autre chose c'est de faire passer quelques momens agréables au lecteur, et autre chose c'est de l'environner d'un parfum de poésie hébraïque, de l'enivrer, de s'emparer de sa raison sceptique, et de le déposer ainsi aux pieds du créateur comme une conquête de la poésie. De pareils miracles ne se voient plus.

Milman est prêtre et poète dramatique: tant à cinquante lieues de Paris les idées, les coutumes, les mœurs diffèrent! Ce prêtre appartient, comme on le pense bien, à cette école religieuse dont nous parlons, école qui ne dédaigne aucune voie, aucun moyen. La *Prise de Jérusalem*,

le *Festin de Baltazar*, le *Martyr d'Antioche*, telles sont ses principales tragédies.

M. Amédée Pichot, dans son excellent *Voyage en Angleterre*, précieux répertoire des illustrations littéraires de par-delà la Manche, nous a fait connaître quelques fragmens de ces pièces sacrées.

Seule la *Prise de Jérusalem* donne une continuité de ces émotions d'un genre si neuf, émotions suaves, émotions antiques, dont le *Moïse* de M. de Chateaubriand nous a fait goûter les délices. C'est de la sévérité hébraïque, quelque chose de l'austérité des prophètes parlant au nom de Jehovah; mais au milieu de cette teinte mystérieuse, de ces voix du Sinaï tonnant sur les générations humaines, se jouent des passions plus près de notre fragile nature. Miriam et Saloné, jeunes et belles filles de Juda, avec des amours d'un caractère tout différent, prêtent au poète des ressorts pour attacher l'attention flottante d'un parterre qui pourrait se fâcher du guet-à-pens de l'affiche du spectacle, qui, promettant un passe-temps scénique, aurait attiré à un prêche en vers du vénérable ministre.

Milman a donc fait la part des passions terrestres. Donner l'analyse de cette tragédie sa-

crée, ce serait nous engager dans un trop long examen que ne comporte pas ce rapide coup-d'œil. Mais nous pouvons citer un passage d'après M. Amédée Pichot.

Miriam, en qui le prosélytisme chrétien a fait des progrès cachés, au moment où la flamme dévore la cité sainte, invoque le nom du Christ.

« Qui a parlé du Christ? dit un vieillard. Qui l'a appelé Sauveur? Il est ici, il est ici, mais exterminateur, mais escorté de la vengeance. C'est lui qui se manifeste dans le feu qui consume Sion.

MIRIAM.

Malheureux vieillard! qui t'arrête sur le bord de ta tombe pour être témoin de la ruine de la patrie? Aurais-tu connu le Christ?

LE VIEILLARD.

Oui, je le vis; c'est le Nazaréen que tu veux dire; je le vis lorsqu'il gravissait péniblement la montagne maudite; le bois de sa croix pesait sur ses épaules déjà déchirées par les verges, et la pâleur couvrait son front couronné, mais non d'un diadème royal; il regardait avec patience et pitié la multitude furieuse.

MIRIAM.

Et tu ne l'adoras point?

LE VIEILLARD.

J'avais appelé la malédiction sur ma tête ; j'avais crié au Romain : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans. » Et il est retombé sur nous, sur mes enfans et les enfans de mes enfans ! Le glaive du gentil les a tous moissonnés ; Et moi, épi flétri, desséché, j'attends la faulx du carnage. »

Cette école poético-religieuse, propagée sur le continent, comme nous l'avons dit, s'était agrégé Klopstock, Gessner en Allemagne : plus heureuse en France, M. de Chateaubriand fit ses affaires, et la répandit avec éclat.

CHAPITRE XVIII.

Situation de la France à la rentrée de M. de Chateaubriand. — Bonaparte. — Résurrection du *Mercure de France.* — Système de critique littéraire de M. de Chateaubriand.

Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

(LAMARTINE.)

—

Si nous voulons l'en croire, M. de Chateaubriand avait livré le *Génie du christianisme* à l'impression à Londres; mais des fautes qu'il y aperçut, et qui n'étaient pas de celles que l'on corrige sur les épreuves, lui firent mettre les feuilles au pilon.

Revenu en France, en 1800, cette résolution (forte, vu la situation des affaires pécuniaires du

vicomte) aurait donc été effectuée au moins vers la fin de 1799; l'ouvrage, entrepris dans le courant de 1798, ne lui aurait coûté qu'un peu plus d'un an de travail. Quatre volumes, et quatre volumes si nourris de choses dans une quinzaine de mois! Je crains bien que ce ne soit encore là une de ces broderies romanesques que M. de Chateaubriand jette d'habitude sur l'histoire de ses manuscrits.

Bonaparte, beau de génie et de gloire, rayonnant sur l'horizon de la Méditerranée de son auréole orientale; Bonaparte, s'échappant d'entre les vagues que la Méditerranée amoureuse courbait autour de lui, soucieuse de le soustraire à la vigilance des Anglais, venait de sauter sur les grèves de Fréjus.

Mais le héros d'Italie avait fait un cours d'absolutisme dans ce vieil Orient, stationnaire, immobile comme ses monolithes, ses pyramides, ses tombeaux; terre de bon plaisir, de résignation aux puissans du monde. Ecolier trop précoce, son premier acte, en France, avait été la direction de son glaive despotique contre les mandataires de la nation; exemple donné avec trop de succès du mépris d'un soldat de la patrie contre la personnification de la patrie. Les Fran-

çais qui s'étaient sacrifiés pour la liberté, se l'étaient laissé enlever avec une incurie qui a dû donner de leur civisme et de leur constance une bien faible idée aux patriotes des Deux-Mondes; le 18 brumaire avait mis la France dans les filets de celui qui la regardera désormais comme une propriété d'un revenu fixe de cent mille conscrits par an. Les émigrés rentrèrent. M. de Chateaubriand et M. de Fontanes vinrent à Paris.

Ils ressuscitèrent le *Mercure* « pour relever, dit M. de Chateaubriand, les saines doctrines religieuses et monarchiques.

« ..... Ces combats n'étaient pas sans quelques périls : on ne pouvait alors arriver à la politique que par la littérature; la police de Bonaparte entendait à demi-mot; le donjon de Vincennes, les déserts de la Guyane et la plaine de Grenelle, attendaient encore, si besoin était, les écrivains royalistes. »

C'est à tort que M. de Chateaubiand parle de rigueurs tyranniques à l'occasion de la résurrection du *Mercure de France;* Bonaparte marcha lentement à l'arbitraire; il ne s'écria pas tout de suite en jetant le masque :

La maison m'appartient, je le ferai connaître.

Et quant à M. de Chateaubriand, ce ne fut que vers l'an 1807 que Bonaparte parla de le *faire sabrer sur les marches de son palais*, en lui retirant le privilége du *Mercure*.

Par le rapprochement de cet acte de violence avec sa rentrée en France, M. de Chateaubriand a donné à croire, involontairement sans doute, qu'aux malheurs de l'exil succédèrent pour lui ceux de la spoliation : il n'en fut rien. Il est même avéré que Bonaparte avait un faible pour lui; on l'a attribué à l'amour de la vieille noblesse qui dominait le consul : nous déduirons plus tard tous ses motifs d'entraînement vers notre poète.

Après le 18 brumaire, il n'était pas facile encore de deviner Napoléon dans le premier consul. Bonaparte n'avait rapporté d'Egypte que la gloire de ses hauts faits; quant aux symptômes de despotisme qui s'étaient révélés en lui, la Méditerranée les avait interceptés. L'empoisonnement des soldats pestiférés, le massacre d'une garnison turque sur la lisière du désert, d'autres actes de violence, tout cela était inconnu en France, grâce à la discrétion des bulletins.

L'armée d'Egypte, qui n'aimait pas Bonaparte, restée aux bords du Nil, aurait pu, après son évacuation sous l'inhabile Menou, déconsi-

dérer le premier consul; mais, débarquée à Toulon, il eut soin de l'envoyer périr à Saint-Domingue. Vainement les vainqueurs des Pyramides et d'Héliopolis se mutinèrent contre ce second exil; on les conduisit dans l'arsenal maritime de Toulon, les fusils déchargés, bien entendu; des régimens de la marine les cernèrent, les couchèrent en joue, et force fut bien aux vainqueurs de l'Orient de se jeter dans les chaloupes qui devaient les porter aux vaisseaux en rade.

Bonaparte, malgré sa révolte contre les dépositaires du pouvoir national, s'étudiait encore à la popularité. Il y avait d'intègres républicains autour de lui : ce Jourdan, franc démocrate et sans ambition personnelle; ce Masséna, que plus tard Napoléon masquera en prince, mais qui ne saura alors plus que fuir devant les Espagnols et les Anglais en punition de son apostasie, lui qui a battu Suwarow et Korsakow dans ses beaux jours de civisme. Bernadote aussi alors faisait preuve de ce républicanisme qu'une royauté hyperboréenne n'a pas tout-à-fait effacé de son cœur; Moreau était un contre-poids; sincère républicain, il ne se tournera vers le chef des émigrés que quand c'en sera fait de la liberté.

Sièyes loue, recommande Bonaparte; Talley-

rand, qui a sa fortune à faire, qui l'a tentée trois fois et vainement, qui voit l'occasion de s'enrichir, revenir une quatrième fois, la saisit, et échange contre les faveurs du consul des assurances, disant que Bonaparte « aime principalement Ossian, parce que ce poète détache des choses de la terre. »

Fouché aussi, Fouché de Nantes, dont le nom est proverbialement devenu dans les campagnes une dénomination flétrissante, même dans la bouche de gens ignorans des affaires de la révolution, Fouché aussi sert les projets de Bonaparte. Il serait trop long de passer en revue tous ceux qui apostasiaient à la liberté, qui seule les avait tirés de la charrue.

C'est sur ces entrefaites que M. de Chateaubriand débute. Celui qui veut rétablir la monarchie absolue a touché le rivage à Fréjus; au nord aborde à présent celui qui porte avec lui le rétablissement de la religion. Ces deux hommes devaient bientôt sentir de mutuels rapports. Bonaparte ne tarda pas à lui faire toutes sortes d'avances, une fois que le but favori du poète lui fut connu.

Celui-ci rédigeait obsurément son *Génie du christianisme*; mais il avait aussi à alimenter le

Mercure de France, et à se détourner de sa grande composition pour écrire des articles purement littéraires.

La littérature anglaise ayant enrichi sa mémoire de ce dépôt de connaissances bibliographiques à l'empreinte étrangère, il en tira des articles bien reçus. « Les Anglais étant alors, dit-il, le seul peuple qui disputât l'empire aux Français, les moindres détails sur eux devenaient intéressans. »

Des guerres, qui peuvent être regardées comme longues, vu que, dans leurs dix ans de durée, l'esprit des nations a avancé prodigieusement, avaient mis comme un mur de fer entre elles. Aussi arriva-t-il que les révélations de M. de Chateaubriand avaient le piquant de la nouveauté. Telle était celle-ci :

« En général les Anglais estiment peu l'étude des mathématiques, qu'ils croient très dangereuse aux bonnes mœurs quand elle est portée trop loin. Ils pensent que les sciences dessèchent le cœur, désenchantent la vie, mènent les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes. Les belles-lettres, au contraire, disent-ils, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos âmes, nous font pleins de foi envers

la divinité, et conduisent ainsi par la religion à la pratique de toutes les vertus. »

Et celle-ci sur la littérature :

« Richardson est peu lu ; on lui reproche d'insupportables longueurs et de la bassesse de style. Hume et Gibbon ont, dit-on, perdu le génie de la langue anglaise, en remplissant leurs écrits d'une foule de gallicismes ; on accuse le premier d'être lourd et immoral. Pope ne passe que pour un versificateur exact et élégant ; Johnson prétend que son *Essai sur l'homme* n'est qu'un recueil de lieux communs mis en beaux vers. C'est à Dryden et à Milton qu'on donne exclusivement le titre de poètes. Le *Spectateur* est presque oublié. On entend rarement parler de Loke, qui est regardé comme un assez faible idéologue. Il n'y a que les savans de profession qui lisent Bacon. Shakspeare seul conserve son empire. »

Dans ses *Essais sur la littérature anglaise*, le MERCURE offre des jugemens inattendus de la part d'un homme qui travaillait à *Atala*. On le voit employer contre Young ce frauduleux système de dépréciation qui isole les mots de leurs entours. Je sais que La Harpe, Voltaire, avaient donné force de loi à cette coutume ; la critique

n'y a rien gagné ; M. de La Harpe a fait à lui seul plus de mal à l'ancienne littérature française que ce que l'on veut appeler l'école romantique, en épluchant, en rapetissant les vues grandes et larges de l'examen et de l'analyse, si toutefois l'analyse peut être de mise en fait de poésie.

Nous ne pouvons nous dispenser de montrer un échantillon de la critique de M. de Chateaubriand, parce que plus tard nous verrons Chénier et Morellet, une multitude de littérateurs enfin, appliquer ce faux système analytique à *Atala*.

« Si j'ouvre la première complainte (Nuit), dit-il, je lis :

« From short (as usual) and disturb'd repose
I vake : how happy they who wake no more!
Yet that were vain, if dreams infest the grave.
I wake, emerging from a sea of dreams
Tumultuous : where my wreck desponding though
From wave to wave of fancy'd misery
At random drove, her helm of reason lost
. . . .
The day too short for my distress ; and night
Ev'n in the zenith of her dark domain
Is sunshine to the colour of my fate.

« Est-ce là le langage de la douleur ? Je sais que la traduction mot à mot ne rend ni la nuance de

l'expression, ni l'harmonie du style; mais une traduction littérale n'est jamais ridicule quand le texte ne l'est pas. Qu'est-ce que c'est qu'*une pensée sans gouvernail, flottant de vague en vague sur une mer de malheurs imaginaires? Qu'est ce qu'une nuit qui est un soleil auprès de la couleur du sort?* Le seul trait remarquable de ce morceau, c'est le sommeil du tombeau, *peut-être aussi troublé par les songes;* mais cela rappelle trop le mot d'Hamlet: *To sleep! — to dream!* « Dormir! — rêver. »

Voilà assurément un étrange moyen d'interprétation! Quel écrivain en sortirait à son honneur et gloire? Je ne crois pas ce lugubre Young un bien aimable auteur; toute sa poésie ne saurait sauver de monotonie ses *Nuits*; mais enfin, c'est déjà pire que l'épreuve du feu et de l'eau que le passage d'une langue dans l'autre; et vous démembrez encore les expressions poétiques! Ce mode, nous le verrons tout à l'heure appliqué à *Atala*, et tout aussi injustement, par les hommes stationnaires.

Passons à la publication d'*Atala*.

CHAPITRE XIX.

Petite menterie de M. de Chateaubriand. — Preuves. — Publication d'*Atala*. — Effet qu'elle produit sur Napoléon. — Les Atalistes. — Grand succès. — Nombreuses traductions d'*Atala*. — Enthousiasme européen.

Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum.
(*Virgile.*)

Tu peux briguer les honneurs éternels,
Fils des Dieux, noble enfant du roi des immortels.
(*Trad. de* F Didot.)

Makensie venait de terminer son exploration du Pôle-Nord par l'Amérique. Dans son journal, large et vigoureux album, c'étaient de toutes parts des esquisses de la vie sauvage ; à des récits tracés sur lieu, de chasses, de repas, de conseils des cinq-nations, se mêlaient des tableaux des

lacs *Supérieur*, *Onduré*, de la baie d'Hudson, du fleuve Saint-Laurent, et tout cela tracé de main d'homme qui a vu. Ce livre faisait du bruit en Angleterre en 1801 ; on doit juger avec quelle émotion de souvenirs, avec quel charme M. de Chateaubriand en rendit compte dans le *Mercure !*

Mais ce n'est pas le plus important pour nous ; ce qui l'est bien davantage, c'est la fiction que cette exploration, dans les intérêts de la science et de la géographie, suggéra à l'auteur qui mettait la dernière main à *Atala*.

Atala était finie. Une préface pour un débutant, est une espèce d'exposition, où, déclinant son nom,

Il dit : Je suis Oreste, ou bien, Agamemnon.

M. de Chateaubriand devait motiver son voyage en Amérique. Quelle qu'en fût la cause première, dégoût désespéré de la société, ou passion sans excuse, elle ne cadrait pas avec l'esprit religieux de l'ouvrage. Le journal de l'explorateur anglais le piqua d'émulation. C'était quelque chose de bien plus frappant, de bien plus captieux, qu'un grand but, un but avouable, glorieux même à

ce dépaysement. Cela arrêté, il motiva son séjour dans les forêts du Meschacebé et au revers des monts Aleghanys, sur le désir de pousser, lui aussi, la science géographique dans le pôle Septentrional.

M. de Chateaubriand connaissait déjà le monde. Il vit si vite, ce monde! Le public n'a à donner en passant qu'un moment d'attention ; pour s'en emparer, pour le captiver, ce public, besoin est de *frapper fort plutôt que juste*, suivant l'adage d'un grand faiseur. M. de Chateaubriand commençait à sentir aussi toute la portée de l'apophlegme de Beaumarchais : ***Le savoir-faire vaut mieux que le savoir***. Voici donc ce que son *savoir-faire* lui fit dire au public en lui donnant *Atala :*

« En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le passage tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique Septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au

nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson en tournant sous le pôle (M. Makensie, disait-il au bas de la page, a depuis exécuté une partie de ce plan). M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. »

Une rapide énumération de ses malheurs rendait cette entrée sur la scène littéraire extrêmement frappante : elle fit effet.

Mais il résulterait de ces confidences que *Atala* étant esquissée en 89, M. de Chateaubriand aurait été déjà dévot à cette époque ; qu'il serait parti dans l'âge de l'inexpérience, non par amour de la vie sauvage, non en élève irréfléchi de Rousseau, mais en explorateur, et cela sans plan, sans ressources, sans ce qui est indispensable pour une si aventureuse excursion dans des climats rigoureux. Il serait revenu pour faire ces grands préparatifs ; alors ce ne seraient plus le journal anglais de la chaumière *lu à la flamme du foyer*, ni la *fuite du roi*, qui auraient décidé son retour.

A quoi bon ces réflexions qui terminent son

voyage en Amérique, portant en substance que s'il eût allumé la lampe de son hôtesse avec ce journal, au lieu de le lire, sa vie eût été changée; il ne fût pas revenu en France, il n'eût pas passé par cette hôtellerie nommée ministère, on ne l'eût pas appelé *monseigneur?* Nous le verrons plus tard motiver encore différemment ce voyage.

Quoi qu'il en soit, cette préface est un petit chef-d'œuvre d'exposition : d'abord, le poète poussé en Amérique par un vœu grand, utile, celui de dire au monde connu s'il existe ou non un passage par le nord-ouest aux Indes. Dès le quinzième siècle les Hollandais Heemkerke, Cornelius Ryp, s'étaient aventurés à cette recherche; plus tard, le célèbre Cook y avait perdu aussi ses peines et la vie. Ce projet a été aussi tenté par celui qui présente *Atala* au public. Le nom de Malesherbes jette ici un reflet de vénération sur son petit-fils. Ce n'est pas tout; de ses manuscrits sur l'Amérique, il n'a guère sauvé qu'*Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez*, ouvrage perdu.

Il est vrai, sans le talent surhumain du poète, toute cette mise en scène n'eût servi de rien. Est-ce la faute d'un auteur ou celle d'un public aussi

frivole, aussi injuste parfois que le nôtre, si, au moment de faire une publication, on prend tous ses avantages possibles?

Il fut pour la première fois question de ce chef-d'œuvre poétique dans le journal des *Débats*, et dans le *Publiciste*, en 1801. Voici la lettre qui l'annonçait :

« Citoyen,

» Dans mon ouvrage sur *le Génie du christianisme, ou les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *Poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonie de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédens, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des sauvages ; elle est intitulée : *Atala, etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort

infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

» Si vous voulez, Citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendrez un important service.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

F. Aug. de Chateaubriand.

La rédaction du *Mercure* ne l'avait pas détourné de son occupation favorite ; il est incontestable qu'en 1801 il préparait une édition de son grand ouvrage, que des inégalités, des faiblesses lui firent sacrifier; deux volumes étaient imprimés, lorsque, ne le croyant pas assez élaboré, il le recommença, ou du moins le retravailla.

Quant à l'épisode d'*Atala*, il l'imprima en petit format : ce fut la première édition.

Il arracha un cri d'admiration à l'Europe.

« Méditant la restauration des cultes religieux en France, dit M. Bourrienne, Bonaparte se trouva merveilleusement appuyé par la publication d'un livre produisant une grande sensation, et dont le mérite supérieur ramenait les esprits à s'occuper d'idées religieuses. Je me rappelle qu'un jour madame Bacciochi vint trouver son frère tenant un petit volume à la main ;

c'était *Atala* qu'elle présentait au premier consul, le priant de le lire. Il commença par lui dire : « Encore des romans en A! J'ai vraiment bien le temps de lire toutes vos niaiseries ! » Il prit cependant le livre des mains de sa sœur, et le posa sur notre bureau. Madame Bacciochi lui demanda alors la radiation de M. de Chateaubriand de la liste des émigrés : « Ah! ah! reprit-il, c'est de M. de Chateaubriand ! je lirai cela. Bourrienne, écrivez à Fouché de rayer son nom de la liste. » On voit par là que Bonaparte s'occupait si peu de choses littéraires, qu'il ne savait pas encore que M. de Chateaubriand eût fait *Atala*. C'était à la recommandation de M. de Fontanes que madame Bacciochi avait fait cette démarche, qui fut couronnée d'un plein succès. Le premier consul lut *Atala*, et en fut très satisfait. »

L'enchantement produit par ce petit livre était au comble. Il y eut un parti littéraire qui s'intitula les *Atalistes ;* ce parti se propagea en Angleterre. C'était une espèce d'appel aux Muses modernes; et les précurseurs de cette littérature neuve appelée assez improprement *romantisme* ; les deux précurseurs, madame de Staël et M. Benjamin Constant, ne restèrent pas

impassibles à ce coup de tocsin. En Allemagne, en Italie, la magie de cette production se propagea; des journaux, particulièrement le *Die algmeine litteratur Zeitung; l'Ape, scelta d'opusculi letterari* se constituèrent propagateurs de l'Atalisme. Protestans, illuminés, tout le monde prit part à la querelle! On fit en Angleterre des lectures publiques d'*Atala*. En France, les parodies, complément indispensable d'un succès, assiégèrent les petits théâtres; de petits romans dans le style parodique se publièrent sous le titre d'*Alala*, d'*Aura*. M. de Fontanes avait annoncé dans sa chaleureuse et bien inspirée amitié que cet ouvrage deviendrait une mine inépuisable pour les peintres et les poètes: c'est ce qui se réalisa. On vit le *convoi d'Atala*, par M. Gautherot, tableau acheté sur-le-champ par Lucien Bonaparte; M. Granet, à Rome, enrichit l'école française d'un tableau tiré du même sujet; enfin, parut celui de Girodet, qui est maintenant dans l'esprit de tout le monde.

Un honneur rendu jusqu'à présent au seul *Télémaque*, la mise en vers d'une prose pleine de feu, de couleur, d'harmonie, *Atala* l'obtint encore. Delille en rima un passage dans son *Imagination*; Saint-Victor y puisa aussi un des

plus beaux épisodes de son *Voyage du poète*. Enfin, un M. Daruthy nota des romances et un chant nocturne sur le tableau d'Atala; ces morceaux de mélodie furent bientôt sur tous les pianos.

Quant aux traductions, la véritable pierre de touche de beaucoup de ces colifichets, auxquels l'engouement parisien donne une vie éphémère, elles confirmèrent en tous pays la vogue de cette œuvre. Passant dans toutes les langues, jamais elle ne perdit ce parfum de délicieuse poésie; jamais sa touche éblouissante comme le plumage des oiseaux de la Zone Torride, pittoresque comme les bellés solitudes qu'elle réfléchit, ne perdit de sa vivacité, de son éclat.

En Amérique, à Philadelphie, il s'en imprima une édition somptueuse, mais moins encore que celle de Robinson, libraire à Londres, ornée de jolies vignettes. Déjà à Londres le libraire Spilsburg en avait publié une. Un littérateur anglais tenta une traduction, et pour obtenir l'approbation de M. de Chateaubriand il fit le voyage de Paris.

A Venise, l'abbé L.-J. T. fit connaître cet ouvrage par une version que mit en oubli une autre plus fidèle et plus riche. Piatti, à Flo-

rence, inséra *Atala* dans une collection de chefs-d'œuvre. Le docteur Rosini fit passer aussi *Atala* dans la langue italienne, à Pise, sous les auspices et avec l'approbation de la *Società letteraria*. A Paris, un M. de Blainvillain, translateur de *Paul et Virginie* en italien, obtint encore un succès de ce genre avec l'ouvrage de M. de Chateaubriand. Il signor Constantini, à Berlin, en essaya, et dédia à la duchesse d'York et d'Albany une traduction dans la langue de Métastase et de l'Arioste.

Les catalogues de la foire de Léipzig, dans les années 1801 et 1802, mentionnent deux ou trois *Atala* allemandes, dont l'une chez Cramer.

A Munster, autre traduction. Une traduction en hongrois parut à Presbourg avec le texte français en regard. Les Hollandais, les Suédois, les Polonais, eurent aussi *Atala* dans leurs langues.

Enfin, il n'y eut pas jusqu'au grec moderne, jusqu'à cet idiome qui a conservé quelque chose de la richesse mélodieuse de la langue de Platon, et qui, à défaut, lui emprunte facilement, comme une jeune fille à la toilette de sa mère; il n'y eut pas jusqu'au grec qui n'importât *Atala* dans la Hellade. L'édition fut imprimée à Venise.

Mais nous ne devons pas oublier une *Atala*

espagnole publiée à Madrid, et une autre que M. Robinson fit imprimer chez nous. On parle aussi d'une *Atala* en portugais.

Je ne sais si quelques uns de ces chodjas ou professeurs des medressés ou académies turques, par exemple, de l'Osmanie, de la Mahomédie, de la Solimanie de Constantinople, si quelque Bakki-effendi, quelque Misri ou autre littérateur oriental, quelque odalisque lettrée de Bagdad, de Damas, quelque nouvelle Schanz, avaient brillanté la chrétienne *Atala* de cette profusion de diamans sans laquelle ne va pas l'esprit arabe, ; mais il est de fait que l'ouvrage était connu dans les harems, et que M. de Chateaubriand, voyageant plus tard dans le monde musulman, et son nom décliné, vit accourir vers lui, les bras ouverts, un de ces enthousiastes en turban, qui s'écriait : *Ah! ma chère René et mon cher Atala!* C'était peu grammatical, si vous voulez, mais ce fut le cas, ou jamais, pour l'auteur de dire avec Horace :

Non ego paucis
Offendar maculis.

CHAPITRE XX.

La poésie extérieure et la poésie intérieure. — Paris placé dans un autre paysage, la poésie française serait toute différente de ce qu'elle est. — Pourquoi *Atala* ne plut pas à beaucoup de gens. — Analyse d'*Atala*. — Beaux morceaux de cet ouvrage. — Quel effet en attendre pour la foi chrétienne. — Le père Aubry.

La mia persona
Sarà di quelle genti si gradita
Ch' io portarò fra lor sempre corona.

« Ma personne sera si agréable à ces nations, que je porterai toujours chez eux la couronne.

(Ludovici.)

—

M. de Chateaubriand peut dire avec le Manfred de lord Byron :

My joys, my griefs, my passions, and my powers
Made me a stranger.

« Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, ma supériorité, ont fait de moi un étranger. »

Nous l'avons vu avec les plus délicates dispositions à ces extases, à ces attendrissemens, à ces exaltations, élémens prismatiques de poésie, mourir de désolation dans la société, puis aller demander aux cavernes, aux recoins sauvages de la Louisiane, ce calme qu'il y chercha, mais en vain.

Mais qu'il a grandi dans cette retraite pittoresque! il a fallu les deux mondes pour nous l'achever, ce talent : la nature à moitié travaillée des environs de Combourg, la nature armoricaine le remit à moitié ébauché à celle plus imposante, où le Meschacebé et l'Ohio déroulent leurs ondes. Il revient : les épreuves l'ont mûri, la solitude a fait de solennelles confidences à son âme, l'âge l'a conseillé ; il revient, mais avec de l'expérience, mais avec du génie, mais avec l'acquis des voyages. C'est le moment du début littéraire.

Atala est une œuvre toute d'éclat, d'imagination dorée. Descriptions, vues, images, comparaisons, ce sont toutes les conditions enfin de la poésie extérieure ; c'est comme aux premiers âges du monde, quand l'homme peu fait aux abstractions, à la métaphysique, ne savait pas encore démêler le sentiment, l'analyser, le pein-

dre, en retracer l'intimité ; et par là, *Atala* n'en est que mieux le Nouveau Monde.

Chactas, dans son récit, n'a guère de langue que celle des choses : ce qu'il a eu sous les yeux, ce qu'il a vu d'habitude, voilà son dictionnaire ; et de la sorte, Chactas est bien plus homérique que les guerriers des épopées modernes ; mais il est homérique autant qu'on peut l'être sous des lois religieuses et dans un monde autre que la Hellade antique.

Nous autres gens de la littérature parisienne, nous sommes déshérités de bien des moyens de poésie : ni mers, ni montagnes ; comment s'éprendre de la nature ? Si seulement au quai d'Orsay se balançait une mer au loin étincelante de cimes écumeuses, et que ces vagues arrivant, grossies, hautes, parlassent au rivage comme les tumultes d'une multitude en fureur ; si, vers Montmartre, un Apennin, un Mycale aux larges racines, sourcillait dans les cieux avec des pics en longues aiguilles, et cela avec les conditions indispensables de précipices, de cavernes, de vallons profonds, d'aigles, d'ours, de sangliers ; je vous assure que ces spectacles-là n'auraient pas frappé en vain tous ces honnêtes gens qui ont rimé *intrà muros*, depuis deux ou trois cents ans.

Mais à défaut, force a été d'entrer dans un autre genre de séduction : on a fait du sentiment. Que devoir à ces horizons plats, fuyans, sans tableaux, à ce ciel toujours bas, pesant, sinon de la tristesse? L'âme s'est donc repliée sur elle-même, nos poètes ont eu le *spleen* ; de là, le caractère mélancolique de nos vers les plus fameux.

Notre poésie est donc une poésie intérieure. Une phrase qui descend au cœur produit bien plus d'effet sur nous que la plus vivante comparaison. *Atala* n'ébranla nullement beaucoup de poètes, avec toute sa magnificence de décorations, avec ses prestiges de pinceau. Ainsi les lackistes, en Angleterre, n'ont pas tout de suite prospéré.

La susceptibilité académique s'effaroucha de la phraséologie muscogulge. Qu'aurait dit Boileau, dont le nom de Childebrand déchirait le tympan, de passages pareils?

« Alors un sachem de la tribu de l'aigle se lève et parle ainsi :

» Mon père le Mico, sachems, matrones, guer-
» riers des quatre tribus de l'Aigle, du Castor, du
» Serpent et de la Tortue, ne changeons rien aux
» mœurs de nos aïeux, brûlons le prisonnier, et
» n'amollissons point nos courages. C'est une cou-
» tume des blancs qu'on vous propose, elle ne peut

» qu'être pernicieuse. Donnez un collier rouge qui » contienne mes paroles. J'ai dit. »

» Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève, et dit :

» Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un re- » nard et la prudente lenteur d'une tortue. Je veux » polir avec vous la chaîne d'amitié, et nous plan- » terons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons » les coutumes de nos aïeux en ce qu'elles ont de » funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos » champs, et n'entendons plus les cris du prison- » nier qui trouble le sein des mères. J'ai dit. »

Si l'auteur eut à souffrir les moqueries de ceux qui se prétendaient *artistes*, il en fut bien dédommagé par l'empressement de ces gens qui veulent bien ne pas voir par les yeux des Quarante.

Quelque penseuse que soit une civilisation, des tableaux comme celui qui ouvre le livre doivent finir par convertir les prosélytes de la sensiblerie et du sentiment.

« Quatre grands fleuves ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers incon-

nues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

» Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont donné le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris; chariés par les eaux écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des

pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature. Tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

»Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bizon, chargé d'ans, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le pren-

driez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives. »

Chactas, vieux sachem aveugle, le même qui, dans les *Natchez*, est venu à Paris, raconte à René comment, pris par un parti de Siminoles et de Muscogulges, il fut sur le point de périr suivant les coutumes de ces sauvages.

Ces Indiens se rendaient à Apalachucla, leur grand village; c'était là qu'il devait être brûlé. C'en était fait; le conseil des sachems avait prononcé, et une garde de quelques guerriers veillait constamment sur lui.

« Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable; elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles voulaient savoir si l'on suspendit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'étaient ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur; elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la Vallée Secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles, aux

épouses des hommes ; je leur disais : « Vous êtes » la grâce du jour, et la nuit vous aime comme la » rosée. L'homme sort de votre sein pour se sus- » pendre à votre mamelle et à votre bouche ; » vous savez des paroles magiques qui endorment » toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle » qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra » plus ! Elle m'a dit encore que les vierges étaient » des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans les » lieux solitaires. »

» Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes, elles me comblaient de toutes sortes de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamite, des jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes en songeant que je serais brûlé.

» Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée vint s'asseoir à mes côtés ; des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu,

un petit crucifix d'or brillait sur son sein ; elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait était irrésistible ; elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

» Je crus que c'était la vierge des *dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui ne venait pas cependant de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des pre- » mières amours, et vous n'êtes pas faite pour » les dernières. Les mouvemens d'un cœur qui » va bientôt cesser de battre répondraient mal » aux sentimens du vôtre. Comment mêler la » mort et la vie ? Vous me feriez trop regretter le » jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, » et que de longs embrassemens unissent la liane » au chêne. »

» La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point » la *vierge des dernières amours*. Es-tu chrétien ? Je répondis que je n'avais pas trahi les génies de ma cabane. A ces mots l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains

» de n'être qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a » fait chrétienne ; je me nomme Atala, fille de » Simaghan, aux bracelets d'or, et chef des guer- » riers de cette troupe. Nous nous rendons à Apa- » lachucla, où tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Après dix-sept jours de marche on arrive dans la grande savane d'Alachua. Atala n'a cessé de s'intéresser au captif; elle lui rendra la liberté; lui, il ne consent à l'accepter que sous la condition de fuir avec sa libératrice, douce compagne de ses pas. On s'éloigne ; mais Atala, quel fatal secret porte-t-elle dans son sein ? Pourquoi veut-elle s'en retourner ? Chactas jure de reprendre ses liens; ce qui s'effectue, et le lendemain la caravane arrive non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Les deux amans s'éloignent de nouveau ; ils fuient, mais ils sont atteints, et Chactas est chargé de nouvelles chaînes, gardé plus rigoureusement qu'auparavant. On arrive à Apalachucla.

» Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement

qu'ils n'en fussent avertis. La nuit s'avance; les chants et les danses ont cessé, les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres devant lesquels on voit passer encore les ombres de quelques sauvages; tout s'endort; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent de la forêt.

»C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude : m'abandonner ainsi au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

»Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de ce moment rapide; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort; des yeux fatigués de larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence

se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve lorsque, après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

»Cette sensation devint si vive qu'elle me fit soulever la paupière. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée silencieusement à dénouer mes liens. J'allais pousser un cri lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait, mais il paraissait impossible de la couper sans toucher un guerrier qui la couvrait de tout son corps. Atala y porte la main; le guerrier s'éveille à demi et se dresse sur son séant. Atala reste immobile et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux, en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais, que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des sauvages endormis, tantôt une garde

nous arrête, et Atala répond en changeant sa voix; des enfans poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt; le camp se réveille; mille feux s'allument; on voit courir dans la forêt des sauvages avec des flambeaux; nous précipitons notre course. »

Les deux fugitifs se dirigent vers le nord. Après quinze nuits ils entrent dans une chaîne des monts Aleghanys, et descendent le Tenase sur un radeau. Il y a ici la plus magnifique description d'un orage.

« C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes: la *lune de feu* avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir, les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous

hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

»Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avançions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpens à sonnettes bruyaient de toutes parts, et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissemens.

»Cependant l'obscurité redouble, les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient, le ciel s'ouvre coup sur coup, et, à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs fou-

dres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, les hurlemens des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux. »

Atala dit son histoire à son amant ; comment, vouée à la virginité par une mère chrétienne qui l'affilia à sa religion, il lui est impossible d'être à lui. Là se rencontre fort à propos un solitaire. Son chien sent les Indiens égarés, il l'amène auprès d'eux.

Ici l'auteur colore pleinement, et à son gré, les mystères de la religion. On le voit se complaire à rassembler sur le père Aubry toutes les vertus qui peuvent militer pour le monachisme.

Cette mise en scène néanmoins fera-t-elle regretter et rétablir dans leurs ermitages ces hommes d'autrefois? Autre temps, autres mœurs · les anachorètes ont fait leur temps.

Mais, sans dévotion, on peut se plaire à la poésie du christianisme. Païen avec Homère; islamite avec Saadi, Nabega le Dhobyanide; odiniste avec Sturleson, Are Frode; hébreu avec

Jérémie, avec le Psalmiste; enfin, chrétien avec les peintres de la *Transfiguration*, du *Jugement dernier*, de *Sainte Thérèse*, rien ne saurait borner le cosmopolitisme du siècle. Arrière ce philosophisme rancunier qui chicanerait le père Aubry sur sa mystagogie. Des préventions, quelque raisonnables qu'elles soient, nous n'en porterons pas dans la lecture d'une composition chrétienne.

On va s'émerveiller de la fraîcheur de cette esquisse. C'est l'un de nos mystères, peu pompeux par lui-même, mais auquel le talent a su prêter une grave beauté par le reflet des accessoires.

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes; le mystère commence.

» L'aurore paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consa-

crée que le prêtre, en ce moment même, élevait dans les airs. O charme de la religion! ô magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour l'autel un rocher, pour église un désert, pour assistans d'innocens sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur. »

Atala s'empoisonne en secret pour ne point manquer à son vœu. Désespoir de son amant, homélie du cénobite, révélation de la mourante.

Tout l'odieux retombe, il est vrai, sur des dogmes capricieux qui contrarient la fin et le but des ouvrages de la nature, l'amour si vrai, si pur, si intéressant de la victime et de l'inconsolable Chactas. Il a raison, ce dernier, de s'écrier contre le missionnaire, les yeux menaçans :

« La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée! Périsse le serment qui m'enlève Atala! périsse le Dieu qui contrarie la nature! Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts? »

Mais il ne s'agit pas ici de juger le poème comme thèse théologique. Le sauvage met en avant une logique que l'ergotisme des casuistes ne saurait

détruire, encore moins la réponse un peu colère du père Aubry. Mais il croit, cela nous suffit. Le pieux Enée qui vole des bœufs sur tous les rivages pour ses devoirs religieux, qui les brûle sur des autels, *ad majorem Dei gloriam*, n'est pas meilleur logicien ; il est même un peu moins raisonnable que notre anachorète.

« Qu'es-tu venu faire dans ces forêts ? Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompter tes passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère céleste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs ! Où sont les marques de tes souffrances ? où sont les injustices que tu as supportées, où sont tes vertus qui seules pourraient te donner quelques droits à la plainte ? Quel service as-tu rendu ? quel bien as-tu fait ? Eh ! malheureux ! tu ne m'offres que des passions, et tu oses accuser le ciel ! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt à juger les desseins de la Providence ; tu comprendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment rigoureux, point de maux si terribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

Le discours du vieillard à l'agonisante n'a pas été à l'abri des reproches ; mais sont-ils mieux fondés? Il suffit que le père Aubry croie, il est conséquent avec lui-même. Rien de plus juste que cette critique de Saint-Evremont. « Enée serait, avec sa dévotion, plus propre à fonder un couvent de moines que la république romaine.» Mais le chantre épique prenant son personnage dans ce vieil âge, où l'homme marchait obsédé à chaque pas d'impressions religieuses, ne pouvait le moderniser. Quel contre-sens que d'en faire, par exemple, un partisan de Lucrèce, comme si durant le siége de Troie il s'était désabusé de la superstition mythologique avec le poème *de Naturâ rerum!*

Dans l'épilogue M. de Chateaubriand reprend la parole. Il y a deux beaux épisodes, mais deux superfétations, les funérailles aériennes d'un jeune enfant, et la cataracte du Niagara.

CHAPITRE XXI.

Violentes critiques d'*Atala*, apologies enthousiastes. — Le *Publiciste*. — Marie Chénier. — Qu'est-ce que le goût? — Y a-t-il un goût dans les beaux-arts? — Coup-d'œil sur les littératures. — Pourquoi le goût varie-t-il à chaque siècle? — Parallèle d'*Alzire* et d'*Atala*.

« Ce n'est pas le poète qui fait la poésie, c'est la poésie qui fait le poète. »
(*La Sultane d'Eldir*, Méditations en prose.)

—

Lorsque l'on parcourt les amères critiques et les éloges chaleureux d'*Atala*, ce chamaillis de haines, d'admiration, on serait en droit de se demander : le goût existe-t-il? Si déjà quelque Brutus de la république des lettres ne s'est pas écrié, avec le stoïcisme du dédain : *Goût, tu n'es qu'un mot.*

C'est un pêle-mêle d'opinions diverses dans les journaux du temps ; mais pour montrer toute la latitude où divague le critique sans compromettre son infaillibilité, il n'y a qu'à placer sous les yeux la louange et l'animosité de l'époque.

« Atala est un véritable poème, où l'auteur a trouvé le secret, aujourd'hui bien rare, d'être original sans se montrer absurde. Tout est nouveau dans cette production vraiment singulière. Le poète vous transporte au milieu des déserts, dans des régions inconnues, où la nature, encore vierge, offre des aspects et des sites qu'aucun écrivain grec ou latin n'a jamais connus : c'est une source de descriptions dont on ne trouve pas même le germe dans Homère et dans Virgile. Ses personnages sont aussi étranges que la scène où ils paraissent, et les mœurs qu'il dépeint sont encore plus poétiques que les mœurs des héros de l'Iliade et de l'Odyssée.

» Le Mississipi ne jouit pas, il est vrai, d'une bonne réputation en France ; mais ces impression défavorables s'effacent à la vue du tableau magnifique que nous trace l'auteur, des régions arrosées par ce grand fleuve : l'imagination étonnée préfère ce spectacle majestueux de la nature

sauvage aux peintures les plus riantes des campagnes cultivées et fertiles.

»Le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des sauvages, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la tolérance et au véritable esprit de l'évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort: tels sont les grands objets que présente ce petit poème épique, auquel je ne crains pas de donner ce nom, puisqu'il renferme les beautés les plus essentielles à la poésie, le pathétique des sentimens, la richesse et la variété des tableaux, et la plus heureuse imitation d'une grande et belle nature; il ne lui manque que la rime, qui souvent donne à la poésie plus d'entraves que d'agrémens. On remarque surtout, dans cet ouvrage, une précieuse simplicité, et l'art merveilleux de soutenir l'intérêt par le développement du cœur et des passions, par l'heureux choix et la vérité des circonstances. Un goût sévère pourrait lui reprocher la profusion des images, et un luxe d'expressions poétiques

quelquefois plus bizarres que sublimes ; ce défaut est celui d'un génie ardent et vigoureux, et d'une surabondance d'imagination qui, pour bien des poètes froids et décharnés, serait un objet d'envie. On rencontre aussi dans son style audacieux, certains traits qui tiennent en suspens la critique, et partagent les connaisseurs ; les uns admirent, comme des expressions de génie, ce que les autres blâment comme une affectation froide : par exemple, cette phrase : « Les reines ont été vues pleurant comme les autres femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois, » a été citée comme digne de Bossuet. Je souscris à ce jugement, quant à la première partie de la phrase, et il se peut que dans cette quantité de larmes, contenues dans les yeux des rois, il y ait plus de recherches que de vrai sublime. » (Le Publiciste, *journal.*)

Voici ce que dit Chénier du même livre :

« Le petit roman d'*Atala*, par M. de Chateaubriand, est du commencement de ce siècle : il a fait du bruit ; il est singulier pour la conception, pour la marche et pour le style, il exige donc un article détaillé. Un sauvage américain de la nation des Natchez, a quitté son pays pour venir

en France. Après avoir été galérien à Marseille, il s'est transporté à la cour de Louis XIV; il y a vu les tragédies de Racine, il a été l'hôte de Fénelon. De retour en Amérique, il y vieillit tranquille, et c'est à l'âge de soixante-treize ans qu'il raconte une aventure de sa jeunesse à René l'Européen qui vient s'établir chez les sauvages. Chactas, *fils d'Outalissi*, *fils de Miscou*, étant pris par *Sinaghan*, *chef des Muscogulges* et *des Siminoles*, est reconnu pour Natchez. Sinaghan lui dit : *Réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village*; à quoi il répond : *Voilà qui est bien*. Son âge et sa figure intéressent les femmes ; elles lui apportent *de la sagamite*, *des jambons d'ours et des peaux de castor*. Il distingue une jeune chrétienne, qu'il prend d'abord pour *la vierge des dernières amours*. Il sait bientôt que c'est Atala, *fille de Sinaghan aux bracelets d'or*. *Nous nous rendons*, lui dit-elle, *à Apalachucla*, *où tu seras brûlé*. Elle revient lui parler tous les soirs ; elle était dans son cœur *comme le souvenir de la couche de ses pères*. Au temps où *l'éphémère sort des eaux*, *lorsqu'on entrait sur la grande Savane Alachua*, Atala trouve moyen d'être seule avec le prisonnier ; mais, par une étrange contradiction, Chactas, *qui désirait tant de dire les choses*

du mystère à celle qu'il aimait déjà comme le soleil, voudrait maintenant *se jeter aux crocodiles de la fontaine*, plutôt que de rester *seul avec elle.* La *fille du désert* n'était pas moins *troublée* que lui, car *les génies de l'amour avaient dérobé les paroles* de Chactas et d'Atala. Chactas hésite à fuir, attendu qu'il *est sans patrie*, et *qu'aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur son corps pour le préserver des mouches.* Atala devient fort tendre; mais elle est bientôt plus sévère. Chactas, désespéré, lui affirme qu'elle ne fuira point, et *qu'elle le verra dans le cadre du feu.* A cette menace, Atala veut à son tour *se jeter aux crocodiles de la fontaine;* elle s'en abstient toutefois. Le lendemain, *la fille du pays des Palmiers* conduit Chactas dans une forêt, où il contraint *cette biche altérée de fuir avec lui*, pendant que le *génie des airs secoue sa chevelure bleue embaumée de la senteur des pins.* Déjà Chactas emportait Atala *au fond de toutes les forêts; rien ne pouvait la sauver qu'un miracle*, et ce miracle fut fait: elle dit un *Ave Maria*; des guerriers reprennent Chactas. Atala dédaigne de leur parler, *car elle ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche et de la pensée.* Cinq nuits s'écoulent; enfin *l'on aperçoit Apalachucla*,[1] *situé aux bords de la*

rivière Chatauché. On pare Chactas pour le sacrifice. *On lui met à la main une chichikoué.* Le conseil s'assemble, et décide, malgré les réclamations de quelques femmes, que Chactas sera brûlé conformément à l'ancien usage. Des jeux funèbres sont célébrés. *Le jongleur invoque Michablou,* et raconte, entre autres belles choses, *les guerres du Grand Lièvre contre Matchimanitou,* génie du mal. Cependant le supplice de Chactas est remis au lendemain; mais durant la nuit *une grande figure blanche* rompt les liens du captif; un des soldats croit voir *l'Esprit des ruines,* c'est Atala. Chactas fuit avec sa libératrice, *qui lui brode des mocassines de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic.* Elle lui apprend, de plus, que sa mère étant mariée à Sinaghan, lui dit: *Mon ventre a conçu, j'ai connu un homme de la chair blanche;* à quoi Sinaghan, qui est *très magnanime,* répondit: *Puisque tu as été sincère, je ne te couperai pas le nez et les oreilles.* Or cet homme de la chair blanche se nommait *Lopez,* c'est le père d'Atala, c'est aussi le père de Chactas. Tous deux se félicitent d'être frère et sœur. Chactas n'en est que plus ardent; la chrétienne et pieuse Atala, loin d'être effarouchée de ce changement d'état, *n'opposait plus qu'une faible*

résistance; mais un orage survient à propos, et les amans sont rencontrés par le père Aubry et son chien. Ce père Aubry est un missionnaire qui habite au milieu de quelques sauvages convertis par ses prédications. Il est *le chef de la prière*, il est aussi *l'homme des anciens jours*, il est, de plus, *le vieux génie de la montagne*, il est encore *le serviteur du Grand Esprit*, il n'en est pas moins *l'homme du rocher*. Il emmène chez lui Chactas et Atala, leur donne à souper, à coucher, et le lendemain leur dit la messe; de quoi Chactas est fort ému, quoiqu'il juge à propos de rester païen. Quelques jours s'écoulent à peine, lorsqu'il survient une catastrophe assurément très imprévue. Atala, d'après un ancien vœu de sa mère, se croit condamnée à rester vierge; en conséquence elle s'empoisonne. Le père Aubry eût tout arrangé s'il eût été informé à temps, comme il a soin de l'observer lui-même. Faute de cette précaution, il ne peut que confesser Atala mourante, *qui voit avec joie sa virginité dévorer sa vie*. Elle regrette pourtant de n'être point à Chactas. «Quelquefois j'aurais voulu, lui dit-elle, *que la divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée* dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde.» Le

récit des funérailles vient ensuite ; enfin l'auteur se met lui-même en scène dans ce qu'il nomme un épilogue. Il trouve cette histoire parfaitement belle, car le Siminole qui la lui conta *y mit la fleur du désert et la grâce de la cabane.* Il est temps de s'arrêter, nous ne voulons pas déterminer avec une justesse rigoureuse le genre d'imagination dont cet ouvrage offre les simptômes, mais nous avons peine à concevoir ce qu'il peut y avoir de moral dans un amour charnel et sauvage, auquel la religion vient mêler des sacremens très graves, dont le mariage ne fait pas partie ; quel intérêt peut résulter d'une fable incohérente, où des évènemens, qui restent vulgaires en dépit des formes les plus bizarres, ne sont ni amenés, ni motivés, ni liés entre eux, ni suspendus par aucun obstacle. Quant aux détails, on y sent l'affectation marquée d'imiter l'auteur de *Paul et Virginie* ; mais, pour lui ressembler, il faudrait, comme lui, décrire et peindre. Des noms accumulés de fleuves, d'animaux, d'arbres, de plantes, ne sont pas des descriptions ; des couleurs jetées pêle-mêle ne forment pas des tableaux. »

(Chénier, *Cours de littérature.*)

Plus que jamais je me demande : existe-t-il un goût ?

Chaque peuple a ses idées sur le goût, idées qu'il choie, qu'il défend, dont il est fier, sur lesquelles il n'entend pas raillerie, tandis qu'il se raille de celui des autres peuples. Shakspeare a long-temps divisé là-dessus des gens séparés à peine par un détroit de quelques lieues. Même intolérance en goût qu'en religion.

Plusieurs grandes littératures ont trôné, çà et là, sur la face du globe ; et si la quantité de livres, la fécondité, la richesse de ces lettres hétérogènes, prouvent en faveur du goût, que sommes-nous en comparaison des Chinois, lesquels, au dire des sinologues, sont environnés d'une abondance bibliographique bien autre que celle de l'Europe ! Il en est de même, suivant les Indianistes, de la littérature samskrite. Le monde arabe n'a pas moins brillé par les lettres, et en Perse, et en Egypte, et sous les kalifats de Damas, de Bagdad, et après Mahomet, et avant Mahomet, dans les tribus de l'Héjaz, de l'Yamama, de l'Hadramant. Les Javanais ont aussi leur littérature bien plus considérable que nous ne croyons, et conservée dans le kawi, langue des gens de distinction à Borneo, à Sumatra, à

Bali, et surtout à Java. Qui ne connaît ces sagas des Skaldes, préservées par l'Islande, de l'oubli ou plutôt de l'envahissement du culte chrétien, dans son isolement sous le pôle, ces sagas que Snorre Sturleson nous a léguées en partie dans sa compilation du nom d'*Edda*? Les lettres classiques sont connues : que de chefs-d'œuvre dans la Grèce écrivante! Il n'est pas jusqu'aux Juifs qui n'aient fourni leur quotité en ces versets cadencés, que nous ne savons pas précisément encore classer dans la poésie ou la vraie prose.

Voilà, de compte fait, près d'une douzaine de littératures; et où se trouve le vrai beau? Fiers, avantageux, fanatiques même que nous sommes, nous n'allons pas manquer de nous écrier : « A nous la palme! Racine et Voltaire, voilà les types de la perfection. »

Vienne un Chodja d'une médressé de Constantinople, vienne un Mollah d'une mosquée académique d'Ispahan, lettrés qui voient leur Louis XIV dans les abassides Al-Mamoun, Al-Raschid, ils citeront les Ghazèles de Saadi, les Cassides de Tantarani, le *Divan* ou *Recueil de poésies* de Schanz, la Sapho musulmane. Dans l'Indostan, allons parler de goût à Vararoutchi, à Rammahuroy, à Bopadeva, ces Brahmes sa-

vans, aides des Wilson, des Colebrooke, des Walkings, des Carey, à Calcutta, dans le défrichement des œuvres samskrites; supposeront-ils rien de plus parfait que la pléiade de Vicrâmâditya, l'Auguste de l'Inde, pléiade d'entre les astres de laquelle se détachent particulièrement Calidâsa et Djava-Deva? Enfin il est encore à Skallott, dans l'Islande, des mortels entichés des chants runiques, pour qui l'ode composée par Regner Lodbrog dans les tourmens de sa mort (il mourut dévoré des serpens dont on avait rempli sa prison), ou celle d'Harald-le-Vaillant, sont le *nec plus ultrà*, ou celle d'Eyvin, surnommé dit *la Croix des Poètes*, à cause de son talent.

Voici un paradoxe : c'est que nos deux siècles littéraires, avec leur goût exclusif, avec leur adoration des préjugés poétiques, seront dans quelques centaines d'années tout aussi discrédités que le seizième siècle, avec son intolérance religieuse et sa fureur de prosélytisme.

Qu'était-ce que la composition? Voltaire lui-même, avec son omnipotence, avant de traiter un sujet devait se demander : Comment le veulent nos talons rouges? Au sortir du boudoir de madame de Parabère, ces messieurs auraient trouvé plaisant qu'Orosmane aimât autrement

qu'à Paris. Et Mahomet, en fera-t-on un véritable Arabe, Mérope une vraie Grecque? Force fut au tragique d'extraire son soudan de l'Orient, terre trop peu galante, de le policer, de le polir, de le poudrer, de l'attendrir. Mahomet aura-t-il le style du Koran? Fi! des accumulations de métaphores, du vague dans les images, du grandiose, du gigantesque, *marcher, le soleil à droite et la lune à gauche!* Mentionner *Eblis*, l'*arbre Tuba!* Semer dans une tragédie ces myriades de perles, de diamans des *Mille et une Nuits* et de l'*Eden!* Parler du pont Al-Sirat *étroit comme un cheveu!* Toutes les exagérations, enfin, sans lesquelles les Arabes ne sont plus Arabes! Fi! vous dis-je; le goût pur ne voulait pas de cela; le duc de Richelieu parlait-il ainsi à Versailles? C'est comme si l'on avait ramené Mérope, Polifonte, à la simplicité homérique; si, sous l'empire des prestiges mythologiques, ils avaient mis Jupiter à toutes phrases. Au lieu de cela, c'était *une tendre flamme*, de *glorieux lauriers*, bien que chez les Pélasges le laurier ne fût pas l'emblème de la victoire. On prêtait à Œdipe cette maxime du dix-huitième siècle :

> Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait toute leur science.

C'était un contre-sens que cette impiété dans les bons vieux temps de la Hellade ; mais qu'importait ? Le goût avait parlé.

On sent que ce que je dis de Voltaire s'applique encore mieux à Racine, qui n'a rien vu au-delà de son siècle, lui qui, faisant pivoter son *Iphigénie* sur un sacrifice humain, c'est-à-dire, sur un acte d'un temps de la plus grande barbarie possible, n'a pas balancé à transporter là-dedans toute la civilisation de Louis XIV, les *seigneurs*, les *madames*, et les politesses, et les égards, et les ménagemens de mots, et tout l'*OEil-de-Bœuf*. La Harpe nous assure sérieusement que les mœurs turques sont très bien peintes dans Bajazet ! *Athalie* se rapprocherait de la vérité ; car l'auteur, déjà dévot, méditait les saintes écritures. Mais malheureusement il n'a pas compris l'esprit de ce que M. Salvador a fort bien nommé un *gouvernement nomocratique*. La république en Israël ayant précédé la royauté, l'opposition, c'était le sacerdoce. Les Hébreux, asservis sept fois par les Moabites, les Philistins, les Amalécites, qui avaient des rois, voulurent, eux aussi, un roi qui les menât à la guerre, et cela au grand déplaisir de Samuel, qui exerçait la suprême judicature. Que ne leur dit-il pas pour les détour-

ner : *Si vous avez un roi, il fera de vos filles ses parfumeuses, ses boulangères; il fera de vous ses hommes de corvée.* Ils persistèrent; mais le sacerdoce attaché aux institutions mosaïques n'en était pas moins le libéralisme du temps. Aussi, voyez le comité-directeur s'enfermer dans le temple, avec imprécations contre les rois et reines, et faisant enfin à Athalie un tout aussi mauvais parti que la Convention à Louis XVI; encore la Convention garda-t-elle une apparence de formes légales.

Ce despotisme de la superstition littéraire, nommée goût, M. de Chateaubriand le brisa dans *Atala;* il refusa de sacrifier la vérité à cette idole, à ce Jagernat des deux siècles passés. Le goût ne voulait pas qu'il prêtât à Atala, à Chactas, les locutions des sauvages, ces locutions que le stationnaire Chénier a tout à l'heure ridiculisées; la vérité le voulait. M. de Chateaubriand a de la hauteur dans l'âme, il méprise les préjugés (croirai-je à sa dévotion ?); il ne balança pas, il brisa cette vaine statue devant laquelle le fier Voltaire s'était courbé lui-même, il se dévoua aux traits des ultras littéraires, mais pour la cause de la vérité, de la nature.

Serviteurs de deux dieux différens, Voltaire et

Chateaubriand ont pris pour héroïnes deux sauvages. Quelle différence entre Alzire et Atala! Alzire fait de la philosophie comme madame de Pompadour. C'est l'élégance de la bonne société du temps; mais Atala!

Aussi que nous dit Alzire? rien. On a entendu des alexandrins, il y a eu du sang pour la forme. Mais, en quittant le livre de Chateaubriand, on revient d'Amérique, on a vécu deux ou trois ans de plus, on a ajouté à la vie l'intérêt d'un voyage, on a vu Niagara, on a vu une tempête du Nouveau Monde, un incendie, le cours du Meschacebé. Aussi quelle différence dans le travail! Voltaire fit son Américaine dans quelques après-soupés; M. de Chateaubriand s'exposa à mille périls, traversa et retraversa dix-huit cents lieues de mer, il dormit dans les bois, pour revenir publier son roman. Et l'on s'étonne de ce long cri d'admiration!

CHAPITRE XXII.

Effets du concordat en France. — Fontanes, La Harpe et Chateaubriand. — Publication du *Génie du christianisme.* — Ses nombreuses éditions. — Dédicace au premier consul. — Penchant de M. de Chateaubriand à l'opposition.

Lo ciel poss 'io serrare e disserrare,
Come tu sai.

« Je peux ouvrir ou fermer le ciel à mon gré, comme tu sais. »

(DANTE.)

—

En 1802, la reconstruction de la monarchie allait bon train. Les républicains, Bonaparte les tenait emmaillés dans ses régimens ; il rappelait les émigrés, excellens élémens de monarchie, et dont les allures courtisanesques le ravissaient de joie. Restaient les ministres des au-

tels ; il les lui fallait absolument. Rien de plus facile. Dès le 15 juillet de l'année qui venait de s'écouler, il avait mis la main à un concordat, fait des concessions à l'ultramontanisme, concessions qui lui devaient mériter un jour l'onction sainte des mains sacrées du pape.

A l'occasion du rétablissement du culte, Bonaparte avait dit : « Que voulez-vous ? les villages n'ont point de comédie, il leur faut bien la messe pour le dimanche. » Lui-même venait de prendre un rôle dans la pièce, en se rendant, lors de la signature du concordat, à l'église Notre-Dame, où il fit chanter un *Te Deum* solennel.

L'armée conservait quelques germes de républicanisme ; mais notre avilissant régime militaire, qui raie du livre de vie tant d'hommes pour en faire des automates qui marcheront, chargeront, tireront, camperont et s'encaserneront avec la plus complète passivité ; notre régime militaire avait retranché de la masse, dont l'expression est l'esprit public, les républicains de l'armée. Seules, quelques sommités guerrières s'élevèrent contre le concordat : Moreau, Bernadotte, Colaud, Victor, Oudinot, Delmas, et surtout Lannes. Delmas, le soir du jour du *Te*

Deum, dit à Bonaparte aux Tuileries : « Vous venez de faire une belle capucinade ; il ne manque plus que de faire mettre des chapelets en guise de dragonnes à nos épées. » Lannes, dans une salle des Tuileries, avait apostrophé le cardinal Caprara et les autres qui attendaient audience, et dit à Bonaparte : « Est-ce avec des soldats de cette espèce que tu as gagné la bataille de Marengo ? A quoi diable songes-tu donc ? »

Le sénat, discoureur obligé, félicita les consuls, ou plutôt le consul, par l'organe de Lacépède, son président, et ces félicitations roulaient sur un acte qui, depuis le premier article jusqu'au dernier, laisse entrevoir l'injonction de n'avoir qu'une volonté ici-bas, celle du consul.

Non content, celui-ci, du commandement militaire qui lui donne l'armée, du clergé qui va travailler l'opinion en sa faveur, il prend encore les citoyens dès le berceau. Il confie les rênes de l'instruction publique à Fontanes dont toutes les facultés intellectuelles n'eurent guère d'autre exercice que les combinaisons de la louange. Et, en effet, Bonaparte pouvait-il mieux faire que de mettre la direction des jeunes esprits dans les mains de l'homme dont la

phraséologie innocente charmait, à jours fixes, ses oreilles?

Ce Fontanes faisait le *Mercure* avec La Harpe et M. de Chateaubriand.

La Harpe, le bonnet rouge sur la tête, avait, en 1792, ouvert la séance du Lycée par une hymne, à propos du manifeste du duc de Brunswick :

> Le fer, amis, le fer! il presse le carnage;
> C'est l'arme du Français, c'est l'arme du courage,
> L'arme de la victoire et l'arbitre du sort!
> Le fer! il boit le sang! le sang nourrit la rage,
> Et la rage donne la mort.

Tel en était le début. Déjà monté sur le maître-autel de Notre-Dame, il avait, dans une improvisation républicaine, nié la divinité de Jésus-Christ.

Mais emprisonné, en 1794, par Robespierre, jeté dans les cachots du Luxembourg, athée fieffé, il en sortit le cœur contrit, tout décidé à une vie exemplaire.

Méfions-nous de tout esprit imitateur. Républicain copiste des républicains classiques, peut-être La Harpe n'a-t-il jamais compris ni la liberté ni la littérature.

Quoi qu'il en soit, c'était avec de pareilles capacités que M. de Chateaubriand fraternisait dans le *Mercure*. Mais ces frottemens n'éteindront pas l'esprit d'opposition qui brûle en lui, à son insu même. Dans les grandes occasions nous verrons ce feu jaillir. A présent, tout entier à la poésie, il croit la religion encore terrassée, il fait le *Génie du Christianisme*.

Depuis la publication d'*Atala*, il avait pu oublier les peines de l'indigence. Nous ne savons si cette révolution, désormais point de mire de ses attaques, l'avait fait entrer en jouissance d'une portion du domaine de Combourg, domaine paternel que les coutumes feudataires avaient jadis transporté en entier sur la tête du frère aîné. M. Malitourne pourrait nous dire, dans ses Tables de la répartition du milliard, si le manoir fut ou non vendu par la république.

N'importe, le *Mercure* et *Atala* avaient fait de M. de Chateaubriand un homme à peu près pécunieux.

L'empressement du monde, l'attention publique aux aguets de tout ce qui allait sortir de sa plume célèbre, le portèrent avec plus d'ardeur à son grand ouvrage : le *Génie du Christianisme*.

S'encourageant du triomphe d'*Atala*, et sen-

tant l'obligation de justifier tant de bienveillance, il n'est pas étonnant qu'il ait sacrifié deux volumes dont il se méfiait. Ce sacrifice est réel. Cette partie de l'impression anéantie, il se mit tout de cœur à refondre son sujet, à retravailler les détails, à le disposer sur un plan beaucoup plus explicite.

« Il y avait dans mon premier travail, dit-il, plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvais alors. J'en ai fait disparaître le plus grand nombre ; mais j'en ai laissé quelques unes; elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité. »

Ce fut alors qu'il avoua ses peccadilles philosophiques. « Mes sentimens religieux, dit-il, n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Frappé des abus de quelques institutions, et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais; mais j'aime mieux me condamner. »

« Pour moi, dit-il encore autre part, pour moi, obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui

mon grain de sable pour hâter autant qu'il est en mon pouvoir la reconstruction du temple. »

Les gens qui courent aux nomenclatures, aux classifications, gens précautionnés qui ne veulent se hasarder à goûter les œuvres du génie qu'à bon escient, furent dans l'embarras, ne sachant si c'était un livre dogmatique que celui-ci, ou une poétique du christianisme. Qu'importe l'insolite de la forme? Faut-il circonscrire l'esprit dans les cadres jaugés et approuvés à la douane du Parnasse? On a classé les genres, on a mis à l'équerre la littérature! Mais le nouvel ouvrage était en dehors de tout cela; et, le croirait-on? l'auteur s'aventurait ainsi hors de toute limite connue, au moment même où, dans le *Mercure*, il faisait ses adorations aux modèles, les recommandait, les prônait comme la seule arche de salut! Expliquez ces hommes inexplicables.

Quelque prodigieux qu'eut été le succès d'*Atala*, celui du *Génie du Christianisme* ne le lui céda en rien. La première édition, mise en vente en germinal an 10 (cinq volumes in-8°), fut rapidement enlevée. Presque en même temps, un libraire d'Avignon en publia une contrefaçon en quatre volumes in-8°, portant en titre :

Nouvelle édition, à laquelle on a inséré les notes formant l'appendice, à la fin de chaque volume.

Pour ne pas ruiner le contrefacteur, M. de Chateaubriand eut l'indulgence de s'arranger avec lui, et de reconnaître cette édition frauduleuse comme la seconde de son ouvrage.

Mais la véritable seconde édition, il la donna quelques mois après chez les libraires Migneret et Ballauche, deux gros volumes in-8°, avec la *Défense du Génie du Christianisme*, brochure d'une soixantaine de pages.

On arrivait à l'année 1803, quand les mêmes libraires mirent en vente simultanément deux éditions, dont l'une en quatre volumes in-8°, et l'autre également en quatre volumes, mais dans le format in-4°, toutes deux de luxe avec neuf gravures.

Peu de temps après nouvelle édition; la sixième.

Enfin, l'ouvrage obtint les honneurs de l'*Abrégé à l'usage de la Jeunesse* (deux volumes in-12°). On retrancha les épisodes d'Atala et de René, personnages sans doute déplacés dans les écoles.

Dès la seconde édition, l'auteur avait dédié son *Génie du Christianisme* à celui qu'il regardait comme le Cyrus restaurateur du temple *à*

la reconstruction duquel il apportait, lui, pauvre Israélite, son grain de sable. Voici l'épître dédicatoire.

Au premier consul Bonaparte.

« CITOYEN PREMIER CONSUL,

» Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme;* c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'État et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de chrétiens, qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

» Je suis avec un profond respect,

Citoyen premier Consul,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND. »

Eh bien ! ce rôle n'allait pas au caractère de l'auteur ; on l'a dit, seule l'opposition l'inspire, le travaille, donne des ailes à son génie.

Calcul ou mysticisme, n'importe, lorsqu'en 1798 il ne recula pas devant les difficultés de relever une cause vaincue, lorsqu'il s'y dévoua avec tant d'ardeur en perspective de grands obstacles, il y avait du chevaleresque dans lui ; il y avait même, si l'on veut, de ce dogme romain,

> Parcere victis et debellare superbos ;

dogme qui, au reste, va à merveille à la disposition de son caractère.

Mais, puis le bruit, les succès, les attaques, les ripostes, les coteries, les amitiés, les inimitiés, tout cela consolida sa théorie ; et dès lors, son rôle fut tracé dans le drame du dix-neuvième siècle ; sa vie fut dévouée à l'accomplissement de son apostolat.

Le concordat de Bonaparte, la réouverture des églises, les acclamations de ceux pour qui cette maladroite théophilantropie défunte n'avait guère été qu'une allégorie, pauvre genre de fiction même délaissé des poètes, malgré les invitations de leur maître Boileau ; toutes ces

circonstances favorables, auxquelles M. de Chateaubriand ne s'attendait pas quatre ans auparavant, le poussèrent, l'enchantèrent pour le moment. Mais le *Génie du Christianisme* respirait l'ancienne monarchie tout entière; les Bourbons y rôdaient, pour ainsi dire, comme des ombres mystérieuses. Il y avait tout ce qu'il fallait pour rattacher le Français à la troisième dynastie, dans ce livre dédié avec quelque pompe de paroles à celui qui en méditait une quatrième. Peut-être, M. de Chateaubriand, esquissant son livre en Angleterre, sans songer à cette future dédicace, teignit-il de son affliction ses images. C'est encore beau à lui d'avoir tenu à ces regrets de royalisme, lui qui a tant refondu de chapitres. Je sais une multitude de grands écrivains de l'époque, qui n'auraient pas hésité à sacrifier les plus harmonieuses jérémiades, pour se mettre au niveau des choses.

Quant à Bonaparte, il ne voulut pas voir ce qui lui préjudiciait. Accoutumé à avancer ses affaires, autant par l'indulgence à l'intérieur que par sa belliqueuse activité au dehors, il semblait dire, lui aussi : *Quid times? Cæsarem vehis.*

Plus tard, il s'est repenti de sa méprise; au moment de sa chute il a dit, du moins l'assure

M. de Chateaubriand, que l'ouvrage dont la publication avait le plus nui à son pouvoir, c'était le *Génie du Christianisme.*

Et cependant Bonaparte, dès qu'il avait connu l'auteur, n'avait eu pour lui que des idées de bienveillance, entraîné qu'il était d'instinct vers cet homme, le futur Napoléon de la littérature. Mais M. de Chateaubriand n'a pas répondu à cet amour. Sa reconnaissance pour le relèvement des autels vieillie, il commença à guerroyer. C'est qu'il y a en lui un besoin d'opposition ; son organisation craniologique le veut ainsi. Nous le verrons sous ces Bourbons, qu'il appelle, qu'il pleure, qu'il vante, qu'il recommande; nous le verrons dans l'opposition encore.

Oui, ce besoin d'opposition, de combats, besoin qui met en lumière son talent, on le voit jaillir de son caractère, jusqu'aux plus petites choses, même dans ce petit tableau d'intérieur. Il est calqué de la main d'une dame qui a beaucoup vu M. de Chateaubriand.

« Ses moindres goûts d'intérieur accusent son humeur belliqueuse. Il a critiqué Buffon pour avoir oublié dans son Histoire naturelle, le chien de l'aveugle ; mais, en général, il a peu

d'estime pour les chiens, et leur préfère les chats. Sa maison est toujours pleine de ceux-ci. « Le chien, dit-il, est un esclave qui se soumet lâchement à tous les caprices de son maître, et s'humilie sous la main qui le frappe; le chat sait se venger, le chat sait être libre. »

« De même il met l'âne avant le cheval : « Le cheval, dit-il, est un écervelé, l'âne raisonne. Homère a comparé Ajax à un âne, et non à un cheval : c'est un âne que la Bible fait parler. L'âne est têtu ; quand il a choisi un chemin, ni menaces, ni bride, ni bâton ne l'en peuvent détourner : il marche parce qu'il le veut bien, et à sa guise. » En un mot, selon M. de Chateaubriand, l'âne et le chat sont des libéraux, le chien et le cheval de vrais ultras; car, au fond de toutes les opinions de M. de Chateaubriand, il y a ce libéralisme généreux et éclairé qui, grâces à Louis XVIII et à sa Charte, s'accordent très bien avec le culte de la monarchie. »

CHAPITRE XXIII.

Examen du *Génie du Christianisme.* — Étranges assertions. — Perfection de sa poésie et faiblesse de son argumentation. — Paradoxes sur les mystères. — Examen de la *Genèse* de Moïse. — Belle peinture du déluge.

Tantôt m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne;
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.

(André Chénier.)

—

C'est comme une riche collection de tableaux d'un grand maître, que ce *Génie du Christianisme*; mais c'est plutôt une église qu'un musée. Quant au coloris, quant à l'admirable harmonie des clair-obscurs et des lumières, quant à la vivacité des touches, au feu, à la richesse des com-

positions, je ne crois pas qu'on puisse rien de plus beau.

Malheureusement l'auteur veut aussi faire de la théologie; et dès qu'il entreprend d'argumenter, force est à la poésie de se taire.

Alors le charme, ou cesse, ou s'amoindrit; il nous laisse à nous-mêmes. Le père Aubry, on se le rappelle, se dessine dans une atmosphère si étincelante, sa faconde se déborde avec tant de prestiges resplendissans, que l'on s'abandonne à une illusion délectable. On est chrétien, on est tout ce qu'il veut.

Oui, dans le *Génie du Christianisme*, il n'y a pas prétention continue à la poésie. Il y a argumentation, par conséquent, appel à la doctrine.

Relèverons-nous sérieusement les assertions suivantes?

« Les conséquences immédiates de cette haine contre l'Évangile furent un retour plus affecté que sincère vers les dieux de Rome et de la Grèce, auxquels on attribua les miracles de l'antiquité (Notez que c'est du dix-huitième siècle que parle l'auteur). On ne fut point honteux de regretter ce culte qui ne faisait du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques ou de bêtes féroces. »

Je ne puis deviner quelle idée travaille de rigorisme le nouvel apôtre, en parlant du retour des esprits au paganisme sous l'ancien régime, si ce n'est le parallèle forcé de Voltaire avec Julien. Le paganisme prêché à l'ancien régime! C'est tout le contraire; les germes de ce qu'on appelle le romantisme, schisme, comme l'on sait, très anti-mythologique, fermentaient déjà. Il y avait croisade; commencée par Lamothe, Voltaire la menait à fin, écrivant au roi de Prusse :

Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques,
Je veux de neuves vérités;
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches,
Des rimailleurs suivant les cours.

Capitulation que Voltaire voulut bien leur accorder; encore pour les éconduire avec la vie sauve, Démoustiers les déguisa-t-il avec l'habit

français, les plâtrant de blanc, de rouge, d'esprit de salon, de mouches, de frivolité. Mais vraiment personne n'a incriminé ces pauvres dieux repoussés avec perte, bien et dûment convaincus d'avoir fait du genre humain un troupeau de bêtes féroces. Non, il n'existait pas dans la Grèce ni à Rome ce fanatisme d'évangélisation, cet esprit de persécution contre les gentils. Jamais guerres de religion, jamais sang répandu par les soldats d'Alexandre ou de César, contre les adorateurs d'Osiris, de Tentatès, d'Irmensul, d'Ormusd et d'Arimanes. Rome recevait tous les dieux de la terre dans ses temples; la Grèce, non moins accommodante, affublait vite du nom de Mercure, de Cybèle, d'Adonis, toute divinité exotique. Jamais une dogmatique furieuse ne catéchisa le monde à la manière des Pizarres, des Cortès, des Albuquerques, des Montfort, des Saint-Dominique.

Dix-huit siècles de christianisme, dix-huit siècles d'agitations, de remuemens, de troubles, de guerres civiles, étrangères, de croisades, de persécutions contre Maures, schismatiques, hérésiarques, idolâtres, Vaudois, Indiens.

L'auteur divise son écrit en quatre parties; la première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *Poétique du christianisme*, ou les Rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le Culte, c'est-à-dire ce qui concerne les cérémonies de l'église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

On conçoit que la partie dogmatique se hérissait de difficultés pour l'auteur, parce qu'elle se détachait plus que les autres de sa faculté dominante, l'imagination : aussi paraît-il avoir exhumé saint Thomas-d'Aquin, Rubriquis, tous les casuistes qui surent quelque peu avoir raison avec des contemporains peu faits aux arguties de l'école. Ne soyons pas étonnés de l'entendre dire à l'endroit des mystères :

« Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses...... L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien; la vieillesse si misérable que parce qu'elle sait tout. »

Certes, les écoles pour qui le grand-maître de l'instruction publique, M. de Fontanes, fit faire une édition particulière du *Génie du Christianisme*, durent jeter livres et cahiers à la tête du damnable magister: il ne tendait à rien moins qu'à corrompre leur enfance en l'instruisant.

De conséquence en conséquence, l'auteur vient à affirmer que la religion chrétienne est supérieure aux cultes de l'antiquité, par cela même qu'elle est incompréhensible (Voyez Chap. III); et il ajoute que : « C'est une très méchante manière de raisonner que de rejeter ce qu'on ne peut comprendre. »

Vient le mystère de la Rédemption. « La Trinité confond notre petitesse, accable nos sens de sa gloire, et nous nous retirons anéantis devant elle. Mais la touchante rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les empêche d'être trop éblouis, et nous permet de les fixer un moment sur la croix. »

Je ne sais dans quels sermons furibonds l'auteur est allé chercher ses argumens impitoyables. Croit-il un mot de ce qu'il dit ci-après?

« Sans décider ici si Dieu a tort ou raison de nous rendre solidaires (de la gourmandise d'Adam), tout ce que nous savons, et tout ce qu'il nous suffit de savoir à présent, c'est que cette loi existe. Nous voyons que partout le fils innocent porte le châtiment dû au père coupable; que cette loi est tellement liée au principe des choses, qu'elle se répète jusque dans l'ordre physique de l'univers. Quand un enfant vient à la vie gan-

gréné des débauches de son père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature? Car, enfin, qu'a fait cet innocent pour porter la peine des vices d'autrui? Eh bien! les maladies de l'âme se perpétuent comme les maladies du corps, et l'homme se trouve puni dans sa dernière postérité de la faute qui lui fit prendre le premier levain du crime. »

Et M. de Chateaubriand appelle cela les beautés de la religion chrétienne! et, autant que faire se peut, il s'efforce de paraître persuadé!

Mais bientôt le poète fait jouer ses prestigieux éclats qu'il épandra plus tard avec pleine force; déjà le chapitre de l'Incarnation charme de style; c'est que quand la matière perd de sa rugosité, la plume de l'écrivain court avec enchantement, avec joie, semant ses merveilles.

Voyez-le se délecter dans ce passage :

« L'incarnation nous présente le souverain des cieux dans une bergerie; *celui qui lance la foudre, entouré de bandelettes de lin; celui que l'univers ne peut contenir, renfermé dans le sein d'une femme.* L'antiquité eût bien su tirer parti de cette merveille. Quels tableaux Homère et Virgile ne nous auraient-ils pas laissés de la nativité d'un Dieu dans une crèche, des pasteurs accourus au ber-

ceau, des mages conduits par une étoile, des anges descendant dans le désert, d'une vierge-mère, adorant son nouveau-né, et de tout ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur!

« .... Marie est la divinité de l'innocence, de la faiblesse et du malheur. La foule de ses adorateurs dans nos églises se compose de pauvres matelots qu'elle a sauvés du naufrage, de vieux invalides qu'elle a arrachés de la mort sous le fer des ennemis de la France, de jeunes femmes dont elle a calmé les douleurs. Celles-ci apportent leurs nourrissons devant son image, et le cœur du nouveau-né, qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, comprend déjà cette divine mère qui tient un enfant dans ses bras. »

Ensuite, nouvelle échappée de casuisme à l'occasion des sacremens. Le voyez-vous, dès le moment qu'il n'a plus rien à peindre, se réfugier dans les thèses théologiques, prenant à Torquemada, à tout autre rigoriste!

A l'occasion de la communion, il répète cette objection :

« Mais, dira-t-on, que signifie cette communion mystique, où la *raison* est obligée de se

soumettre à une *absurdité*, sans aucun profit pour les mœurs ? »

Il répond : « Qu'on nous permette d'abord de répondre, en général, pour tous les rites chrétiens, qu'ils sont de *la plus haute moralité*, par cela seul qu'ils *ont été pratiqués par nos pères*; par cela seul que *nos mères ont été chrétiennes sur nos berceaux*; enfin, parce que la religion a chanté autour du cercueil de nos aïeux, et souhaité la paix à leurs cendres. » A merveille ! Le monachisme, le célibat, il n'est rien d'inconstitutionnel qu'il ne défende. Nous aimons mieux y voir un écrivain attaché à son système, procédant avec un parti pris, et se riant à part lui de ce qu'il prouve. Aussi, empressons-nous d'en venir au poète, et finissons les sacremens par cette scène à la manière de Greuze.

« Dans nos campagnes, les fiançailles se montraient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août, un jeune paysan venait chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménétriers rappelaient nos anciens *minstrels*, et ouvraient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie, ou des cantiques de pèlerins. Les siècles, sortis de leurs tombeaux

gothiques, semblaient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevait du curé la bénédiction des fiançailles, et déposait sur l'autel une quenouille entourée de rubans. On retournait ensuite à la ferme; la dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village s'asseyaient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrones, autour d'une table où étaient servis le verrat d'Eumée et le veau gras des patriarches. La fête se terminait par une ronde dans la grange voisine; la demoiselle du château dansait, au son de la musette, une ballade avec le fiancé, tandis que les spectateurs étaient assis sur la gerbe nouvelle, avec les souvenirs des filles de Jéthro, des moissonneurs de Booz, et des fiançailles de Jacob et de Rachel. »

A l'occasion des *Lois morales* et du *Décalogue,* l'auteur fait une pièce à Solon, Minos, Zoroastre, Brama, à la plupart des législateurs antiques, en réduisant leurs enseignemens à quelques préceptes de peu de pages. Amoindris de la sorte, il les met en face de Moïse, qui en a bonne raison, descendant des hauteurs brûlantes, les tables de pierre sur sa poitrine, le front hésissé de deux rayons de feu, le visage resplen-

dissant des gloires du Seigneur, et la terreur de Jéhovah marchant devant lui. Pas n'est nécessaire de dire que tous les législateurs des gentils n'y sauraient tenir. Il s'aide merveilleusement de nos manières de voir modernes pour arguer contre des jurisprudences nées et mûries sous le soleil oriental, adaptées à des besoins climatériques. Mais à mesure que vient le tour de Moïse, nous, gens d'aujourd'hui, nous n'avons, suivant l'auteur, point d'assimilation à chercher dans son *Décalogue* avec notre nationalité moderne, occidentale. On sent la partialité.

Que ne nous applique-t-il les lois mosaïques comme celles de Brama ! il n'y aurait pas moins de disparates ; mais cela n'entrait pas dans l'esprit de l'ouvrage.

Nous voudrions cependant le voir admirer, dans la législation judaïque, cette nationalité si vivace, conséquence d'un esprit de patrie qui a traversé la suite des temps, toujours intact malgré l'éparpillement et le cosmopolitisme de ses religionnaires. Au lieu de cela, l'auteur s'arrête devant les lettres du mot Jéhovah, qui, dit-il, énoncent miraculeusement les trois présences de Dieu : *havah,* il fut ; *hovah*, étant ; et JE,

qui, lorsqu'il se trouve placé devant les trois lettres radicales du verbe, indique le futur, en hébreu, *il sera* (comme si le plus faible hébraïsant ne savait pas que le mot Jéhovah n'est pas hébreu, mais une corruption française du vrai nom *Iêou*); au lieu, dis-je, de s'enthousiasmer si à faux, que ne montrait-il la prévoyance de Moïse, cachant dans le ciel, dans la splendeur des éclairs, la main qui trace la constitution ou charte de la république israélite, et à l'aide de cette consécration hiératique, préparant l'opposition sacerdotale contre les rois, qui, par la suite, tenteraient de l'enfreindre.

Moïse est-il l'auteur de la *Genèse?* Indépendamment d'une foule de preuves d'apocryphité, il serait bien étonnant que le Juif d'Egypte, l'élève de Thermutis, l'adepte des Choniathins de Thèbes, d'Héliopolis, n'eût pas conservé la moindre idée égyptienne, déposant tout l'acquis de son enfance pour prendre à la Babylonie, à la Babylonie loin placée, ses mythes, son canevas théogonique et cosmogonique. La *Genèse* a une infinité de rapports avec ce que Bérose nous dit dans ses *Antiquités chaldaïques*. Cela posé, et sans partialité aucune, on peut conjecturer que ce fut durant la captivité que les Juifs s'im-

burent de ces dogmes, et qu'au retour, Helkias, ou tout autre, rédigea la *Genèse* sous l'empire des réminiscences babyloniennes.

Ce qui, au reste, ne diminue en rien le mérite de Moïse, et si une partie du *Pentateuque* perd à cela cinq cents ans d'antiquité, il n'en est pas moins vrai que l'*Exode* est en partie rédigé sur des écrits de la main du législateur, dont le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, sont certainement les ouvrages.

Je le sais, M. de Chateaubriand n'était pas tenu à l'adoption de ces hypothèses vraisemblables, mais moins respectables que la tradition. Ce n'est pas que la sagacité et l'instruction que nous lui avons reconnues dans l'*Essai* se soient retirées de lui; au contraire, il en déploie toutes les ressources; mais les conclusions doivent se rattacher à son plan, tendre au triomphe de l'église militante. Quoi qu'il en soit, profitons toujours de cette esquisse du serpent à l'occasion du tentateur de notre mère Eve :

« Le serpent a souvent été l'objet de nos observations, et, si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Ecriture. Tout est mystérieux, caché, étonnant, dans cet in-

compréhensible reptile. Ses mouvemens diffèrent de ceux des autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît et disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent aux divers aspects de la lumière, et, comme ses mouvemens, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction... Il s'associe naturellement aux idées morales et religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées. Objet d'horreur et d'admiration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie ; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son

cœur et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des furies; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs; et sous la fougère de la crèche la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse charmer par les doux sons; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte. »

Dans les chapitres suivans il défend très bien sa *Genèse* contre les nombreux siècles dont la chronologie et l'astronomie des peuples étrangers vieillissent le monde. Il n'est pas en reste de savoir; il cite ses auteurs; il fait merveille; on sent que cette dispute lui va bien mieux que le dogmatisme. Là, lui servent ses notions bibliques, historiques; là, il procède avec méthode; mais quoi! toute cette plaidoirie, que peut-elle contre l'avancement des sciences positives? depuis 1800, Werner, Buckland, Rémond, Cordier, et autres géognostes, ont poussé si loin une science à peu près inconnue avant eux, la géognosie! De là ces périodes anté-diluviennes, dont la plus orthodoxe théologie ne saurait contester les débris animaux pétrifiés; périodes qui se coordonnent quelque peu avec ces djoghes, ou périodes multiséculaires des Hindous, dont on

s'est moqué assez long-temps. Les Anglais déchiffrent les livres hiératiques des Brahmes; nous, en Égypte, nous avons exploré de bien antiques monumens; Champollion jeune a lu leurs inscriptions; peut-être cette grande année de trente-six mille ans, dont parlaient les hiérophantes de Memphis et d'Héliopolis à Platon, n'est pas du tout fabuleuse; la géologie l'approuve déjà, l'archéologie y trouve des solutions; et enfin, suivant M. Bory de Saint-Vincent, cette Atlantide des traditions égyptiennes n'est pas aussi difficile à trouver qu'on l'a cru jusqu'ici.

La première partie finit en arrêtant nos regards sur le spectacle du déluge, que l'auteur met devant nous avec sa supériorité accoutumée.

« Soit que Dieu soulevant le bassin des mers ait versé sur les continens l'océan troublé, soit que, détournant le soleil de sa route, il lui ait commandé de se lever sur le pôle avec des signes funestes, il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre.

« En ce temps-là, la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois,

peuples, armées ennemies, suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de supplians qui avaient peut-être renié la divinité toute leur vie; mais la divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier était aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfans sur le sommet des montagnes; en vain l'amant veut trouver un abri pour sa maîtresse dans la même grotte où il avait trouvé un asile pour ses plaisirs; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes; l'oiseau même chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairait plus que la mort au travers des nues livides, se montrant terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les eaux; les volcans s'éteignirent en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre élémens, le feu, périt avec la lumière.

» Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortaient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivans, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et

l'insecte, l'homme et la femme, gagnèrent tous ensemble la roche la plus élevée du globe ; l'Ocean les y suivit, et soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparaître sous ses solitudes orageuses le dernier point de la terre. »

CHAPITRE XXIV.

Grandes beautés des seconde et troisième parties du *Génie du Christianisme*. — M. de Chateaubriand égale Homère parfois. — L'immortalité de l'âme. — Le platonicisme, source de beaucoup de dogmes du christianisme ; pourquoi ? — Aridité du ciel chrétien, par rapport aux autres, cause du rigorisme de notre clergé.

> A la par en las ondas
> Te hallo del ondo mar : los vientos llamas
> Y a sana los entregas
> O, se te place, su furor sossiegas :
> Pordo quiera infinito
> Tu encuentro y sientro ; en el florido prado
> Y en el luciente velo
> Con que tu ombrosa noche entolda el cielo.
>
> « Je te trouve dans les abîmes de la profonde mer ; tu déchaînes les vents, tu excites leur rage ; ou, s'il te plaît, tu calmes leur fureur. Partout je te rencontre, je te sens infini dans un pré fleuri comme dans le voile étincelant dont tu revêts les cieux dans l'obscurité de la nuit. »
>
> (Melendez.)

—

Déjà, dès la première partie, parfois le magicien se laisse aller en volupté à l'accomplissement de ses prestiges de style. Il aborde à pré-

sent la poétique du christianisme; le voilà enfin dans l'éther qui s'harmonie à son essence.

Ce n'est plus dans la poussière des canons des conciles, ni dans les sermons des orthodoxes, des anti-hérésiarques, qu'il va faire ses investigations, ni dans ces arides disputes mortes avec l'arianisme, le nestorisme, l'eutychéisme; ce n'est plus dans ces arguties qu'il va éteindre les feux limpides, jaillissans, de son coloris. La nature! la voilà la muse dont il s'inspire à présent, qui vient à ses invocations, émaillée, riche, l'embaumant de ses balsamiques émanations, le rafraîchissant de ses brises aux mélodieux murmures, le couronnant de ses plus odorantes guirlandes, fée chérie et prodigue envers lui de ses aimables caresses.

Voici le début de ces hymnes délicieuses.

« Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent ; l'insecte bourdonne ses louanges ; l'éléphant le salue au lever du jour ; l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu. »

Il y avait dans Bernardin de Saint-Pierre une tendresse d'imagination qui se laissait volon-

tiers aller à des extases enfantines; possédant des connaissances très variées, mais incomplètes dans toutes sortes de sciences positives, ce qui lui manque, c'est de la supériorité de jugement; de là cette bonhomie qui fait rabacher souvent sa muse. Ses *Études* et ses *Harmonies* courent aussi d'erreurs en erreurs. Si M. de Chateaubriand n'avait pas voulu être résolument dévot, il allait nous achever Bernardin; nous allions ravoir Bernardin haut de génie, doué de jugement, formé à des doctrines saines. Mais telle a été la fatalité, que notre contemporain, de parti pris, tombe dans des admirations que l'autre ne devait qu'à la faiblesse de son âme; aussi faut-il nous résoudre à voir avec lui le doigt de Dieu dans les plus petites choses: une toile d'araignée, le pétale d'une fleur, un brin d'herbe, tout sera témoignage de la divinité. Grands dieux! que l'artillerie de la philosophie aurait bon marché de cela! quelques vers, même de Shelley, de Leigh Hunt, de Byron, des célébrités, enfin, de l'*école satanique* anglaise, saisissant vivement la raison, agissent plus profondément que ces pieuses mélodies de nos deux poètes français.

Mais faisons concession à la mysticité de l'auteur, comme en ouvrant Hésiode ou Homère,

nous apostasions momentanément pour leur Olympe.

«Réunissez en un moment par la pensée les plus beaux accidens de la nature ; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages ; des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. Tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'Occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissantes de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrais. Tout se réduit à point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus

beau; car en nous donnant l'idée de la perpé tuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité. »

Dans la théologie d'Homère et de Virgile, je ne connais rien d'aussi beau. Je sais que les imitateurs nous ont affaibli le grandiose des sublimités grecques; que si l'on n'avait pas, dans des vers de toute dimension, tant ébranlé les cieux au sourcillement de Jupiter, nous sentirions la commotion électrique de ces hexamètres :

Η καὶ κυανέῃσιν ἐπ' οφρύσι νεῦσε, Κρονίων
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται, ἐπὲῤῥώσαντο ἄπαντος
Κρατὸς απ' αθανάτοιο, μέγαν δε ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

« A ces mots, le fils de Saturne fait un signe de ses noirs sourcils; les cheveux sacrés du roi des dieux se dressent et se relèvent sur sa tête immortelle, et tout l'Olympe fut ébranlé par ce signe redoutable. »

(*Iliade*, livre Ier.)

Vivant d'une vie toute gymnastique, les Grecs se laissaient impressionner à ces images de force; même effet à ce pari, risible pour nous, où Jupiter, pour montre de sa puissance, propose aux dieux de faire descendre une chaine d'or du ciel qu'ils tireront tous d'en bas; et vainement, tan-

dis que lui, seul dans l'Olympe, les enlèvera, eux, la terre et les enfers. Maladroits, ceux qui rehaussent Jéhovah par de la force corporelle qui ne nous captive pas, nous gens d'aujourd'hui. Milton, avec toutes ses foudres, ses carreaux, fera-t-il grande impression sur moi qui sais assez de physique pour calculer l'effet de la pression des vapeurs? M. de Chateaubriand est complètement moderne dans ses images de sa Trinité; il est neuf, il est brillant, et il conclut admirablement. Chacun dans leur sphère, Homère et Chateaubriand sont sublimes, peut-être le dernier est-il supérieur.

Nous voudrions que la poésie exhalât l'élixir de toutes les sciences, qu'elle rayonnât de tout le savoir de l'époque. Voici du haut Chateaubriand:

« Conçoit-on bien ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière? Les nuages obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs. L'instant d'après l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible,

tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré le dôme céleste. Saisie comme d'une étrange folie, elle marcherait d'éclipses en éclipses, ou, se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait, enfin, cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige; ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes; tout-à-coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduirait les pléïades, et le lion rugirait dans le verseau; là des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici ils pendraient immobiles; quelquefois se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble et déchirant le rideau des mondes, suivant l'expression de Tertullien, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité.

« Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes avant le jour où Dieu, lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner. »

L'organisation des animaux et des plantes, *l'instinct des animaux*, sont vus avec le même prisme. Malheureusement encore l'auteur n'est pas per-

suadé ; il s'en défendrait en vain : c'est une piété de résolution. Nous l'avons vu déjà donner une multitude de motifs à son voyage en Amérique; il en invente encore un :

« Nous voulions, dit-il, opposer une *Histoire naturelle religieuse* à ces livres scientifiques modernes où l'on ne voit que la *matière.* Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avons pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. »

Le croirait-on! dans le même paragraphe, six lignes plus bas, cet homme *religieux* qui franchissait l'Atlantique pour butiner, *ad majorem Dei gloriam,* donne à entendre qu'il a dû sa conversion à l'aspect des déserts : « On ne revient point impie des royaumes de la solitude, *regna solitudinis :* Malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères ! »

Mais, encore une fois, considérons le poète. Ni Thompson, ni Virgile, ni Coleridge, ni le seul ami de la nature dans l'auréole luxueuse de Louis XIV, Lafontaine, n'ont rien d'aussi gracieux que cette miniature prise au hasard :

« Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins;

ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues: une rose pendait au-dessus toute humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature. »

Mêmes séductions dans la *migration des oiseaux*. L'émigration française lui revient dans l'idée. Oh ! qu'il tire alors de sa lyre des accens de mélancolie bien plus pénétrans que les douleurs imaginaires de la tragédie, ou les prétendues consomptions de quelques poètes du jour ! On reconnaîtra l'auteur, jadis abandonné, presque mourant à Guernesey.

« Le malheureux, dit-il, ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur sa route ; il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos, qui, placé entre deux

champs, semblait n'appartenir à personne; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts. Le ban qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivans. Ah! plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé, au bord d'une grand'route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil: il y a dans la religion toute une patrie.»

Sur le ton gracieux comme sur le ton élégiaque, comme sur le mode épique, c'est toujours la plus haute possibilité. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est cet art nouveau, à lui personnel, de conclure avec des descriptions, de prouver avec des tableaux. Je ne sache personne, dans toutes les littératures modernes ou orientales, qui possède ce genre qui plaide en peignant.

Les oiseaux de mer, les quadrupèdes, les amphibies et reptiles, les plantes et leurs migrations, il faudrait presque transcrire tous ces chapitres. Comment détacher une tête, une académie, des

fresques de Raphaël, en preuve des miracles de son pinceau? Allez, allez dans Saint-Pierre de Rome. Mais le chef-d'œuvre de notre Raphaël est sans contredit celui des *deux perspectives de la nature.*

L'immortalité de l'âme est dans le sixième livre. Il ne faut pas s'attendre, on le conçoit, à ces tâtonnemens de Timée de Locres, d'Anaxagore, de Cicéron, des Sceptiques de l'antiquité, sur l'essence de l'âme. Est-elle une fraction du grand Tout, du Pan, âme universelle qui se divise dans tout ce qui vit, végète, croît, meurt, se décompose, et rendu aux opérations de la nature, rentre dans de nouvelles organisations où cette spiritualité porte la vie? Système de spiritualisme, fondement, base première de la sagesse de l'Orient, puisque Pythagore alla l'y chercher dans le Bhagavad-Dgita, ce célèbre épisode philosophique de la grande composition épique des Hindous, le Mahâbahrâta, où Chrishna dévoile un guerrier Ardjouna sur son char au moment de livrer bataille, le système des choses qui n'est qu'une métempsycose, cette métempsycose dont Pythagore mit les abstractions à la portée des conceptions populaires!

C'est ce spiritualisme, base encore des sociétés

secrètes de Rome, de la Grèce, de l'Egypte, puisque Virgile, qui nous a révélé, dans le sixième livre de l'*Énéide*, quelques mystères de cette franc-maçonnerie, nous parle du *Spiritus intus alit.*

Encore moins M. de Chateaubriand aborde-t-il le matérialisme d'Epicure, de Bayle, de Spinosa, prouvé anatomiquement par Broussais de nos jours, et que jadis suivaient les synagogues; car est-il parlé de vie future dans Moïse et les prophètes?

Le platonicisme avait prodigieusement gagné, vers les premiers temps de l'empire romain, sur les débris de ce stoïcisme, fléau de la république qu'il priva de ses plus forts soutiens avec l'arme du suicide. La doctrine spiritualisée de Platon régnait; tous les catéchumènes qui, en se convertissant au christianisme, lui apportèrent le tribut de hautes facultés, tous les pères de l'église, enfin, avant leur entrée dans le culte naissant, avaient trempé dans le platonicisme; de là ce frappant rapport entre les enseignemens de la chaire évangélique et le Phédon; en effet, les chefs de l'église persécutée pouvaient-ils se dépouiller à point nommé, à volonté, de leurs idées d'habitude?

Mais le christianisme devenu religion de l'état,

alors les discordances d'une philosophie d'Athènes, accommodée tant bien que mal aux affaires de la Judée, donnèrent l'éveil au raisonnement. De là, tous ces schismes d'Eutychès, d'Arius, de Nestor et de tant d'autres hérésiarques, causes de tant de conciles œcuméniques. On régla les affaires de conscience comme l'on put; ce qui ne put s'arranger lucidement fut mis dans la catégorie des mystères dont l'examen fut taxé d'impiété; et de tout cela, il nous est venu entre autres choses cette immortalité de l'âme, que M. de Chateaubriand prouve par *le désir de bonheur dans l'homme*, par *les remords et la conscience*, par *le respect de l'homme pour les tombeaux.*

Les Pélasges parlaient d'ombres dans les Champs-Elyséens. Mais rien n'indique dans leurs poèmes sacrés la notion de l'âme; aussi ces vaines ombres se plaisaient si peu dans les bocages, qu'Achille fait un aveu bien ingénu à Ulysse dans l'Odyssée; c'est qu'il préférerait servir un bouvier sur terre que de vivre sur ses souvenirs glorieux dans l'Elysée.

C'était peu tentant. La morale ne gagnait donc rien à ce mythe. M. de Chateaubriand observe fort bien que, « dans l'Elysée des anciens, on

ne trouve que des héros et des hommes qui avaient été heureux ou éclatans dans le monde; les enfans, et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire, l'innocence et l'infortune), étaient relégués aux enfers. »

A l'occasion de l'Éden de Mahomet, il se prend d'hilarité. Quelques réminiscences d'Ossian lui donnent plus de considération pour le ciel des Scandinaves, où les preux se pourfendaient dans la lice avant de courir aux banquets; puis c'était l'hydromel versé par les blondes Walkiries. Chacun se fait des joies à sa guise.

Mais réellement pour le paradis nos mystagogues se sont trouvés courts d'invention.

L'Éden des Sarrazins, s'il nous est bizarre à force de charges, n'a pas incontestablement manqué de l'attrait du merveilleux pour les Orientaux; mais nous, froids logiciens, avons la manie d'analyser leurs sensations à notre manière.

Sans doute cet arbre Tuba, de chaque feuille duquel peut sortir un cheval richement caparaçonné au moindre désir de l'élu pour le plaisir de la cavalcade; sans doute ces trois cents plats servis par trois cents esclaves aux bienheureux, et que leur appétit dévore au complet; sans doute ces houris aux yeux noirs, toujours vierges, gar-

dées dans des pavillons faits de perles, devaient ravir de joie, de plaisir et d'extase, tout ce qui fermentait de vie sous le tropique du Cancer. Dogme en harmonie avec sa latitude embrasée, nous voyons, dans peu d'années, l'islamisme dans le sens de ce cercle céleste courir de Maroc à Kanton.

Mais, en vérité, je demande en vain quelque attrait au ciel chrétien ! jouir de la présence de Dieu ! c'est une curiosité, les esprits matériels voient là trop peu de délices.

Il a donc fallu atteindre le but d'une autre manière : on a voulu pousser au ciel par crainte de l'enfer ; on a donc imaginé d'effroyables tourmens, des éternités de supplices pour intimider quiconque se soucierait peu d'un ciel aussi nauséabonde.

De là, ce caractère dur, impitoyable, de l'église, et par conséquent de ses ministres. Les curés de village veulent acquérir par la menace des âmes à Dieu. Ils donnent carrière à leur imagination. Ecartés des plaisirs du monde, ils ne rêvent que tourmens, leurs prônes sont des déclamations d'énergumènes. Et cela lorsque la foi s'en va ! Un trône se compromet aujourd'hui à soutenir l'église : Charles X en a fait l'expérience.

Le livre de M. de Chateaubriand ne guérira pas cette plaie cancéreuse du christianisme. Sa peinture du bonheur des justes est d'une désespérante aridité. On va le voir.

« Le plus pur de nos sentimens dans ce monde, c'est l'admiration; mais cette admiration terrestre est toujours mêlée de faiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine donc un être parfait; source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement tout ce qui fut, est et sera; que l'on suppose en même temps une âme exempte d'envie, de besoins, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention sans fin; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, découvrant sans cesse en lui de nouvelles connaissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'apercevant de son existence que par le sentiment prolongé de cette admiration même; concevez, de plus, Dieu comme souveraine beauté, comme principe unique d'amour; représentez-vous toutes les amitiés de la terre, venant se perdre ou se réunir dans cet abîme de sentimens, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'âme fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant

cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point: alors vous aurez une idée, à la vérité très imparfaite, de la félicité des justes; alors vous concevrez tout ce que le chœur des bienheureux peut faire entendre, c'est ce cri: *Saint! Saint! Saint!* qui meurt et renaît éternellement dans l'extase éternelle des cieux.»

CHAPITRE XXV.

L'épopée est elle possible chez les modernes? — M. de Chateaubriand au moyen âge eût été notre Homère. — Examen de sa Poétique du christianisme. — Drôles d'idées de M. de Chateaubriand sur le siècle de Louis XIV.

Il dit : Debout ! Soudain chaque siècle se lève.
(Victor Hugo.)

—

Deux parties du *Génie du Christianisme* sont consacrées à la Poétique de la religion.

Ab jove principium.

L'Épopée, en privilégiée de la hiérarchie, marche à la tête, et M. de Chateaubriand va répandant des jugemens neufs, forts de choses bien pensées, sur tous les poèmes épiques; jugemens neufs surtout, et c'est là leur grand mé-

rite, jetés que nous sommes dans une rotation continuelle qui ne laisse rien de stable, de fixe, dans la tête des hommes, qui fait faner, déconsidère du jour au lendemain telle chose qui épuise l'admiration. Les hommes découvrent sans cesse; ils ne prennent plus l'horizon pour les bornes du monde : sciences spéculatives, sciences positives vont s'étendant, les idées se refondant; c'est le sceau de l'homme supérieur que de prononcer l'arrêt de son siècle sur les chefs-d'œuvre qui traversent les péripéties de la terre; la nullité qui veut mettre du noir sur du blanc, s'attache aux traditions littéraires, et répète.

Malgré sa résolution prise d'avance de donner gain aux choses chrétiennes, l'auteur hésite, balance, quand il en est aux épopées modernes. Que voulez vous? l'épique, c'était jadis toute l'existence des peuples; l'épique était spontané, inévitable, car le merveilleux préoccupait toute pensée, car la religion, facile, amie des passions, sans austérités, sans cilice, mais au contraire riante comme Cythérée, colorée comme une Bacchante, locale aux horizons grecs, mariée aux souvenirs de ces horizons, à leurs mirages, allait si bien aux hommes, qu'elle se mêlait aux plaisirs, aux fêtes, aux travaux,

aux jeux publics, aux vendanges, au théâtre, à la chasse, au lit nuptial, à tout. L'épopée croissait en pleine terre chez les Hellènes; l'épopée était inévitable. Dans la période d'Ilion, il aurait fallu bien de la force d'âme, bien de la cette raison alors inconnue, inusitée, que l'on a depuis nommée scepticisme aux malheureux temps où les dieux s'en allaient, il en aurait bien fallu pour se préserver de l'épique! il aurait fallu s'isoler d'une contemporanéité illusionnée en tout.

Mais (Musée et Linus l'auraient-ils prévu?) ce qui était de coutume alors, est depuis devenu obligatoire. Les hommes se sont exercés à la réflexion, l'intelligence s'est dégagée de ses langes mystiques; alors il s'est trouvé de fort honnêtes gens qui se sont dit : Je vais écrire du merveilleux, y noyer des évènemens positifs, très positifs. On n'a pas voulu renoncer aux fables, premiers jeux de l'imagination humaine; c'est de propos délibéré que l'on a chanté sur le ton d'Homère autant que possible, dans un monde débordé par l'histoire, sans chimères, redresseur de faits, vivant enfin de réalité historique.

On n'a point égalé Homère, comme on pense

bien, et cependant rien ne se tient dans ces hiérographies à lui attribuées. Contradictions, disparate de mœurs, de caractères, tout y indique un décousu de morceaux sortis de diverses mains. N'importe, l'homogénéité de l'esprit du temps a suppléé l'individualité. Virgile, le Tasse, les plus soignés des imitateurs, auraient-ils pu jeter avec tant d'abondance cette sève forte, vigoureuse? Hélas ! tout est art chez eux. Mais l'Iliade, c'est la verve de la crédulité, c'est la vive, c'est la jaillissante superstition, c'est l'époque qui parle', agit sans arrière-pensée d'artiste. Les *Homères* ou *aveugles*, crédules, croyaient de bonne foi, et comme chose toute simple, l'intervention des dieux dans les affaires d'ici-bas, et les spectateurs aussi.

Pareil à-propos est revenu, mais le talent ne s'est pas trouvé là : quand donc?

L'art s'éteignit sous le coup des barbares. Une religion jeune, fervente, s'épandit. Nouvelles croyances, nouvelle crédulité, nouveaux germes épiques ; il n'y a pas trois cents ans cela durait encore; l'on croyait au martyrologe, à tout l'homérisme de la foi chrétienne, avec ces moines, ces prêtres, seconde édition des *Vates Pelasges*. Les preux, les chevaliers, tout, jus-

qu'aux vilains, tout était croyant; point de scepticisme sur les personnages célestes, sur les protections des saints ici-bas, pas plus que lorsque les aveugles chantaient aux matelots phéaciens, à Lycurgue comme aux marchands, aux paysans, dans le palais de Codrus, comme sous les portiques du Pnyx, du Pécile, la *Dolonide*, la *Diomédéide* ou les autres rapsodies homériques.

Il y a des fanatiques de littérature; je me rappelle ce bon Vallemont, qui, à l'occasion des *décades* de Tite-Live perdues, se prend à gémir de bonne foi, prise ces morceaux bien au-dessus de tous les trésors du monde, jure ses grands dieux que, lui fallût-il aller au Pérou, au bout de la terre, pour recouvrer ces inappréciables *décades*, il y courrait.

Je l'avoue, je sens la magie de ce fanatisme; oui, quelquefois j'éprouve quelque chose de pareil à ces regrets, je sens qu'ils m'iraient à moi aussi : ainsi je donnerais tout au monde pour un Chateaubriand au moyen âge; je l'aurais voulu arrivé dans un de ces siècles de poésie croyante, de dévotion naïve, sincère; le christianisme aurait eu son Homère, je vous l'assure. Avec une âme aussi rayonnante, qui s'irradie si

délicieusement, avec tant d'onction, aux prestiges, au surnaturel de la foi, faites-le naître au déclin du moyen âge, avant nos troubles religieux, sous François Ier, par exemple; il se plonge, se réjouit dans toute l'étendue de la pensée humaine d'alors; il la poétise, son organisation le veut, et c'est chose inévitable. Il croit, il chante à des gens qui croient, et nous avons aussi notre Iliade, non pas parfaite, non pas pleine d'art, finie, polie comme la *Jérusalem*, mais jetée au hasard, mêlée de rugosités comme les arbres trop séveux, et comme eux s'élançant dans le ciel, comme eux recueillant toutes les splendeurs du soleil sur sa cime.

Venu dans nos jours raisonneurs, qu'a-t-il fait? la poétique du christianisme, qui est, à la grande épopée, morte en embryon, ce que la poétique d'Aristote est à l'abondante Iliade.

Qu'il parle plus ou moins bien, dans son livre, de Milton, de Klopstock, du Dante, du Tasse, je lui réponds : vains raisonnemens; voilà de l'art, et l'art tue la poésie épique. Elle est perdue pour nous, passée à jamais; nous voilà déshérités des joies harmonieuses dont se rassasièrent la Grèce autour de ses rhapsodes, l'Hindostan autour de Vyàsa, de Valmiki, les islamites sous

le geste inspiré et la voix sainte du promulgateur du Coran ; dont se rassasièrent, sous d'autres parallèles, dans le nord, ces Germains attentifs aux chantres des Nibélungen.

Suivons M. de Chateaubriand dans le rapprochement des notabilités des deux religions : Úlysse et Pénélope, Adam et Ève. Il est vrai de dire que, comme madame Dacier, il veut souvent voir des beautés auxquelles les auteurs n'ont pas songé. Mais si de pareilles études ne sauraient profiter aux faiseurs, les autres y gagnent toujours de l'approfondissement des mœurs antiques. Viennent ensuite Priam et Lusignan, l'Andromaque d'Homère et l'Andromaque de Racine, Iphigénie et Zaïre, la Sybille de Cumes et Joad.

Racine et Virgile, tendres de génie comme ils sont, peintres aux caressantes touches, avaient trop de rapport avec M. de Chateaubriand pour qu'il ne se complût pas avec eux. Ce Virgile ! il est vraiment une particularité sous les feux du midi avec sa mélancolie, sous ce ciel ausonien qui fait vivre en dehors, au milieu surtout de cette société romaine si matérialiste, si livrée aux sens ! Le spleen dans le nord, passe ; c'est sa patrie ; là, ces poètes rêveurs, pleureurs, qui agissent sur nos fibres, mais qui nous néces-

sitent, pour tempérer en nous les effets de leur mélancolie, les cordiaux des compositions grecques, latines, méridionales enfin. Avec Gessner, avec Schiller, Wieland, avec les Russes Poushkine, Chikhmatow, Ryléief, avec enfin Byron, Montgommery, Young, Coleridge, Rogers, on finirait par se suicider. Le cristal étincelant, limpide, des cieux d'Italie et de Grèce darda-t-il jamais à travers les tristes et lourdes brumes du septentrion? Ces horizons purs et nets du midi mettent l'âme à son aise, l'attirent aux joies du dehors. Aussi point de rêverie habituelle chez les Italiens et les Grecs; seuls, Virgile et Pindémonte ont menti à leur ciel; l'un dut à l'expropriation et à son bannissement de Mantoue qui frappa les tendres jours de son enfance, l'autre à une phthysie, cette tristesse qui prend le change, cette tristesse d'âme qui s'ignore, qui teint à son insu les compositions, fictions et les personnages; Aristée et Ginevra; Lausus, Didon, Mélibée, Euryale, Orso, Ipatho, Teti et Peleo, tristesse qui a fait couler ces vers qu'on croirait originaires de Young ou de Kirke-Withe, tant il y a du spleen:

Dulces moriens reminiscitur Argos

. . . .

Tristis arator
Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum.

et les plaintes d'Aristée, l'épisode de Didon, et la seconde éclogue; et tout récemment enfin ces vers de *la Sera*.

O così dolcemente della fossa
Nel tacito calar sen tenebroso,
E a poco a poco ir terminand' io possa
Questo viaggio uman caro e affannoso, etc., etc.

A l'occasion du *guerrier*, M. de Chateaubriand definit admirablement le beau idéal. Oui, le chevalier vaut mieux, poétiquement et chrétiennement parlant, que le guerrier romain. Byron a dit vrai : Cervantes, en tuant la chevalerie, a tué l'Espagne.

Dans les passions, assimilation de Didon à la Phèdre de Racine, que l'auteur a fort bien appelée une *épouse chrétienne;* c'est la plus citée. Quant à nous, nous n'aimons pas ces anachronismes moraux : Phèdre chrétienne ! Les Pallantides, Neptune et son monstre, et le vœu de Thésée, tout cela est donc contre-sens ?

Du merveilleux, ou de la poésie dans ses rapports avec les êtres surnaturels. On commence par faire

honneur au christianisme de la poésie descriptive. L'assertion est bien paradoxale, car il y a là un Théocrite, un Hésiode, un Virgile et autres mécréans si intimement mêlés à la vie champêtre ! Que les Pères de l'Église se soient retirés dans les Thébaïdes, ils y vivaient bien plus dominés de l'esprit de polémique que de la manie des tableaux. On ne peut guère citer que saint Jérôme et saint Athanase qui aient demandé des distractions à la descriptomanie. On délaisse aujourd'hui Delille, et avec quelque raison ; son vers est continuellement digne, toujours à effet. Cette poésie descriptive a deux ou trois fois tout compromis ; d'abord elle fourvoya la première école italienne groupée autour de Pétrarque, et dont les défuntes célébrités ne valent pas d'être nommées ; mais la mythologie envahit leurs poèmes d'*Adonis*, de la *Théséide*, de *Philostrate*. Marini et les Seicentisti, plus tard, faillirent de même ; en Espagne, le Gongorisme gagna jusqu'à Calderon, jusqu'à Lope de Vega, jusqu'à Quevedo.

Quant au merveilleux chrétien, il est mis par M. de Chateaubriand au-dessus du merveilleux de l'idolâtrie.

Il est vrai que notre ciel étant encore inex-

ploité, il y a de grandes richesses dramatiques dans ces anges, dans ces saints; et pouvons-nous comprendre au juste quel parti un Chateaubriand du quinzième siècle aurait tiré de notre paradis, de notre purgatoire? Le Dante et Milton ont si bien dessiné notre enfer! ce ne serait que sous un certain rapport, sous un seul point de comparaison que notre auteur pourrait établir la lutte des deux systèmes.

Il sent le vice, aussi ne tarde-t-il pas de recourir à la Bible. Ici, c'est l'imagination hébraïque qui se présente pour se mesurer à celle des mythologues.

M. de Chateaubriand a travaillé ses tableaux. L'Orient encadre également les uns et les autres; mêmes décorations, même lumière. La Bible ou Homère, c'est à peu près même famille de métaphores, même ton, mêmes grisailles; et la Genèse se dramatise dans ses épisodes; l'Histoire de Joseph, la Création, le Déluge; Tobie vient ensuite, puis l'épisode d'Esther, puis les sévères figures d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Jérémie. Pour le gracieux, l'esprit hébreu ne l'a pas traité de prédilection : aux chars voltigeans de Cythérée, aux triomphes de Galathée, aux essaims d'amours, de jeux, de ris, bien vieux aujourd'hui,

mais auxquels on ne saurait reprocher leur vétusté ici, je ne sais ce que le judaïsme peut opposer. Le *Chaton* et la *Sulamite*, la pudique Esther? Adam et Ève ne sont séduisans que dans le quatrième livre de Milton, lourds qu'ils sont dans l'Eden de Moïse. Il y a encore Judith, Judith plus belle, plus mâle, plus énergique que Minerve; car Minerve ne sait pas trop ce qu'elle veut dans son Olympe : tantôt jalouse d'Arachné, tantôt prétentieuse à la pomme sur l'Ida, tantôt pacifique, tantôt guerrière; c'est un hiéroglyphe indéterminé.

Il faut le dire, la conclusion, après les beaux-arts, amenée de gré ou de force, n'est pas heureuse, encore moins péremptoire. L'*incrédulité*, dit-il, *est la principale cause de la décadence du goût et du génie*; et il ajoute :

« Quand on ne crut plus rien à Athènes et à Rome, les talens disparurent avec les Dieux, et les Muses livrèrent à la barbarie ceux qui n'avaient plus de foi en elles. »

Ce qui veut dire que la mythologie était très favorable aux lettres et aux arts, c'est ce qu'a nié l'auteur durant deux volumes.

Même vice de logique à l'égard de nous. Racine, pieux, a peint de mondaines amours;

et Voltaire, corrompu, a fait *Zaïre* et *Alzire*, modèles, suivant notre philologue, de la perfection chrétienne. Alors, l'incrédulité mène-t-elle l'art à la décadence, comme il l'assure? Quelle décadence que celle d'où Buffon, Rousseau, Montesquieu, Voltaire s'échappent en longs éclairs?

Mais il entre dans le plan de l'ouvrage de dénigrer la philosophie, c'est la pierre qui clot la voûte; l'esprit de jérémiade emporte l'auteur jusqu'à faire une querelle aux philosophes, comme on va voir :

« Il y a eu, à quelques exceptions près, dans notre âge une sorte d'avortement général des talens. On dirait même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste aussi par l'appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent au siècle de Louis XIV; où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtemens nobles, au langage épuré, à l'air guerrier et classique, conquérant et inspiré des arts? on les cherche, on ne les trouve plus. De petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monumens d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'é-

goïsme et le mépris de Dieu ; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage ; on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés. »

Pour le coup, le reproche va droit aux perruquiers et aux tailleurs ; ils nous ont privés de ces énormes perruques qui faisaient des *figures calmes et majestueuses.* Ils ont écourté les basques des habits; aussi plus de ces *vêtemens nobles* des Gérontes de comédie. Quant *à l'air guerrier et classique*, c'est aux romantiques à répondre s'ils sont aussi vaillans que Rollin ; et l'épithète de *baladins* s'adresse-t-elle aux encyclopédistes, aux économistes, ou aux romantiques? Je crois que tous en bloc ne valent pas, sous le rapport de la danse, *la grande race qui les a précédés ;* car oseraient-ils, comme Louis XIV et ses seigneurs, danser sur les théâtres?

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'examen du *Génie du Christianisme*. — Bonnes et mauvaises raisons de M. de Chateaubriand sur nos rites. — La messe. — Camaraderie dévote. — Sépultures païennes et sépultures chrétiennes. — L'ignorance aide à la bravoure. — Services que nous devons aux moines. — La géographie. — Immense avenir que nous promet la poudre à canon.

Sur des bords inconnus je porte mon essor;
J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor.
Il m'est doux de puiser à des sources fécondes
Qui me conservent pur le cristal de leurs ondes.
J'aspire à des lauriers dont les brillans rameaux
N'ont jamais couronné le front de mes rivaux.
(Pongerville, *trad. de Lucrèce.*)

—

« Puisque nous allons entrer dans le temple, parlons premièrement de la cloche qui nous y appelle. » C'est le début de la quatrième partie.

« L'âme peut être attendrie par les accords

d'une lyre, mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans les régions des nuées les triomphes du dieu des batailles. »

Il est de fait que nous marchons dans l'état actuel au milieu de grandes impressions, et que nous n'en tirons pas le parti possible. L'antiquité avait un ordre social moins abondant, moins avancé; mais l'art en profita mieux. Intervertissons les choses. Qu'auraient dit les classiques de Louis XIV, des pompes de Rome, si au retour de la bataille d'Actium, livrée avec des vaisseaux à trois ponts, villes flottantes inépuisables de bordées d'artillerie, Auguste avait fait son entrée dans Rome sous un ciel ébranlé de salves de canon, s'il était monté au Capitole au bruit de graves et majestueux bourdons comme celui de Notre-Dame? Quelles protestations de la poésie moderne privée de tels apparats! Quels regrets au grandiose de jadis!

A l'intérieur de l'église, l'auteur voit dans la mître, dans l'aube du prêtre, des images du vêtement antique. Mais arrivé aux chants et prières, il se prend d'admiration pour cette latinité de plain-chant, latinité de moines, pauvre,

barbare, et qui plus est, étrangère au peuple tenu de l'écouter avec componction; c'est aller trop loin. Ainsi, par exemple, pour suivre notre système de déplacement des deux sociétés antique et moderne, qu'ils seraient mesquins ces Romains que nous avons vus tantôt à l'ovation d'Auguste, s'ils avaient remercié Jupiter-Capitolin en langue chaldaïque ou éthiopienne!

M. de Chateaubriand délirait-il quand il assurait que « c'est une chose remarquable que les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce pas, ajoute-t-il, un effet naturel de notre penchant au secret? Dans le tumulte de ses pensées, et des misères qui assiègent sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croit demander les choses qui lui manquent et qu'il ignore; le vague de sa prière en fait le charme, et son âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins. »

A quoi bon cette sophistiquée mystagogie? C'est bien plus simple, avouez l'impossibilité de solenniser nos sacremens par leur importance intrinsèque, avouez la nécessité de recourir à

l'inconcevable. Que le prêtre crie : *Ite, missa est* en parcourant toute la diatonique du plain-chant, les fidèles imaginent quelque chose de plus qu'un *allez-vous-en, la messe est finie*; cela dit en français on ne concevrait pas un ministre de l'autel, cherchant à mettre tant de fausse pompe à une énonciation si minime.

Que M. Jules Janin, dans sa langue si charmante, avec ce rossignolage qui est son style à lui, et bien à lui, car une nuée d'imitateurs n'a pu lui dérober son secret; que M. Jules Janin nous dise de l'abbé Chatel :

« Le prêtre était à genoux ; les assistans étaient debout. Je puis dire que cette messe, dite en français, parut à tous plus inintelligible mille fois que la messe latine. C'était chose bizarre en effet, d'entendre ce prêtre en surplis, en aube blanche, se retourner vers nous, et nous dire à douze ou quinze reprises : *Le Seigneur soit avec vous !* à quoi les petits clercs répondaient en fausset : *Et avec ton esprit !* O mon Dieu! quelle messe! quel style! Figurez-vous l'*Iliade* d'Homère traduite en vers français; figurez-vous l'*Enéïde* en prose; figurez-vous le *Don Juan* de Mozart arrangé pour deux flageolets, avec

accompagnement de guitare, et vous aurez l'idée de cette profanation. »

En effet, la messe formulée il y a bientôt dix-huit cents ans, avec les idées d'alors, le costume d'alors, le rythme d'alors, la mélopée d'alors, est intraduisible. Il faudrait une cérémonie fille de ce siècle-ci pour remplacer la messe; mais l'abbé Chatel n'est pas homme à cela. Il est comme le Quarante qui se promènerait dans Paris avec la robe de Platon, et qui croirait s'être tout-à-fait modernisé parce que son costume serait fait d'elbœuf au lieu de pourpre de Tyr.

A l'égard du dimanche, c'était un parti pris, force était à M. de Chateaubriand de ravaler le système décadaire de son temps; il appelle tout le renfort de sa dialectique :

« Le bœuf ne peut pas labourer plus de six jours; au bout du sixième, ses mugissemens semblent demander les heures marquées par le Créateur pour le repos. »

Il y a une infinité d'autres raisonnemens sur les nombres plus ou moins curieux; mais tout cela n'est que du positif scientifique en pure perte; il lui valait mieux plaider avec du sentiment, car le système hebdomadaire n'a procédé que de l'ignorance astronomique, même de

l'héliolâtrie persane ; on le sait, le vieil orient n'avait découvert que six planètes, peu avancé comme il était en optique ; de là un jour consacré à chacune d'elles par sa piété de Sabéen. Mais le jour du soleil, le septième, on le fêtait en raison de l'importance de ce dieu adoré dans toute l'Asie pyrolâtre.

L'auteur passe ensuite aux beautés de la messe. Il y en a, hé bien ! soit ; il nous le prouve ; s'il y en a, nous ne voudrions pas cette belle hiérographie chantée pour les seuls latinistes ; et à cette occasion le triumvirat du *Mercure*, les trois consuls de la génération religieuse, La Harpe, Fontanes et Chateaubriand, moyennant une innocente camaraderie, se cotisent de vers, d'éloges, pour recommander la messe. Notre écrivain cite le passage suivant de M. de Fontanes ; et M. de La Harpe, enveloppé déjà de son cilice pénitentiaire, apprend au monde que ce sont les plus beaux vers de la langue française ; les voici :

O moment solennel ! le peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,

Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté de Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible:
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel seraphin
Au pied de Jehovah chante l'hymne sans fin.
Alors de toutes parts un dieu se fait entendre,
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre:
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Ces deux derniers vers sont à coup sûr bien étranges, si le dernier n'est pas un contre-sens.

M. de Chateaubriand s'élève à de bien poétiques aperçus dans son chapitre de *la Fête-Dieu!* Ses *Rogations* sont admirables.

«L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne; on voyage le long d'une

haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs, ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise. »

Charmant tableau! pieux tableau! Dans notre cabinet, il nous rajeunit des suaves influences du printemps. Crabbe a-t-il quelque chose de pareil? Wordsworth, lui-même, que mettrait-il à côté, lui que nombre d'Anglais préfèrent à Byron?

C'est avec la même onction que l'auteur dépeint les fêtes domestiques de Noël, des Rois.

Tout ce qui a trait aux sépultures, M. de Chateaubriand l'a embelli autant que le tombeau peut l'être.

Sans doute, nos pompes funèbres ont plus de majesté que les inhumations anciennes, soit qu'un Bossuet entonne les harmonies élevées du panégyrique, soit que les roulemens du tambour voilé accompagnent le guerrier au cercueil; mais si autour du tombeau d'Achille, ou d'An-

chise, on courait pour un trépied, pour une coupe, pour dix talens d'or, c'est que sous les voûtes d'un Olympe aussi indulgent la mort n'avait pas ces terreurs dont l'enlaidissent nos prêtres; le guerrier passait de la vie à cette demi-existence de l'Elysée; il n'y avait pas tant de quoi le pleurer. D'aussi douces croyances facilitaient l'héroïsme; on n'était pas trop désillusionné du vivant de Léonidas; il est très probable qu'il ait cru quand il a dit : « Ce soir nous souperons chez Pluton. » Que le mépris de la vie est plus sublime aujourd'hui! Athée ou chrétien, le soldat qui ne voit rien au-delà du seuil du trépas, ou un lugubre avenir, doit moins se sacrifier facilement au sentiment civique que le Spartiate, qui troquait la place publique de Lacédémone pour l'Elysée, et la société de son Ephore pour celle d'Hélène et de Lycurgue.

Il me semble, en outre, que la sépulture ignée révolte moins que la putréfaction de la tombe dans le prosaïsme de la mort; le plus pur des élémens s'emparant de nous, le corps s'en allant comme une pensée, la flamme se balançant, planant au-dessus, étreignant le cadavre en même temps qu'elle vole au ciel! et puis un peu de cendre pour l'urne, souvenir domesti-

que ! au lieu qu'il est difficile de se faire à l'image de la pourriture. Les grâces, la beauté, la jeunesse des vierges, le musculeux guerrier destinés à pareille décomposition ! On s'attriste ; et ces squelettes, et ces crânes qui roulent dans les cimetières ! Chez les Pélages, point d'autopsies, de dissections, d'amphithéâtres anatomiques ; rien enfin de ce qui dépoétise la mort. Hercule dressant lui-même son bûcher, Didon se poignardant sur le sien ; tableau où le trépas est presque aimable ; mettez-leur en perspective les vers de la bière, et plus loin un Dieu terrible ! et jugez de l'effet. Alcide chrétien eût prié Philoctète de lui faire chanter tant de messes ; Didon eût légué ses bijoux à un monastère pour être enterrée sous le maître-autel. Pusillanimité à l'article du trépas, avarice des ministres du culte, duperie et simplicité, voilà la mort du chrétien. M. de Chateaubriand a-t-il raison de s'écrier :

« En parlant de sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie ; on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme ! »

Vue générale du clergé. Cette partie s'ouvre par la vie de Jésus-Christ. L'écrivain fait encore ici preuve de style ; puis viennent la hiérarchie

ecclésiastique, la vie monastique, les règles conventuelles, puis les missions.

Ces voyages évangéliques sont, surtout pour le voyageur d'Amérique, un texte à de belles remémorations, bien que le motif de ces expéditions religieuses fût difficile à légitimer; car, pourquoi troubler des peuples lointains dans leur foi, prêcher des schismes, établir chez eux des divisions religieuses prêtes à se renforcer en guerres civiles au premier évènement politique? Mais la propagande voyait cela bien différemment!

Par rapport à la science, on ne saurait disconvenir de l'utilité des couvens et missions; aux premiers la conservation des manuscrits, des monumens, même les plus mythologiques; puis les laborieuses études de bénédictins; aux autres l'immense progrès de la géographie.

Oui, c'est grâce aux cloîtres que l'antiquité écrite nous vint à travers des invasions du nord, durant tout le temps qu'il a fallu au sang goth, frank, burgonde, pour se reposer, s'attiédir de ses bouillonnemens sauvages; au travers de cette féodalité si guerroyante, si illettrée, de cet ordre social en deux grandes portions, les vilains déshérités de toute joie littéraire, attachés à la terre, et souvent vendus avec elle;

et ces barons feudataires ou souverains, qu'à peine troubadours et trouvères, savaient attacher à des récits rimés, à des chants, en les berçant de leurs prédilections dominantes d'amour et de chevalerie.

Entre ces deux grandes masses s'isolait une fraction un peu lettrée, la sacerdotale. Eloignée des combats, détachée de la terre où le paysan se courbait pour elle, la cléricature étudiait, condamnée à une réclusion volontaire, demandant des distractions à Virgile, à Tacite, à Euripide, à Platon, à Thucydide. Quelques uns de ces moines ne se bornèrent pas au rôle de scribes; leurs pieuses fraudes nous ont dupés, et dupent encore notre avidité d'écrits antiques. Phèdre, Quinte-Curce ne sont-ils pas de fabrique monacale? et tel est le monde lettré, que si ces ouvrages portaient les noms des obscurs reclus qui les composèrent, on n'en aurait pas voulu.

« Ainsi, dit l'auteur, depuis quinze cents ans, l'église protégeait les sciences et les arts; son zèle ne s'était ralenti à aucune époque. Si dans le huitième siècle le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne, dans le dix-huitième, un autre moine industrieux et

patient trouve un moyen de dérouler les manuscrits d'Herculanum ; si, en 740, Grégoire de Tours décrit les antiquités des Gaules, en 1754 le chanoine Mazzochi explique les tables législatives d'Héraclée. La plupart des découvertes qui ont changé le système du monde civilisé ont été faites par les membres de l'église. L'invention de la poudre à canon, et peut-être celle du télescope, sont dues au moine Roger Bacon ; d'autres attribuent la découverte de la poudre au moine allemand Bertholé Schwartz : les bombes ont été inventées par Galen, évêque de Munster; le diacre Flavio de Gioia, Napolitain, a trouvé la boussole ; le moine Despina les lunettes, et Pacificus, archidiacre de Vérone, ou le pape Silvestre II, l'horloge à roues.»

Ne fût-ce que la poudre à canon, le bienfait du monachisme serait grand encore. Quel poids que ce grain de salpêtre inflammable dans la balance du monde et des destinées de la civilisation! Pour les hommes, plus de cette fatalité d'ici-bas, qui veut que tout peuple adouci par les lumières s'énerve et tombe sous le barbare velu sorti à moitié nu, mais tempérant, mais endurci, mais fort, de ses antres hyperboréens. La filiation des évènemens passés est

à jamais rompue. La force corporelle qui menait en maîtres, le Goth, le Saxon, le Hun, le Mandchou, le Tartare, le Turcoman, sur les Gaules romaines, à Bysance, en Chine, à Bagdad; cette force corporelle ne dominera plus; les lettres, les sciences ne seront plus d'impuissans auxiliaires aux jours de l'irruption; la réflexion gagnera désormais les batailles; dorénavant la victoire est aux combinaisons mathématiques, car nous avons pour nous la force factice de la poudre; elle est au bout de nos bras cette force obéissante et terrible; nous pourrons nous adonner aux exercices de l'esprit, en suivre toute la progression possible sans craindre que l'arbre du savoir puisse être coupé par la framée du Welche.

CHAPITRE XXVII.

Entraînement de Bonaparte vers M. de Chateaubriand. — Le cardinal Fesch. — Nomination au secrétariat de légation à Rome. — Voyage en Italie. — Entrevue avec le Saint-Père — Projet d'épopée à Baïes. — Alfieri à la bière. — Sainte Atala. — Le baptême litigieux à Rome. — Brouillerie. — Retour à Paris. — Colère et adoucissement de Napoléon.

C'était un spectacle bien étrange que celui qu'offrait ce potentat portant des savans à des honneurs et à une fortune inusités, comme inutiles, parmi eux... et le tout pour que ces mêmes hommes, qu'il armait de tous les instrumens des sciences et des arts, devenus forts de tous les progrès de l'esprit humain, n'eussent acquis cet attirail de puissance que pour venir le déposer à ses pieds et composer des hymnes à sa louange.

(De Pradt, *Congrès de Vienne.*)

—

Oh! que c'était une approbation bien enviée, bien désirée, bien chère, bien ambitionnée, que celle du premier consul en ce temps-là! Que

les mots qu'il laissait tomber du haut de sa gloire, mots de génie, mots profonds, portaient avec eux une belle récompense! C'est que c'était la première intelligence du siècle; il était beau d'être compris, élevé jusqu'à lui par Bonaparte; il était beau de captiver cette intelligence qui présidait au rouage européen, qui s'était éradiée sur le monde! Une fois mises de côté les questions de liberté (et combien de gens en faisaient bon marché!) il y avait du charme, de la belle et bonne gloire, à séduire cette haute sublimité. Un éloge de sa bouche, une de ses paroles brèves, pleines, fortes d'âme, faisaient la destinée d'un homme. M. de Chateaubriand l'enivra d'admiration.

Bien plus, Bonaparte se trouvait sous un triple prestige d'entraînement envers lui : d'abord sa noblesse. Le consul avait, on le sait, un faible pour l'armorial; puis la religion; la religion, il n'en faisait pas grand cas dans son particulier; mais il voulait rapiécer la monarchie, et pour cela il lui en fallait. M. de Chateaubriand était l'homme utile, indispensable à son projet. Le troisième motif d'entraînement, c'était une admiration sentie, profonde. Même à l'apogée de sa puissance, quand il marchait sur les domi-

nations de la terre, et que sa grande armée et ses milliers de canons ébranlaient les continens; quand enfin Napoléon n'avait plus besoin d'aide pour consolider son autorité impériale, cette admiration passionnée, il l'a toujours conservée pour l'auteur, lui qui avait si peu de passions.

Mais ici, qu'on se garde de supposer quelque chose d'admiratif à notre manière, de nous vulgaire; son admiration, à lui, reposait bien sur d'autres bases! Il faisait si peu de cas des hommes de lettres, même les plus recommandés par l'opinion et par lui appelés phraseurs, qu'il ne daignait pas se soumettre à la loi alexandrine, quand il leur faisait l'honneur de dire quelques uns de leurs vers. Jamais homme plus insensible à la belle phraséologie, et à ces vides sonorités qui constituent la beauté poétique.

Savez-vous d'où sortait l'estime du consul pour *le Génie du Christianisme?* de cela même qu'on y désapprouvait le plus, le soutien d'une cause paradoxale. Voici comme le peint M. de Bourienne :

« Un des plus grands plaisirs de Bonaparte, pendant la traversée, c'était, après le dîner, de

désigner trois ou quatre personnes pour soutenir une proposition, et autant pour la combattre. Ces discussions avaient un but : le général y trouvait à étudier l'esprit de ceux qu'il avait intérêt de bien connaître, afin de leur confier ensuite les fonctions auxquelles ils montraient le plus d'aptitude par la nature de leur esprit. Chose qui ne paraîtra pas singulière à ceux qui ont vécu avec Bonaparte, dans son intimité; après ces luttes d'esprit, il donnait la préférence à ceux qui avaient défendu avec habileté une proposition absurde, sur ceux qui s'étaient faits les défenseurs de la raison; et ce n'était pas seulement la supériorité d'esprit qui le déterminait dans son jugement, car il préférait réellement celui qui avait combattu en faveur de l'absurdité à celui qui avait également bien discuté en faveur d'une proposition raisonnable. Il donnait toujours lui-même le texte de la discussion ; il la faisait rouler le plus souvent sur des questions de religion, sur les différentes espèces de gouvernemens, sur la stratégie. Un jour il demandait si les planètes étaient habitées ; un autre jour, quel était l'âge du monde ; puis il donnait pour objet à la discussion, la probabilité de la destruction de notre globe, soit par l'eau, soit par le feu ;

enfin la vérité ou la fausseté des pressentimens et l'interprétation des rêves. »

Épris, amoureux de M. de Chateaubriand, il faisait distinction de lui à la Pléiade qui allait régulièrement le 30 de chaque mois émarger chez Fouché ; car Fouché, oui, l'aigle de la police, avait dans ses attributions cette Pléiade, qui recevait en espèces métalliques, le prix des facilités de sa plume ; Pléiade éprise tout-à-coup du pouvoir absolu ; gens qui tuaient l'opinion républicaine au profit de ce pouvoir. Ce pouvoir les soldait, rien de plus juste ; tout travail mérite son salaire.

Quant à M. de Chateaubriand, Bonaparte ne savait plus comment s'y prendre : il l'adjoinit comme secrétaire d'ambassade au cardinal Fesch qui partait pour Rome La religion et la poésie ! cela devait aller à l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Qu'était-ce que M. Fesch ? M. Fesch avait durant la république jeté le froc aux orties, vivant assez bourgeoisement à Ajaccio, en banquier de mesquine factorerie, c'est-à-dire chiche, léineux comme il faut l'être pour vivre de cela dans un recoin. C'était chez cet excellent homme que son neveu, à son retour d'Égypte, avait

échangé contre de l'or de France, mais à un assez joli intérêt, les sequins des contribuables du Nil.

Les autels relevés, la religion triomphante, le banquier avait couru à son petit collet. Le 15 août 1802, il fut sacré évêque; puis vint le chapeau de cardinal, chapeau inévitable quand on a un pareil neveu à la tête de la France. Ses talens personnels, à lui, atteignaient à grand' peine à la médiocrité.

Décidé, à ce qu'il a dit depuis, par les instances de l'abbé Eymery, sinon porté d'instinct à l'apparat de diplomate, aux honneurs de salon, M. de Chateaubriand accepta le secrétariat; il partit.

Dans un premier voyage à Lyon, déjà il avait savouré le public enthousiasme, hommage spontané à la poésie d'*Atala*. Son second passage s'y poétisa encore en une espèce de fête académique.

Au reste, ce n'était pas à Lyon seulement; pareilles jouissances lui venaient à l'improviste, délices matérielles de la gloire : parfois se reposant dans une auberge de village, et la renommée du lieu embouchant sa trompette, arrivaient une mère, un père, leur enfant dans les

bras avec larmes et remerciemens à l'auteur du *Génie du christianisme* : il avait sauvé la religion.

« Ce qui m'a touché, écrivait-il alors à un ami, M. Jobert, c'était, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils respectueux, soumis à ses parens. »

Passé le Mont-Cenis, la Doria ouvre l'entrée de l'Italie. Turin ne lui plut pas ; la Lombardie le réconcilia avec le sol ausonien, où l'on voit d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et qui fait dire, «C'est bien; » mais qui offre un bien autre enchantement quand on vient à détailler les objets.

A Milan, Murat le proconsul le reçut avec empressement, avec obligeance. Il était chargé pour lui d'une lettre de sa belle-sœur, madame Bacciochi, laquelle étendait une active protection et sur M. de Fontanes et sur M. de Chateaubriand.

Le futur roi de Naples venait d'être père, de quoi le Milanais se trouvait en liesse; M. de Melzi, ce haut caractère encore un peu romain,

ce demi Caton, que Napoléon ne put par la suite séduire à son gré, en faire un instrument facile, gouvernait alors la république Cisalpine ; il en était vice-président. M. de Chateaubriand, au gala du baptême, trouva en M. de Melzi un ami de son frère aîné.

Écrivain délicatement organisé pour les délices extatiques il n'avait encore, Memnon ambulant, résonné qu'à la belle nature. Ici ce fut le tour des pays historiques. A Rome, il s'écrie :

« J'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint. Les sots ! les âmes glacées ! les barbares ! quand ils viennent ici n'ont-ils pas traversé la Toscane, jardin anglais au milieu duquel il y a un temple, c'est-à-dire Florence ? N'ont-ils pas traversé en caravane, avec les aigles et les sangliers, les solitudes de cette seconde Italie, que l'on nomme l'État romain ? Pourquoi ces créatures voyagent-elles ? Arrivé comme le soleil se couchait, j'ai trouvé toute la population allant se promener dans l'Arabie déserte à la porte de Rome. Quelle ville ! quels souvenirs ! »

La veille de Saint-Pierre, il entre dans Rome. Le pape officiait ; mais, dit le secrétaire d'am-

bassade, chant médiocre, église déserte ; point de peuple !

Ses six mois environ passés en Italie furent bien plutôt les six mois d'un numismate, d'un homme de lettres que d'un homme entortillé dans les arcanes d'une légation. On sent que le paysage de Tibur, la *Villa Adriana*, temples, ruines, catacombes, obélisques, Panthéon, bouleversaient bien autrement son âme que les dépêches de Paris, au reste dépêches fort tranquilles, les affaires de la religion allaient toutes seules. Le secrétaire d'ambassade ne se sentait vivre qu'aux *Loges* de Raphaël, à la bibliothèque du Vatican ; aussi y vivait-il bien plus qu'à la chancellerie, dévidant des jours filés d'or et de soie. Déjà, il méditait ses *Martyrs*; tourmenté d'Homère, il pensait Eudore, Cymodocée; il les choyait, il les promenait à Naples, à Herculanum, à Pompéï, à Baïes, et toujours le démon de l'épopée attaché à son esprit.

C'était d'ailleurs bien la terre des fascinations épiques : ici le tombeau de Virgile avec son laurier de célébrité européenne, dont il cueillit un rameau avec cette émotion que sent seul le génie, et que le génie comprend seul aussi ; émotion qui fit rire assurément quelque

lazzarone couché au soleil par là ; et qui était pour M. de Chateaubriand un pronostic sibyllin, un *Tu Marcellus eris*. Il envoya avec religion une feuille de ce laurier à son ami M. de Fontanes.

Le lac d'Averne, la grotte de la Sibylle, le littoral napolitain où dorment et Palinure et la nourrice d'Énée, il foulait tout cela au milieu de ses joies, de ses hallucinations d'épopée ; il les foulait, comme Virgile, deux mille ans avant lui, heureux de hautes, de brillantes fantaisies.

De retour à Rome, promenades à la *Villa d'Est*. Autre émoi · l'Arioste s'y délecta à la composition de son généreux poème ; promenades au couvent de Saint-Onuphre, et le Tasse y ressucitait à ses yeux, la *Gerusalemme* à la main.

A chaque pas son immense littérature se réveillait ; de là des lettres mêlées de toutes sortes de citations, de versets du Psalmiste, d'hexamètres de Virgile, d'octaves du Tasse ; puis du Catulle, puis du Jérémie, du Cicéron, de l'Arioste ; c'est un admirable pêle-mêle, bien permis d'ailleurs à l'homme en qui chaque témoignage du passé fait vibrer une des fibres de l'histoire, de la poésie, de l'Écriture.

Ce fut alors qu'il vit Alfieri, mais au moment où il entrait dans la bière. »

« Le cercueil était un peu trop court, on inclina la tête du défunt sur sa poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. »

Prié de tenir une enfant sur les fonts baptismaux, M. de Chateaubriand, au grand ravissement des père et mère, voulait la nommer *Atala*. Mais à Rome, où la réaction dévote se trouvait moins violente en raison du peu de dangers courus sur les lieux par le catholicisme, on était moins enchanté de ses ouvrages. On s'y scandalisait, au contraire, de ces alliances perpétuelles du paganisme et du christianisme. *Atala* y était un peu trop amoureuse, le *Génie* y était entaché de la mondaineté de Louis XIV et des sataniques fictions de la Grèce. Bonaparte crut faire un agréable cadeau au pape en M. de Chateaubriand; il a avoué lui-même son gros mécompte là-dessus.

Le prêtre demande au parrain quelle sainte c'était qu'*Atala*; il la cherche dans le martyrologe. L'auteur insiste, le curé s'entête : on attend, la discussion s'engage, bref, l'on s'en retourne au logis, la petite imbaptisée.

Plainte à son éminence il signor Fesch. Celui-

ci, Corse, par conséquent bien plus attaché au prosaïsme des choses liturgiques qu'au roman de son secrétaire, désavoua sainte *Atala;* même il se prit à dire que cette manie de donner aux enfans des noms profanes sentait furieusement la révolution; puis, moitié d'un ton paternel, moitié impérativement, il lui conseilla de se défaire de ses coutumes jacobines.

M. de Chateaubriand révolutionnaire! il s'en défendit, il en jura ses grands dieux, ajoutant qu'il était bien ridicule qu'on fît à lui une pareille difficulté, « car, observait-il, Votre Eminence doit bien savoir que d'*Atala* à toutes les les autres saintes il n'y a pas grande différence. — *Cospetto di Baccho!* » s'écria le cardinal scandalisé.

M. de Chateaubriand coupa le nœud gordien: il donna sa démission, et partit pour Paris.

Bonaparte parle quelque part de mauvais services que lui aurait rendus le secrétaire d'ambassade à son retour de Rome, auprès de l'ex-roi de Sardaigne; mais il disait cela à Sainte-Hélène. Depuis la brochure de *Buonaparte et des Bourbons*, cet homme au-dessus de tant d'animosités vulgaires, faisait à l'auteur l'honneur de le haïr. Oui, tandis que tant de grands coupa-

bles, de grands traîtres à sa cause, et demeurés personnages, altesses, majestés même, étaient confondus dans ses mépris, M. de Chateaubriand jouissait de toute l'étendue de sa haine.

Mais, en 1803, en apprenant cette zizanie, Bonaparte trouva bien osé le sujet qui s'émancipait à contrarier un membre de ce que *in petto* il appelait déjà sa dynastie. Il se sentit piqué dans son amour-propre avunculaire. L'on croyait la disgrâce complète; Napoléon s'était mis en colère.

Chateaubriand se dessina seul avec indépendance sous ce consulat illustre sans doute, période d'éclat, période d'organisation ou plutôt d'emménagement, mais qui ressemble bien, il faut en convenir, à une série de capitulations de consciences, à une kyrielle d'abjurations de principes; période mesquine sous ce rapport, dégoûtante, où ces généraux, ces guerriers de Zurich, de Valmy, se laissèrent aller à la corruption du puissant, se détachèrent de la vieille cause républicaine, professant le culte de l'argent, idolâtres de Mammon, préludant ainsi à l'anoblissement impérial, eux que la liberté avait portés sur ses ailes, eux forts par l'épée du peuple, eux, les coupables! qui plus tard se montrèrent

dans toute la vileté du culte de l'argent, en 1813 et 1814, quand le grand corrupteur, à son tour malheureux, lui qui disait : *Il n'y a qu'une vérité au monde, c'est d'avoir beaucoup d'argent*, se vit suicidé de ses maximes et de ses enseignemens trop bien suivis, car ceux qui avaient trahi la république pour des bâtons de maréchaux, des siéges au sénat, le trahirent lui-même pour la continuation de leurs hauts emplois.

CHAPITRE XXVIII.

M. de Chateaubriand admoneste Napoléon par sa démission d'ambassadeur plénipotentiaire en Valais. — Mot de Joséphine sur lui. — Il voyage en Auvergne et au Mont-Blanc. — Organisation craniologique de M. de Chateaubriand cause de ses contradictions en politique et en littérature.

Μεγαν δε ελελιξεν Ολυμπον.

Tout le vaste Olympe est ébranlé.
(Homère, *Iliade.*)

—

L'échauffourée de M. de Chateaubriand avec le cardinal, sa brusque démission avaient courroucé le consul. C'est une disgrâce, se disait-on; et tout ce monde encourtisané de trembler pour le poète, de se basarder à quelque consolation secrète, la porte fermée à double tour; eh bien! au contraire, ce fut une faveur, un redoublement de faveur : de ce secrétaire d'am-

bassade, de cet oseur, Bonaparte fit son ministre plénipotentiaire dans le Valais. Pour ôter à cela toute apparence d'exil, car il n'y voulait pas même une arrière-pensée de rancune, le diplôme portait autorisation pour le ministre de voyager en France et en Italie, et de plus, la promesse de la première ambassade vacante.

Il allait partir, des chevaux étaient à sa chaise de poste; il se rend au cabinet du premier consul pour prendre congé. C'était dans la fatale matinée du 21 mars.

M. de Chateaubriand remarque sur la figure du consul une grande altération, quelque chose de sinistre en son regard. Bonaparte, dans la foule, l'avait remarqué plusieurs fois; mais pour couper court à tout embarras, il lui tourna le dos. M. de Chateaubriand ne s'en revenait pas moins pensif du château. Il s'en était étonné avec son ami Fontanes, qui n'avait pas manqué d'excuser le maître.

Les crieurs publics lui en révélèrent la véritable cause, la mort du duc d'Enghien.

Sur-le-champ il envoya sa démission de ministre plénipotentiaire en Valais.

« Joséphine, dit M. de Bourienne, Joséphine me parla du seul acte de courage qui eut lieu à

cette époque, de la démission que M. de Chateaubriand avait envoyée à Bonaparte ; elle admira beaucoup sa conduite, et dit : « Quel malheur qu'il ne soit pas entouré d'hommes d'un » pareil caractère ! cela l'arrêterait dans toutes » les fautes que la constante approbation de ceux » qui l'entourent lui font faire. »

Napoléon n'avait pas pour habitude de recevoir des admonitions. Fouché s'échappe tout au plus à dire, en comité secret et avec des amis bien sûrs : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. » Talleyrand-Périgord a l'impudence de reconnaître dans Bonaparte « un fond de calme et de prudence qui tempère ses entreprises, une retenue qui prévient tout abus, une verve, enfin, de justice et d'humanité. » Les personnes qui ont le courage d'ouvrir les mémoires de ce Savary nobilifié avec du Rovigo, peuvent y voir comment il envisagea la chose.

Bonaparte n'en souffrait pas moins du vautour de Prométhée; alors vint la réprimande de M. de Chateaubriand. C'était harceler le lion rugissant.

« Ses amis, dit M. de Bourienne, furent plusieurs jours dans les plus vives alarmes ; ils venaient tous les matins de bonne heure s'informer s'il n'avait pas été enlevé pendant la nuit ;

leurs craintes pouvaient n'être que très fondées. Je sais bien que pour moi, qui connaissais Bonaparte, j'ai été dans le temps extrêmement surpris qu'il n'ait pas donné de suite fâcheuse à la colère qu'il manifesta en recevant la démission de l'homme qui lui avait dédié son ouvrage ; franchement il y avait tout à redouter, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'Elisa parvint à conjurer un orage dont l'éclat aurait été terrible dans le premier moment. »

Je saute ici quelques lignes, qui sont une galanterie de M. Ladvocat à M. de Chateaubriand.

« Je me persuade, continue M. Villemarest ou M. de Bourienne, d'après la connaissance que j'ai du caractère de Bonaparte, que le premier feu de sa colère calmé, et bien qu'il conservât d'implacables ressentimens contre un émigré rentré qui osait châtier sa conduite d'une manière si positive, aussi solennelle ; ce qui fut une cause de haine fut en même temps une cause d'estime. L'animosité de Bonaparte était, j'en conviens, très naturelle, car il ne pouvait se faire illusion sur la véritable signification d'une démission donnée dans une telle circonstance ; elle disait clairement : « Vous avez commis un

» crime, et je ne veux plus servir votre gouver-
» nement souillé du sang d'un Bourbon. »

Un pareil acte de courage, c'est mieux encore qu'un bon livre. Mon héros savait en faire des uns et des autres; tant de gens mis en histoire sont vierges de ces deux genres de recommandation!

Le meurtre de Pichegru, l'incarcération de Moreau, tout cela est du machiavélisme de bonne foi; oui, cela prouve que Bonaparte poussait ouvertement au renversement de ses ennemis; que, de plus, la cause libérale était tellement perdue en France, que, monarchie pour monarchie, des démocrates désenchantés préféraient l'ancienne, la vieille monarchie.

Mais ce procès de Moreau, procès également infamant pour les deux parties, qui corroda, empoisonna, cancéra ces deux illustrations guerrières d'Hohenlinden et des Pyramides, ce procès qui soulevait le rideau sur un Cromwell et un Monk aux prises pour les débris de la république; ce procès, et ces condamnations, et ces débats, et ces révélations mirent au grand jour et au complet les vertus de Bonaparte apparemment, car le tribunat, par la bouche du citoyen Curée, fit

la motion de conférer au consul le titre d'empereur.

Déjà, dès le 4 août 1802, le premier consul avait, par un sénatus-consulte, nettoyé le tribunat de tout franc-parler. Il n'offrait plus que de remarquables caractères, tels que les citoyens Gillet, Jaubert (de la Gironde), Carion-Nisas, Grenier, Albisson, Challan, bénévoles, ardens à se disputer l'encensoir impérial avec une émulation qui prouvait en faveur du légitime gain de leurs appointemens. Le sénatus-consulte avait réduit les tribuns de cent à cinquante; mais l'élimination avait oublié ou respecté Carnot; c'était un vote inflexible, mais on était sûr de l'anéantir sous la majorité servile. N'importe, il s'éleva contre la création de l'empire, comme il avait combattu le consulat à vie.

Le peu d'impression de sa généreuse allocution, vaguement combattue par le rossignolage du citoyen Siméon, fut étouffée sous un cataclysme de vers. Toutes les muses pensionnées chantèrent.

On assure que des propositions brillantes furent faites sous main au chantre d'*Atala*. Un vote aussi mélodieux que le sien manquait, il se faisait distinguer par son absence, oui, sans doute;

mais est-il bien sûr qu'en 1804, la conscience encore un peu chargée, Napoléon ait convoité un homme dont il connaissait la probe inflexibilité? Peut-être est-il que le citoyen Fontanes, président du Corps Législatif, prit sur lui de faire des démarches auprès de son ami; et en effet, seul l'auteur du *Génie du Christianisme* pouvait, avec l'accent fort et saint du prophète, solenniser l'inauguration du nouveau Charlemagne.

Rien n'y put. Il achevait son grand ouvrage des *Martyrs*; ses distractions se ressentaient de son indifférence aux choses politiques; c'étaient des articles dans le *Mercure de France* et des excursions en Auvergne, au Mont-Blanc.

En août 1805 il visite l'Auvergne. Il y a peut-être trop de savoir dans ses relations. Quelques lettres à M. de Fontanes, faites cependant pour le public du *Mercure de France*, sont plus riches de faits historiques, de dates, de souvenirs, de remarques, de jugemens savans (je parle de ses lettres d'Italie), que le voyage de Dupaty si hérissé de points d'admiration, que celui de M. Simond cependant si recommandable, que les *Promenades* de M. Stendhal. Tant d'abondance et tant de concision, ces rois, ces évènemens, ces consuls, ces poètes, ces ruines, ces

citations se pressant, se hâtant, tout cela tire un peu sur l'imbroglio ; c'est comme un cours d'histoire de M. Daunou, qui ne parvient à enseigner qu'une chose, c'est que le professeur a une immense érudition.

M. de Chateaubriand voyageant, surtout dans les pays historiques, a présente à la mémoire toute la parole écrite. Rien, par exemple, de passé sous silence de ce qui se rapporte à Clermont ; pas la moindre infidélité de mémoire : l'antiquité gauloise, l'antiquité romaine, les chroniques chevaleresques, monastiques, se déroulent ; il distribue des mentions : Pascal, Massillon, Vercingétorix, Loup de Ferrières et Guillaume de Tyr ; Lucain, Luérius, Bituitus, l'apôtre de l'Auvergne saint Austremoine, Chilping, Romains, Visigoths, évêques, chevaliers, barons, il donne audience à tous ; ils paraissent et s'écoulent comme la descendance de Banquo dans *Macbeth*. Il y a la matière de quelques volumes dans ces courtes lettres.

Pareille affluence de souvenirs ne pouvait sortir du Mont-Blanc. M. de Chateaubriand le visita la même année ; cependant Virgile, Orphée, Saint-Preux ou J.-J. Rousseau, n'en accompagnèrent pas moins son imagination dans les an-

fractuosités de ses gorges couvertes de pins, et plus haut hérissées de glaçons sous les rayons sans vie d'un soleil d'août.

Il finit par annoncer indirectement son prochain voyage à Jérusalem.

« Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes des rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillemens des vallées des Alpes. A cette condition je dirai qu'il y a des montagnes que je visiterais encore avec un plaisir extrême; ce sont celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerais à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent à m'occuper chaque jour; j'irais volontiers chercher sur le Thabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renommée et les vallées inconnues du Nouveau-Monde. »

Mais, pendant ce temps-là, quelle face avaient prise ses opinions littéraires? Chose étrange que le promoteur des innovations dans la composition et le style, que le précurseur de la nouvelle école, celui qui se reflétait dans les essais de la jeunesse, s'attachât à tous les préjugés littéraires! Cent ans d'antiquité sont toujours pour lui une consécration. Par le fait, il pousse, il poursuit, il

continue la rénovation commencée par Voltaire; et, en théorie, ses instructions en détournent. il recommande tout ce qui est vieux; il mène, il conduit, il entraîne aux anciens temples en même temps qu'il en élève un sur un plan architectural tout nouveau. Tel est le résumé de ses articles du *Mercure de France*.

Est-ce du savoir-faire? Certes, il est prouvé que la meilleure manière de catéchiser le public c'est de se mêler d'abord à ses adorations; des protestations classiques, et n'en continuez pas moins une route à part. Ce bon public! il a ses superstitions, ses châsses, ses reliques au Parnasse; on l'effraie si l'on garde le chapeau devant ses madones. Voyez Byron, voyez Chateaubriand, ces grands sectaires, proclamer de solennelles professions de foi pour les doctrines de Pope et de Boileau; et la multitude lisante, une fois sa conscience rassurée, s'est remise à *Atala*, à *Don Juan*, à *Caïn*; c'est Mahomet qui protestait de sa foi en Jésus-Christ, en Moïse.

Mais peut-être les hérésiarques de la littérature ne pensaient-ils nullement se moquer. Peut-être M. de Chateaubriand était-il de bonne foi; alors c'est aux craniologistes à trouver la cause

physique de ces dispositions dans leur phrénologie.

M. de Chateaubriand a certainement la bosse de l'*innovation* et celle de la *stationnarité;* mais la première, celle de l'innovation ou de l'opposition ou du libéralisme, commande à l'autre, de bien peu cependant. Toujours en littérature, en politique, l'opposition domine en lui; mais ce n'est pas sans subir les modifications de la stationnarité, et agir en conséquence. Si les précédens, si les circonstances, si enfin dans l'ordre moral, quelque chose que ce soit vient au secours de la protubérance toujours vaincue, elle se ravive, fonctionne avec succès, mais momentanément. Avec une pareille organisation on est condamné en naissant à une vie de contradictions.

Suivons-le. A peine adulte, il s'imboit des principes philosophiques, parce que c'est de la belle et bonne opposition; mais ils sont constatés en victoire par la révolution, il faut quitter cela. On lui indique une voie de nouveaux combats, c'est l'anti-philosophie: il s'arme, il met flamberge au vent.

Mais voilà que le consulat relève la religion, la réorganise. Plus d'opposition pour M. de Chateaubriand. Comment fera-t-il, lié qu'il est

par les précédens? Cependant la conformation cérébrale commande impérieusement l'opposition; il en fera contre l'empereur. Autre malheur; Napoléon tombe, la restauration vient empêcher le jeu de la protubérance querelleuse. Heureusement M. Decazes arrive avec le libéralisme; le *Conservateur* fut l'expression de la protubérance.

Hé bien! le terrain lui manque encore. Ses vœux sont satisfaits: le triumvirat Villélien relève dans ses bras la religion et la monarchie, les prêtres et les émigrés; M. de Chateaubriand va être content: point. La protubérance de l'opposition existe, elle fonctionne; il y a là le libéralisme qui lui offre de l'opposition à souhait. Il y va; que le libéralisme triomphe, vous êtes sûr qu'il gémira: c'est ce qui est arrivé.

On le voit, il a toujours été malheureux pour avoir réussi; jamais qu'il ait pu vivre sur un long et durable système d'opposition. Il n'a point embrassé de causes qui n'aient vaincu. Victorieux, plaignez-le; au lieu de félicitations, portez-lui des larmes; ne le voyez-vous pas attristé d'un paisible avenir, embarrassé à chercher des combats?

Tandis qu'il préconise dans le *Mercure* les

modèles du siècle de Louis XIV, il compose, lui aussi; mais croyez-vous que, comme les soleils de la littérature impériale, comme les Arnault, les Jouy, les Luce de Lancival, les Baour Lormian, il va imiter les imitations, et nous donner un troisième reflet de la belle littérature grecque? point du tout, il innove, et il innove de toute sa force; il peste contre les contempteurs de Boileau, il montre la source de la perdition humaine dans ces vers du maître :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault et flatteur de Louis;

il la montre encore dans ces vers de l'élève :

Sans feu, sans verve, et saus fécondité,
Boileau copie.

Et par un effet particulier, l'aristarque trace en même temps le plan de ses *Martyrs*, le plus grand démenti que, de mémoire d'homme, on ait donné aux axiomes du législateur du Parnasse, qui a soutenu que des Chrétiens

Les mystères terribles,
D'ornemens égayés ne sont pas susceptibles;

qui se moqua de ces pèlerins qui

Jouaient les saints, la vierge et Dieu par piété;

qui s'écria à propos du Tasse :

> Hé ! quel objet enfin à présenter aux yeux,
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Ainsi, nous avons vu Voltaire contredit par Voltaire, Byron par Byron, et plus récemment Henri Latouche par Henri Latouche. Mais c'est que le noble lord, en parlant à Murray de cette architecture vandale élevée sur la belle architecture de Pope, voulait décliner toute solidarité avec les Leigh Hunt, les Shelley, les John Keats, les Proctor, les Hazzlitt, dont les productions ne savaient le contenter. Quant à l'auteur *des Romantiques et des Classiques*, c'est bien un libéral du Parnasse, il sent bien le charme des idées nouvelles ; il a battu en brèche le *sanctus sanctorum* classique ; mais, à son grand désappointement, une volée d'imberbes camarades y intronisent leur Victor Hugo avec un grand *Kyrie eleison*, dans lequel il n'était pas le moins du monde nommé. *Inde iræ.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

